HAROLD B. LEE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

TRAITÉ

DE LA

PAIX INTÉRIEURE

A LA MÊME LIBRAIRIE

Mois du Sacré-Cœur de Jésus, par Mgr Ricard 1 vol. in-32..... 75 c.

Mois du Sacré-Cœur des âmes intérieures, par le P. Huguet, 1 vol. in-18..... 1 fr. 50

Les Trésors du Sacré-Cœur de Jésus, 1 volume in-18..... 1 fr. 50

Le guide de la Religieuse, dévotion, exercices et méditations, par un Père de la Compagnie de Jésus, 1 vol. in-12..... 3 fr. 50

Pensées d'Humbert sur les plus importantes vérités de la Religion, 1 vol. in-12..... 1 fr.

Amour divin affectif, 1 vol. in-18..... 1 fr.

Exercices spirituels ou **Méditations sur les fins dernières**, par le R. P. Manoël Bernardès, 2 vol. in-12..... 5 fr.

Am 1187
1829

TRAITÉ

DE

LA PAIX INTERIEURE

EN QUATRE PARTIES

PAR LE R. P. DE LOMBEZ

suivi des

PRIÈRES QUE NERSÈS, PATRIARCHE DES ARMÉNIENS
FIT A LA GLOIRE DE DIEU
POUR TOUTE AME FIDÈLE A JÉSUS-CHRIST

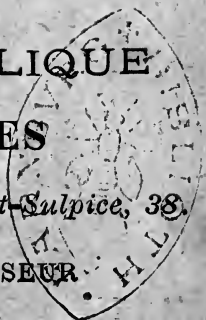
EDITION AUGMENTÉE

LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PÉRISSE FRÈRES

Nouvelle Maison à PARIS, rue Saint-Sulpice, 38.

BOURGUET-CALAS SUCCESSEUR



HAROLD B. LEE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

TRAITÉ

DE LA

PAIX INTÉRIEURE

PREMIÈRE PARTIE

EXCELLENCE DE CETTE PAIX

CHAPITRE PREMIER

La paix intérieure affermit en nous le règne de Dieu.

Toute notre piété ne doit tendre qu'à nous unir à Dieu par la connaissance et par l'amour, à le faire régner en nous par notre dépendance absolue et continuelle, par une fidèle correspondance à son attrait intérieur et à tous ses mouvements, en attendant qu'il nous fasse régner avec lui dans sa gloire. Or, sans la paix intérieure, nous ne pouvons posséder tous ces avantages que très imparfaitement : le trouble interrompt nos méditations ; alors notre âme affaiblie ne s'élève à Dieu qu'avec peine, et les violentes secousses qu'elle souffre altèrent beaucoup en nous la tranquillité et la solidité de son règne.

Notre cœur est toujours son trône ; mais c'est un trône chancelant, qui menace d'une ruine prochaine ; c'est son siège, mais un siège mal assuré, où il ne peut trouver le repos. Aussi le Prophète dit que Dieu habite dans la paix (1). Ce n'est pas qu'il n'habite aussi dans l'âme du juste agité ; mais il n'y est que comme étranger, parce que la confusion qui y règne ne lui permet pas de s'entretenir familièrement avec elle, et que l'agitation qu'elle souffre annonce que son séjour y sera de peu de durée. Car une âme qui est encore violemment agitée n'est pas pour l'ordinaire solidement établie dans la justice ; mais celle qui s'est longtemps soutenue dans la paix est comme une maison établie sur le roc, à l'épreuve des orages et des vents ; Dieu y fait sa demeure avec plaisir et avec assurance. C'est cette maison qu'il veut qu'on lui bâtisse (2), où il puisse avoir une demeure fixe et permanente, peu satisfait d'habiter dans ces pavillons que l'on tend le soir et que l'on enlève le matin, qui flottent à tout vent, et qui n'ont rien de solide : vrai symbole d'une âme que le trouble fait varier à l'infini par toutes les passions qui le causent, et qui la rendent toujours inégale et différente d'elle-même.

Les saints souffrent aussi quelquefois des tribulations dont les eaux pénètrent jusqu'à leur

(1) Factus est in pace locus ejus. Ps. LXXV, 2.
(2) Liv. II des Rois, ch. VII.

cœur ; leurs peines intérieures sont accompagnées de troubles et de divers mouvements ; mais toutes ces épreuves ne sont, pour ainsi dire, que dans l'extérieur de leur âme, la partie la plus intime jouit toujours de la paix ; Dieu n'est point agité dans l'intérieur de son tabernacle (1).

CHAPITRE II

La paix intérieure nous dispose aux communications divines.

Cette paix laisse à Dieu toute la liberté d'opérer dans nos âmes, de les éclairer, de les enflammer de son amour, de les conduire comme il veut. Au lieu que le trouble forme une espèce de nuage, qui nous dérobe une partie de sa lumière, et un bruit confus, qui nous empêche d'entendre sa voix. C'est pourquoi il dit par son prophète, qu'il nous conduira dans la solitude, pour parler à notre cœur (2). Cette solitude nécessaire à un entretien doux et familier avec Dieu, consiste plutôt dans le silence de l'âme que dans la séparation d'avec les hommes, qui seule n'est pas capable de nous donner le recueillement. Le bruit qui nous est propre, qui se fait au fond de nous-mêmes, et qui affecte les puissances où Dieu veut opérer, nous dis-

(1) Sanctificabit tabernaculum suum Altissimus : Deus in medio ejus, non commovebitur. Ps. XLV, 4, 5 et 6.
(2) Os., XI, 14.

trait bien plus que celui qui nous est étranger, et qui ne frappe que nos oreilles. On peut être fort recueilli et vivement touché de Dieu au milieu du tumulte des créatures ; et en effet Ezéchiel l'est au milieu d'une troupe confuse d'esclaves gémissants (1). Mais on ne saurait guère être recueilli dans la multitude des pensées, dans l'émeute des passions, et dans la confusion de l'âme. Aussi Dieu ne dit pas qu'il nous conduira dans la solitude pour parler à nos oreilles, mais pour parler à notre cœur : il demande donc de nous la solitude intérieure. Sans ce silence de l'âme, on sera seul sans être solitaire ; et, comme dit saint Bernard, une cellule religieuse sera moins une sainte retraite qu'une honorable prison (2). Pour entendre, comme Madeleine, les paroles de vie qui sortent de la bouche de Jésus, il faut être, comme elle, dans un profond silence et dans un parfait repos.

Afin donc que Dieu soit avec nous, et qu'il se communique à notre âme, il faut nous tenir en paix. *Soyez humble et en paix*, dit l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* (3). Soyez dévot et tranquille, et Jésus restera avec vous. En quit-

(1) Cùm essem in medio captivorum... vidi visiones Dei. Ezech., I, 1.

(2) Non solitarius, sed solus dicendus est : nec cellæ ei cella, sed reclusio et carcer est. Bern., *De vitâ solit. ad fratres de monte Dei.*

3) Liv. II, ch. VIII.

tant ce monde il nous a assuré qu'il serait avec nous jusqu'à la consommation des siècles : mais aussi il a voulu que nous fussions en paix. Il la laisse à ses apôtres comme un gage de son amour et un sentiment de sa présence ; et il leur ordonne de la porter dans tout le monde, avec la lumière de la foi. En quelque maison que vous entriez, leur dit-il, dites d'abord : Que la paix soit dans cette maison (1). Il leur en donna lui-même l'exemple, en les saluant par ces paroles : La paix est avec vous (2). Saint François, qui ne se servait point d'autre forme de salutation, assure que Dieu la lui a révélée. C'est en effet l'abrégé de tous les souhaits heureux : aussi l'Eglise termine tous ses offices par la demande de la paix pour cette vie, et de la gloire pour l'autre ; parce qu'après la gloire du ciel, la paix de l'âme est ce qu'il y a de plus excellent.

CHAPITRE III

La paix intérieure est très propre à nous faire discerner les mouvements de Dieu.

Un autre grand avantage de cette paix, c'est qu'elle nous fait discerner les mouvements de Dieu de ceux du démon, ou de notre amour-propre. L'esprit de Dieu nous met en recueillement et en paix ; au lieu que le mauvais esprit

(1) Luc., x, 5.
(2) *Ibid.*, xxiv, 36.

porte en nous la dissipation et le trouble. J'écouterai ce que Dieu me dira au fond du cœur, dit le Roi-prophète, car ses divines paroles ne sont que des paroles de paix (1). Le démon peut bien produire en nous quelque apparence de cette paix intérieure, et notre amour-propre satisfait nous fait ressentir quelque chose qui semble en approcher ; mais les âmes expérimentées ne s'y méprendront pas, comme celui qui a vu le jour ne prendra jamais la lueur d'une lampe pour la lumière du soleil.

De quelle utilité n'est-il pas, pour tout le détail de la vie, de savoir ainsi discerner les mouvements de Dieu d'avec ceux qui ne sont pas de lui ! A combien d'égarements ne se livre-t-on pas, pour ne savoir point faire ce discernement ! Et combien cette paix, qui, après la foi, la saine doctrine et l'obéissance, est un des plus grands moyens de ne s'y pas méprendre, ne doit-elle pas nous être précieuse ! Que de scrupules levés ! Que d'illusions dissipées ! Que d'entreprises imprudentes mieux dirigées ! Que de fausses dévotions rectifiés, si l'on ne sortait jamais de cette paix qui nous porte à Dieu sans bruit et sans trouble, et si l'on tenait du moins pour suspect tout ce qui peut en altérer la douceur !

Je dis pour suspect, et non pas toujours pour faux ; parce que souvent un mouvement de

(1) Audiam quid loquatur in me dominus Deus, quoniam loquetur pacem. Ps. LXXXIV, 9.

Dieu est accompagné d'un autre qui naît de notre fonds: et c'est ce dernier que nous agite et qui nous trouble. C'est le défaut ordinaire des naturels actifs, qui font entrer leur propre ardeur dans toutes leurs actions. Leur imagination s'enflamme aisément, et ils ne peuvent en venir au point d'agir longtemps d'une manière paisible, que par un long usage du recueillement et de la paix, et qu'à force de modérer leur naturel et d'amortir leur activité. Mais pour ceux-là mêmes la paix est un moyen de discerner les mouvements de Dieu d'avec ceux qui naissent du fond de leur naturel. Car, si au moment qu'il se sentent animés d'une ardeur empressée pour le bien qu'ils se proposent de faire, ils savent s'arrêter tout court, invoquer le Seigneur, se donner le temps de réfléchir, changer d'objet pour quelque temps, ils verront bientôt l'empressement tomber, et le trouble se calmer ; et, si leur dessein vient de Dieu, la paix restera seule au fond de leur cœur, avec la bonne volonté à laquelle il l'a promise ; au lieu que cette épreuve fera tout évaporer, s'il n'y a que du naturel et de l'humain. Tant que dureront ce mouvement empressé et cette espèce de fermentation intérieure, ils doivent être persuadés qu'il y a dans leur cœur beaucoup d'humain, beaucoup de leur propre activité, et que c'est peut-être tout ce qui s'y trouve.

La paix intérieure est donc une marque qui nous fait reconnaître les mouvements de Dieu :

et non-seulement elle nous les fait discerner dans leur naissance, mais encore dans leurs effets.

Plus ils deviennent forts, plus la paix augmente : les travaux mêmes qu'ils nous font entreprendre ne nous troublent point, parce qu'ils tiennent de la pureté de leur principe, qui est d'une activité infinie et d'une paix inaltérable. Il faut pourtant avouer qu'il est rare qu'on ne se dissipe un peu, même dans un travail de véritable et pur attrait ; et que ce profond calme ne souffre quelque altération, surtout dans le commerce avec les hommes. Les saints eux-mêmes l'ont reconnu par leur expérience ; et le repos que le Seigneur fit prendre à ses disciples, en les tirant de la foule au retour de leurs courses apostoliques (1), nous fait assez comprendre qu'il est bien rare qu'on se trouve aussi recueilli en quittant le travail qu'on l'était en s'y mettant ; et qu'il est difficile que la société des hommes n'altère un peu la douceur du commerce que l'on goûtait en ne conversant qu'avec Dieu (2). Mais l'émotion intérieure n'est pas considérable, et encore ne vient-elle qu'insensiblement, lorsqu'on est attentif à ne se communiquer qu'autant qu'il est nécessaire ; le même mouvement divin qui nous porte à agir nous inspire toujours cette circonspection. Il

(1) Marc, vi, 31.

(2) Quoties inter homines fui, minor homo redii. Imit. Christi, lib. I, cap. II.

est tout ensemble un aiguillon qui nous presse, et un frein qui nous retient : au lieu que le faux attrait nous passionne d'abord, ne nous donne pas un moment de relâche, ne nous laisse pas le temps de nous recueillir ; et, bien loin de nous inspirer la circonspection, il ne nous permet pas même de penser qu'elle puisse être nécessaire, dès qu'il ne nous présente que du bien. Néanmoins ce mouvement qui nous vient du démon, ou de nous-mêmes, quelque louable que paraisse le travail où il nous porte, commence toujours par le trouble, et finit assez souvent par le crime.

CHAPITRE IV

La paix intérieure nous est d'un grand secours contre les tentations.

Quels secours cette paix ne nous fournit-elle pas contre les tentations ! Dans cet état de recueillement, d'attention sur notre intérieur, de possession de nous-mêmes, rien ne passe en nous que nous n'apercevions d'abord. Nous voyons la tentation dès sa naissance, lorsqu'elle est encore sans force, et qu'il est facile d'en arrêter les progrès. Dans ce silence intérieur on entend d'abord le mouvement de la flèche qui vole légèrement durant le jour, et de l'ennemi qui se glisse sourdement dans les ténèbres : mille traits tombent à notre gauche, et dix mille

à notre droite, et pas un seul ne nous atteint (1). Notre force et notre salut sont dans le repos et dans le silence (2). Notre âme, recueillie et concentrée en elle-même, fortifiée d'ailleurs par les grâces singulières dont Dieu la soutient, acquiert une solidité que les plus vives secousses de l'ennemi ne peuvent ébranler.

Le trouble, au contraire, nous ouvre de toutes parts, nous déconcerte, et nous rend aussi faciles à être vaincus qu'une armée en désordre, où l'on ne distingue point ses frères d'avec ses ennemis, où l'ordre est mal donné, et encore plus mal exécuté ; et où le nombre des combattants qui devrait en faire la force ne fait qu'en augmenter la confusion. Le grand secret dans les périls est de se posséder. Celui à qui la tête tourne sur le penchant d'un précipice y tombera infailliblement. A l'aspect du danger il tremble, il est saisi d'effroi, sa vue se trouble, son sang se glace ; le discernement et la force l'abandonnent en même temps : il n'est plus en état, ni de choisir les moyens propres à se retirer du péril, ni de les mettre en œuvre : figure bien naturelle de la situation d'une âme troublée par la crainte excessive de succomber à la

(1) A sagitta volante in die, à negotio perambulante in tenebris.

Cadent à latere tuo mille, et decem millia à dextris tuis, ad te autem non appropinquabit. Ps. xc, 6 et 7.

(2) Si... quiescatis, salvi eritis : in silentio erit fortitudo vestra. Is., xxx, 15,

tentation. Depuis que mon cœur est dans le trouble, dit le Prophète-roi : mes forces se sont retirées de moi : tous les objets capables de me consoler et de me soutenir ont disparu à mes yeux ; et je me vois enseveli dans une nuit profonde (1).

Si cette âme se soutient, ce ne peut être que par une espèce de miracle, et par le secours d'une grâce toute particulière, que Dieu ne manque point de donner à celle qui ne s'en est point rendue indigne, et dont le trouble vient plus de crainte excessive, que d'infidélité. Mais n'en serait-ce pas une, que de se livrer à cette inquiétude toujours mêlée d'une secrète défiance du secours de Dieu, aussi bien que de sa propre faiblesse ; de négliger les devoirs d'un directeur qui prescrit dans ces occasions une contenance plus ferme ; et enfin de perdre la paix intérieure contre l'attrait qui nous y porte ?

Outre les tentations que la paix de l'âme nous aide à surmonter, elle nous en épargne un grand nombre, que la légèreté, la dissipation et la facilité à suivre nos penchants nous occasionnent ordinairement.

(1) Cor meum conturbatum est, dereliquit me virtus mea, et lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum. Ps. XXXVII, 11.

CHAPITRE V

La paix intérieure nous aide beaucoup à nous connaître nous-mêmes.

Un autre grand bien que cette paix nous procure, est la connaissance de nous-mêmes, incompatible avec le trouble intérieur. Dans une eau bien tranquille on distingue les plus petits grains de sable ; et dans la paix de l'âme on aperçoit ses plus légères fautes : on se voit tel que l'on est, on se connaît et on se méprise ; car se connaître et se mépriser sont deux choses inséparables : de là naît l'humilité, qui est le fondement de tout l'édifice intérieur. Il est vrai que cette paix même pourrait bien nous enfler le cœur, si nous nous arrêtions à nous considérer avec complaisance dans cette égalité et dans ce calme, au lieu de porter nos regards sur les défauts qui nous défigurent. Mais cet inconvénient est commun à la paix intérieure et à tous les autres biens. Hé ! de quoi l'orgueil ne se nourrit-il pas, lui qui vit quelquefois de sa propre destruction, et qui renaît de ses cendres. Pour éviter cet écueil, il ne faut pas craindre d'être en paix, ni même de l'apercevoir. Les brebis ne quittent point leur peau, parce que les loups s'en couvrent quelquefois, dit saint Augustin. Abandonner le bien pour fuir la vanité qui en pourrait naître, ce serait se rendre méchant par la crainte de le devenir.

Si vous ne vous regardez dans cette paix que par pure nécessité ; si vous vous envisagez d'un œil simple et modeste, comme une personne parfaitement désabusée des grâces dont la nature l'a favorisée se présente devant le miroir pour s'arranger d'une manière honnête sans s'y laisser amuser par la vanité, et aussitôt oublie sa figure, comme dit l'apôtre saint Jacques (1), jusqu'à ce que le besoin l'y ramène ; si vous vous considérez en esprit de désappropriation, comme vous considériez les autres ; si vous regardez en vous le don de Dieu, et non vous-même dans le don de Dieu ; si vous vous perdez de vue autant qu'il le faut, pour ne voir que Dieu opérant en vous et avec vous, vous ne deviendrez pas admirateur de vous-même, en vous contemplant dans cette tranquillité ; parce que vous verrez qu'elle ne vient pas de votre fonds, et qu'au contraire vos passions et votre légèreté la troubleraient sans cesse, si le frein de la grâce ne les retenait. Les réflexions de complaisance sur vous-même seront écartées par des retours simples vers Dieu. Se rendissent-elles toujours plus importunes, vous n'en devriez être que plus vigilant à la conservation de votre paix : elles ne sauraient la troubler, si vous ne vous en alarmez pas ; et elles l'affermiront même, si en vous tentant de vaine gloire, elles vous portent à vous mépriser.

(1) Chap. I, vers. 24.

CHAPITRE VI

La paix intérieure entretient en nous la simplicité.

La paix intérieure nous humilie encore par la piété simple et modeste qu'elle nous inspire. Elle n'affecte rien de singulier, parce que tout ce qui n'est pas commun et qu'elle ne trouve pas en elle-même, la gênerait et la mettrait dans un état violent. On ne voit en elle ni ces enthousiasmes d'une ferveur sensible, qui emportent bien loin une âme, sans l'approcher beaucoup de Dieu; ni ces peintures animées, qui charment notre imagination, et qui nous donnent une si haute idée de nous-mêmes; ni cette douceur trompeuse d'une imagination échauffée qui affaiblit notre tempérament, et encore plus notre humilité. Un commençant est enchanté de ces attraits équivoques, et il n'est point d'efforts qu'il ne fasse pour se les procurer, tandis qu'il néglige la paix de l'âme, qui n'a rien d'éclatant, mais qui est d'autant plus utile à notre sanctification, qu'elle est moins flatteuse pour notre vanité.

CHAPITRE VII

La paix intérieure aide beaucoup au recueillement.

On sait assez la nécessité du recueillement pour la vie intérieure. Tous les livres spirituels en parlent fort au long, et prescrivent pour cela

différentes pratiques, les bonnes pensées, l'attention à la présence de Dieu, etc. Mais, pour moi, je crois que le moyen le plus nécessaire, le moins sujet aux inconvénients, et sans lequel les autres ne peuvent guère être d'un grand usage, c'est la paix intérieure. Les autres pratiques peuvent nous appliquer trop, quelquefois nous amuser, et souvent nous distraire jusqu'à interrompre en nous l'opération de Dieu : elles ne vont pas directement jusqu'à la source la plus ordinaire de nos dissipations, qui est dans nos passions et dans notre activité : et quelquefois elles n'ont d'autre effet que de trop échauffer l'imagination. Si elles n'occupent que l'esprit, c'est une perte de temps ; si elles vont au cœur par l'esprit, c'est un détour. Ne pourrait-on pas aller directement à celui qui est le siège du bien et du mal ? C'est au cœur de Jérusalem que Dieu veut que l'on parle (1). Le moyen le plus court d'éloigner les pensées inutiles et volages, de n'en avoir que de pieuses et de touchantes, c'est de faire cesser tous les mouvements des passions. On doit même se défier de ceux qui semblent produits par la grâce et par la vertu, dès qu'ils altèrent notre tranquillité. Réglons le cœur, et tout sera réglé en nous : soyons en paix, et nos pensées, comme celles de Dieu, ne seront que des pensées de paix (2). Celles qui nous troublent ont leur source dans

(1) Loquimini ad cor Jerusalem. Is XL, 2.
(2) Ego cogito cogitationes pacis. JEREM., XXIX, 11.

le cœur plutôt que dans l'esprit (1). Le cœur dirige l'esprit comme il veut : il le règle, s'il est réglé lui-même ; mais s'il se passionne, il obscurcira les lumières de l'esprit. Le cœur est toujours le maître au dedans de nous : s'il se livre à l'humeur, au caprice, à l'emportement, il trouble et déconcerte tout l'intérieur, il s'assujettit tout; et il est rare que l'esprit, même le plus raisonnable, n'éprouve la tyrannie d'un cœur passionné. Or, est-ce à l'esclave, ou au maître, qu'il faut s'adresser pour traiter de la paix ? Tandis que celui-ci ne sera pas tranquille, l'autre pourra-t-il être recueilli ? Et si, par impossible, il l'était. quel serait ce recueillement, sinon une oisiveté intérieure et une espèce de stupidité, où l'esprit serait non pas proprement sans distractions, mais en quelque manière sans pensées, et où il s'occuperait secrètement de son inaction, en attendant que le cœur tranquillisé lui fournît, ou lui permît quelque réflexion suivie ? Ainsi quand le recueillement ne serait qu'une application de l'esprit, on n'y réussirait jamais ni aussi bien ni aussitôt que par la paix du cœur. Mais si le recueillement a son principe encore plus dans le cœur que dans l'esprit, comme il paraît certain, on s'efforcera en vain de se le procurer, si l'on ne travaille sur le fonds de la paix intérieure.

L'expérience nous apprend tous les jours que

(1) Quid turbati estis, et cogitationes ascendunt in corda vestra. Luc., XXIV, 38.

la plus dangeureuse dissipation part du cœur et que la multitude des pensées ne nous nuit que médiocrement si les affections déréglées ne s'y mêlent. Que votre esprit voltige sur différents objets, ou par nécessité ou par légèreté ; si votre cœur ne sort point avec lui, vous vous trouverez dans une facilité à revenir à Dieu, qui est une espèce de recueillement habituel, à la vérité moins parfait que l'actuel, mais qui dans la nécessité peut tenir sa place. Si la dissipation, au contraire, part du cœur, ou si elle y est entrée, et surtout si elle s'y est établie, le mal sera grand, et le remède difficile; vous serez tout dérangé, vous ne vous trouverez plus en vous-même et ce ne sera qu'à force de temps, d'oraison, de retraite et de mortification, que vous parviendrez à vous recueillir.

CHAPITRE VIII

Plusieurs autres avantages.

Je ne finirais jamais, si je voulais faire l'énumération de tous les biens qui nous reviennent de cette paix. Elle produit dans nos cœurs des délices inexprimables ; et par là elle nous dégoûte des plaisirs sensibles, qui deviennent fades et insipides pour ceux qui ont goûté cette paix délicieuse qui surpasse tout sentiment (1). C'est par ces douceurs que Dieu nous attire à

(1) Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum. Philip., iv, 7.

son service (1), et qu'il prémunit nos cœurs contre les attraits de la volupté (2). Elle nous forme un caractère uni et une conduite égale, qui charment les hommes, et qui plaisent beaucoup à Dieu; au lieu que sans elle on est souvent d'un moment à l'autre si peu ressemblant à soi-même, qu'on déplaît à Dieu et aux hommes. Elle nous donne un air modeste, doux, paisible, simple, ingénu, accommodant, qui fait honneur à la piété, et qui lui concilie l'estime et l'affection des personnes les plus prévenues contre elle.

Enfin on peut dire de cette paix ce que l'Apôtre dit de la piété, dont elle est comme l'âme et la vie, qu'elle est bonne à tout, et qu'elle nous procure toutes sortes de biens pour la vie présente et pour la vie future (3). Si vous voulez vous entretenir avec Dieu, il faut vous mettre en paix, puisqu'il ne parle que le langage de la paix, qui ne peut être, bien entendu, que de ceux qui jouissent de la paix dans leur propre cœur. Tandis que vous êtes dans le trouble, vous parlez un autre langage que lui, vous n'entendez pas le sien; s'il est permis de s'exprimer ainsi, il n'entend point le vôtre: vous êtes pour lui un étranger qu'il ne connaît pas, et un barbare qu'il n'entend pas. Si vous voulez vous

(1) Pax Christi... in qua vocati estis. Col., III, 15.
(2) Pax Dei... custodiat corda vestra. Philip., IV, 7.
(3) Pietas... ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ. I Timoth., IV, 8.

unir à la sainte communion, préparez à ce Roi pacifique une demeure de paix. C'est dans la retraite intérieure et dans le silence de l'âme qu'il veut que vous jouissiez de lui (1). L'ancien agneau pascal se mangeait debout, à la hâte, les reins ceints, dans une entière disposition au mouvement et à la marche ; mais le nouveau se mange dans le repos du cénacle et dans la situation la plus tranquille (2). Voulez-vous rendre au prochain quelque assistance corporelle ? Agissez en paix ; sans quoi vous serez dur, impatient et désobligeant, même avec la meilleure intention et dans les services les plus capables d'obliger. Voulez-vous le servir utilement dans ses besoins spirituels ? Observez-vous encore plus soigneusement ; car si l'impression de votre zèle vient à troubler l'économie de votre paix, vous parlerez trop, vous agirez sans réflexion ; au lieu d'attendre le moment de Dieu, vous saisirez celui de votre ardeur impatiente ; vous vous épuiserez d'onction et de recueillement ; et, sans pouvoir réussir au bien que vous projetez pour les autres, vous vous ferez à vous-même le mal que vous ne pensez pas. Enfin, si vous voulez travailler à votre sanctification, souvenez-vous qu'elle est l'ouvrage du silence et

(1) Mane in secreto, et fruere Deo tuo. Imit. Christi, lib. IV, cap. XII.

(2) Les Hébreux mangeaient couchés sur de petits lits ; c'est dans cette situation que J.-C. institua l'Eucharistie, après le repas ordinaire qu'il prit avec ses apôtres.

de la paix (1) : et si vous voulez travailler aussi à celle des autres, n'oubliez pas que pour se rendre maître des esprits et pour leur faire goûter les plus saintes maximes, il faut être homme de paix, et la posséder à un tel degré, qu'elle se répande au dehors sur tout ce qui nous environne (2).

Voilà en abrégé les grands biens qui résultent de la paix intérieure, et qui doivent nous la faire regarder comme une des plus signalées faveur du ciel. Elle est quelque chose de si précieux, que Dieu n'en fait point part aux méchants, à qui il n'ôte ni les talents ni la foi, ni l'espérance ni les grâces prévenantes (3). Elle a toujours été si reconnue comme un bienfait singulier de sa bonté, et une marque de sa présence, que les faux prophètes ne parlaient que de paix, pour faire accroire qu'ils parlaient de sa part ; mais il ne pouvait y avoir de véritable paix là où Dieu n'était pas. Il est, ce Dieu de paix, au milieu de ses saints, comme un père dans sa famille. Ceux qui gardent le plus soigneusement la paix de leur cœur sont ses plus chers enfants.

Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils se-

(1) In silentio et quiete proficit anima devota. Imit. Christi, lib. I, cap. II.

(2) Imperantes in præsenti populo et virtute prudenti. populis sanctissima verba... pacificantes in domibus suis. Eccl., xliv, 4 et 6.

(3) Non est pax impiis, dicit Dominus. Is., xlviii, 22.

ront appelés les enfants de Dieu. Il les aime tendrement, il les porte entre ses bras, et les repose tranquillement dans son sein. Je goûterai en Dieu une paix délicieuse, dit le Prophète ; mon repos en lui sera semblable à un doux sommeil (1).

Si l'acquisition de ce repos intérieur est un peu difficile, notre désir n'en doit être que plus ardent : cette difficulté est une nouvelle preuve de son excellence. Ce qui ne coûte pas beaucoup à acquérir n'est pas ordinairement d'un grand prix. Il n'est pas surprenant que le démon et la nature, que cette paix gêne, la troublent par tous les moyens que nous allons détailler.

(1) In pace in idipsum dormiam et requiescam. Ps. IV. 9.

DEUXIÈME PARTIE

OU L'ON TRAITE DES OBSTACLES A LA PAIX INTÉRIEURE

ET DES MOYENS DE LES VAINCRE

CHAPITRE PREMIER

La vaine joie et la noire tristesse.

La joie excessive est une des choses qui nous dérangent le plus communément au dedans. On ne sait point se méfier de ses approches, parce qu'elle ne présente que du plaisir, et un plaisir qui souvent n'est point criminel : et l'on ne sent guère les plaies qu'elle fait, parce que la première de toutes, qui est l'inattention sur nous, nous empêche de sentir les autres, et de la sentir elle-même (1). Joie inconsidérée qui nous dissipe au dedans, qui nous attire au dehors, qui nous donne une espèce de raréfaction par laquelle nous nous répandons de toutes parts, comme une eau qui bout, et comme une cire fondue qui ne laisse au fond du vase aride que des restes desséchés (2). Joie ennemie de la

(1) Propter levitatem cordis non sentimus animæ nostræ dolores : sed sæpè vanè ridemus, quando merito flere deberemus. Imit. Christi, lib. I cap. II.

(2) Sicut aqua effusus sum... factum est cor meum tanquam cera liquescens... aruit tanquam testa virtus mea, Ps. XXI, 15.

retenue et de la mortification, qui nous fait quelquefois oublier jusqu'aux règles de la modestie. Joie folâtre, qui ouvre toutes les portes de nos sens, pour donner entrée à tous les objets extérieurs ; et qui, à leur aide, mettant tout en mouvement au dedans de nous, y excite un tumulte qui ne nous laisse point jouir d'un moment de repos. Joie effrénée, qui nous fait parler haut, rire avec éclat, et nous livrer à toutes les saillies inconsidérées de notre imagination. Elle ne se porte pas toujours jusqu'aux derniers excès ; mais le mal qu'elle nous fait n'est presque jamais peu important : un quart d'heure de badinage dissipe tout le fruit de plusieurs jours de recueillement ; toute l'onction intérieure s'évapore dans cette espèce d'ébullition ; il s'en élève une épaisse vapeur qui obscurcit notre âme, et qui en ternit tout l'éclat : *Fascinatio nugacitatis obscurat bona ;* et il nous faut bien du temps et de la componction, pour regagner la ferveur et la paix que la dissipation nous a fait perdre (1).

La tristesse fait sur nous des impressions totalement opposées, mais elle ne nous en fait pas moins perdre la paix. La joie nous dissipe, la tristesse nous concentre ; la paix est au milieu, mais bien loin de l'une et de l'autre. Inutilement nous représenterions ici tous les mauvais effets de cette humeur sombre et chagrine. Tout

(1) Multa bona compunctio aperit, quæ dissolutio cito perdere consuevit. Imit. Christi, lib. I, cap. xxi.

le monde sait qu'elle nous fait d'abord perdre tout le calme intérieur, et que, se répandant au dehors, elle nous rend ombrageux, timides, impatients, insupportables aux autres et à nous-mêmes. Dans cet état on semble avoir perdu tous les talents de la nature et de la grâce ; ils sont comme ensevelis sous les ruines de l'édifice intérieur. On ne peut former presque aucune bonne pensée ; rien ne se présente à l'esprit que d'affligeant et souvent d'obscène. On fuit les hommes, et on ne s'approche point de Dieu : l'on n'a ni le mérite du recueillement ni le soulagement de la dissipation.

Il y a une tristesse qui est selon Dieu (1), comme une joie que l'on goûte en Dieu (2). L'Apôtre nous exhorte à goûter toujours celle-ci, et il se réjouit de ce que les Corinthiens ont ressenti celle-là. C'est la joie de Marie entre les bras de sainte Élisabeth, et sa tristesse au pied de la croix, L'une et l'autre concourent à nous procurer la paix de l'âme, bien loin de la troubler. L'une est un frein pour notre légèreté, et l'autre un soulagement pour notre faiblesse. Elles n'ont rien de vicieux que dans leurs excès, et ces excès ne commencent qu'avec le trouble intérieur. Ce n'est qu'alors qu'on doit dire avec le Sage, que cette joie est une folie (3), et que

(1) Quæ secundum Deum tristitia est. II Cor., vii, 10.
(2) Gaudete in Domino semper. Philip., iv, 4.
(3) Cor stultorum ubi lætitia est. Eccles, vii,, 5.

cette tristesse est une source de mille maux (1).

Il faut donc modérer la joie excessive et la noire tristesse, surtout dès leur naissance : car si on leur laisse faire du progrès, il sera difficile de recouvrer la tranquillité de son âme. Ce sont deux opposés qui se détruisent mutuellement : l'on peut utilement se servir de l'un contre l'autre, s'exciter à une sainte joie, lorsqu'on se sent porté à la tristesse, et arrêter par le frein d'une salutaire tristesse les saillies de la vaine joie. Il faut éviter ces deux extrémités : une joie tranquille et modeste tient le juste milieu. Si la crainte de l'un de ces défauts faisait donner dans l'opposé, ce serait se jeter contre un écueil, pour se trop éloigner de l'autre ; il faut passer entre les deux. On penche le corps du côté opposé à celui où l'on est près de tomber ; ce n'est pas pour tomber de ce côté plutôt que de l'autre, mais pour ne pas tomber du tout ; on se jetterait de nouveau si l'on penchait trop. Ainsi une âme doit, pour ainsi dire, se balancer entre ces deux passions, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé l'équilibre.

CHAPITRE II

Le zèle impétueux.

Un zèle trop vif trouble encore cette paix. Celui qui est animé de ce zèle saisit tout avec force et avec chaleur, et semble se faire un

(1) Omnis plaga tristitia cordis est. Eccles., VI-XXV, 1.

point de conscience de s'écarter toujours de la modération si nécessaire à la tranquillité de l'âme ; il est prompt à entreprendre tout ce qui est bon, ou qui paraît l'être: ardent à l'exécuter, impatient d'en voir la fin. La prudence qui réfléchit avant de se déterminer est à ses yeux négligence ou politique ; la modération qui opère avec retenue est pesanteur et indolence ; et la modestie qui voit tranquillement, et sans un plaisir trop sensible, la bonne issue de ses pieux projets, est indifférence pour le bien. S'il prend le parti de la solitude, c'est un hibou qu'on ne voit jamais, et qui semble avoir en horreur la lumière ; c'est un vrai misanthrope dont il faut soigneusement éviter la rencontre, et qu'on n'aborde pas impunément. S'il prend le goût de se produire pour faire le bien, il court çà et là, il s'agite sans cesse, et ne se donne pas un moment de repos. S'adonne-t-il à la mortification, il n'y met point de bornes; et dans peu de temps il ruine sa santé ; quand il pense à la rétablir, il se ménage jusqu'à la mollesse. Veut-il rompre une liaison trop naturelle, un commerce qui le dissipe ; il ne se donne pas la patience de dénouer insensiblement, il rompt sans aucun égard : en un mot il est extrême en tout, et ennemi déclaré de la discrétion.

Les fautes d'autrui allument d'abord son zèle toujours prêt à prendre feu : c'est un enfant du tonnerre, qui voudrait foudroyer tous les Sa-

maritains. Zèle indiscret et imprudent : sans respect pour ses supérieurs, sans ménagement pour ses égaux, sans condescendance pour ses inférieurs, il voudrait que tout le monde fût parfait, et il ne s'aperçoit pas que ce désir imparfait, est lui même une grande imperfection. Ce n'est pas qu'il se néglige lui-même : non, son zèle n'est pas celui des pharisiens ; il exige encore plus de lui-même que des autres. Il se presse pour avancer dans la vertu, il se tourmente, il épuise son corps et son esprit. Ses fautes le mettent au désespoir : triste, confus, abattu, il n'a plus la confiance de reprendre la route dont il s'est écarté ; peu s'en faut qu'il n'abandonne tout. On ne possédera jamais la paix tandis qu'on sera le jouet des saillies, des caprices, des dépits de ce zèle déréglé, comme l'est une plume du vent qui l'agite.

Ce zèle empressé est peut-être ce qui trouble le plus la paix intérieure des âmes dévotes ; c'est du moins ce qui la traverse le plus souvent. Les occasions de se passionner et de se dissiper ne reviennent que rarement pour les personnes retirées ; mais la matière du zèle ne manque jamais. Eh ! quels beaux prétextes l'activité naturelle n'en prend-elle pas pour se livrer à toute son ardeur ! Dieu est offensé ; ceux qui font le mal se perdent ; ceux qui en sont les témoins s'en scandalisent ; il faut arrêter le progrès du désordre, et l'arrêter d'abord. Ainsi parlaient les ouvriers empressés et imprudents de l'Évan-

gile. De ce pas nous allons arracher cette maudite ivraie : *Imus et colligimus*. Mais le père de famille plus prudent et plus tranquille, sans être moins zélé, les arrête et donne à leur activité, depuis la naissance du froment jusqu'à la moisson, tout le temps de se calmer. Zélateurs impatients, savez-vous bien ce que vous allez faire ? Dans le premier accès de cette dévote passion qui vous enflamme, votre précipitation vous empêchera de faire le juste discernement : vous confondrez tout, vous foulerez le bon grain, en courant au mauvais ; ou enfin vous les arracherez tous deux à la fois, parce qu'ils tiennent l'un à l'autre. Eh ! si vous êtes si empressés d'ôter tout le mal, portez-vous d'abord sur celui qui est le plus près, et qui sûrement n'est pas le moins pressant : tourner votre empressement contre lui-même, par là vous vous assurez un premier fruit de votre zèle, qui vous disposera au second. Autrement il est à craindre que vous ne perdiez tous vos soins, et que vous ne fassiez qu'ajouter au mal qui vous révolte, l'empressement qui vous aveugle.

Pour modérer ce zèle impatient, il faut en considérer à loisir les inconvénients, qui sont la précipitation, le trouble et le scandale ; en réprimer les saillies, en écarter même pour un temps les réflexions ; et avant que d'agir, attendre, autant qu'il se peut sans inconvénient, qu'un mouvement plus tranquille caractérise en nous le zèle qui vient de Dieu.

CHAPITRE III

L'activité naturelle.

L'ardeur du naturel, qui fait qu'on s'empresse et qu'on se passionne facilement, a presque les mêmes caractères que ce zèle impétueux, et la même opposition à la paix intérieure. J'ose même dire qu'elle en est ordinairement la source, et que le plus souvent l'on n'est actif et impatient par zèle, que parce qu'on l'est par tempérament. Suivez ces personnes d'un zèle trop ardent, vous les trouverez toujours les mêmes, dans les actions ordinaires de la vie humaine, comme dans celles de la piété. Elles s'empressent pour tout, jusqu'à s'embarrasser elles-mêmes ; et jamais rien n'est assez tôt fait à leur gré. Elles prennent un ton de voix élevé et décisif : elles ne louent ni ne blâment rien modérement ; tout est excellent, ou détestable. Ces dévots inconsidérés accompagnent tout ce qu'ils font, et tout ce qu'ils disent, d'un regard vif et d'une action animée : ils courent toujours, et ne savent pas marcher. Cette activité est comme un feu dévorant, qui dessèche et qui consume autant l'âme que le corps ; toujours dans le mouvement, toujours changeant et irrégulier dans sa figure. C'est un mercure sans consistance, aussi peu fixé que celui qu'on tire des mines. On ne sera jamais dans une assiette tranquille, qu'on n'ait

auparavant amorti cet excès de vivacité, et qu'on ne se soit bien rendu maître de soi-même.

Je ne prétends point ressusciter ici l'apathie des anciens philosophes, ni anéantir les puissances de l'âme avec les faux contemplatifs du dernier siècle. Agissons, et agissons même avec force autant qu'il nous est donné de pouvoir agir ainsi : mais agissons avec suavité ; car ce pouvoir est donné à tout le monde : ce n'est que par notre faute que nous perdons cet avantage. Soyons vifs, si nous sommes nés tels ; nous pourrions être plus mal partagés ; mais loin de nous laisser emporter par notre vivacité, soyons-en toujours les maîtres, et sachons la contenir dans les bornes qu'une juste modération lui prescrit.

Pour y réussir, il faut éviter tout ce qui passionne. Je ne parle pas ici des passions grossières et criminelles qui déchirent le cœur ; ceux qui en sont possédés n'aspirent point à cette paix ; il ne la connaissent même pas. Il serait aussi ridicule de leur parler de silence intérieur et de repos en Dieu, que si l'on eût exhorté les parricides à la tranquillité et au sommeil, lorsqu'ils étaient renfermés dans un sac avec un chien et un aspic en punition de leur crime. Mais je parle de certaines passions délicates, qui, sans être criminelles, ne laissent pas, en attirant l'âme au dehors d'elle-même, de l'éloigner de Dieu, qu'il faut chercher au dedans de soi, comme dit saint Augustin (1).

(1) Intùs eras, et ego foris quærebam te. Aug., *Confes.*

Ce sont ces passions qui lui donnent des ébranlements et des secousses qui la tirent de cette assiette où elle doit être, pour se posséder elle-même et pour s'unir à Dieu ; assiette d'esprit, calme intérieur si délicat, que la moindre chose altère, comme le moindre vent agite et trouble la surface d'une eau tranquille. C'est ce qui faisait gémir saint Bernard et qui le faisait se plaindre, malgré son profond recueillement et l'austérité de sa mortification intérieure, que rien n'était tranquille en lui, et qu'il éprouvait de l'agitation dans toutes les puissances de son âme (1), parce que les passions subtiles s'insinuent partout. Telles sont celles de l'amitié même innocente, du plaisir même légitime, du savoir même nécessaire : tels sont certains désirs même permis.

Le calme de notre cœur est troublé par l'excessive vivacité de notre naturel : il faut la ralentir. Ce moyen est très facile à trouver ; mais on ne le pratique pas aussi facilement, ni avec un succès bien sensible. Ce n'est qu'à la longue qu'on amortit son activité. Plus l'ouvrage est difficile, plus la récompense en est grande, et plus par conséquent elle doit ranimer notre zèle, appliquer notre vigilance, encourager notre faiblesse et nous consoler de nos peines. Si saint François de Sales employa tant d'années à modérer sa vivacité, et se vainquit enfin parfaitement, de-

(1) In me nihil sedet. Bern.

vons-nous, ou faire peu de cas de ce travail, ou désespérer du succès ?

Un naturel plein de feu peut nous porter loin ; mais, afin qu'il ne nous précipite et ne nous fatigue pas, il faut lui tenir les rênes courtes.

Conduisons-nous nous-mêmes comme nous conduisons un enfant d'une vivacité extrême, à qui nous voulons faire prendre la gravité de l'âge mûr : dès qu'il commence à parler haut et précipitamment, à s'empresser dans ses actions, à marcher trop vite, nous jetons sur lui des regards sévères pour l'avertir de se modérer.

Notre imagination est ordinairement ce qui nous donne cet empressement. Le principe de cette activité n'est pas toujours dans notre imagination trop vive ou dans notre cœur passionné ; il est quelquefois en partie dans notre tempérament : dans ce cas, la médecine peut venir à propos au secours de la vertu.

CHAPITRE IV

L'indolence.

Pour amortir l'activité, il ne faut pas tomber dans l'indolence ; le remède serait pire, que le mal. De tous les défauts que j'attaque ici c'est le plus opposé à la paix intérieure, qui est le partage des âmes courageuses et le fruit de leur ferveur. On s'en ferait une idée bien fausse, si on la prenait pour une certaine indifférence stupide

que rien n'émeut, parce que rien ne la touche ; qui est tranquille, non par possession de soi-même, mais par aversion du mouvement, et en qui l'égalité d'humeur n'est qu'une égalité de paresse. Cette paix, au contraire, est un équilibre acquis à force de soins, un repos en Dieu, et non un ensevelissement dans la matière ; une régularité de mouvement que les passions domptées n'altèrent pas, et non une profonde léthargie que rien ne pique et ne réveille ; une nourriture délicieuse tirée du lion abattu, et non un sommeil honteux dans le sein de la volupté. Cette manne cachée dans le cœur est le prix de notre victoire, et d'une victoire universelle, que nous n'obtiendrons qu'après bien des combats par un courage prudent et par une patience laborieuse : *Consilio et patientiâ.*

Ceux qui se sentent portés à l'indolence doivent sans cesse se réveiller eux-mêmes, comme on réveille un léthargique ; et se ranimer par l'action et par le travail manuel, comme on ranime par le mouvement des membres engourdis. Un des grands maîtres de la vie spirituelle (1) conseille dans ce cas les austérités corporelles, qui sont comme un aiguillon qui fait sortir l'âme de sa lenteur ; mais il faut en cela beaucoup de modération.

(1) Le père Surin.

CHAPITRE V

La violence des tentations et de la résistance.

Les efforts excessifs avec lesquels on repousse les tentations altèrent beaucoup la paix de l'âme. Dans ces occasions on s'agite, on se débat, on se tourmente, et l'on entre dans une espèce de fureur. Tout est alors en mouvement et en combustion dans celui que le démon tente, et que sa propre activité tente peut-être encore plus. Son esprit est fortement appliqué, son sang est dans une agitation violente, son pouls est convulsif, sa respiration est forte et précipitée, son imagination s'enflamme, sa tête s'échauffe, sa poitrine s'épuise. La tranquillité et le silence règneraient aussitôt sur une brèche où l'assaut est donné et repoussé avec une égale vivacité. Ce n'est pas là sans doute une bonne manière de rejeter les tentations : ces violents efforts ne font souvent qu'augmenter le danger, et toujours ils produisent le trouble.

Je ne dis pas qu'il faille rester dans l'inaction, lors même qu'on est vivement tenté : c'est l'excès opposé à celui que je combats, et infiniment plus condamnable : il vaut mieux sans doute se défendre en furieux, lorsqu'on est attaqué de même, que de rester dans l'état passif des sectateurs de Molinos. Entre ces deux extrémités la résistance forte et résolue, mais ferme et tranquille, tient le juste milieu ; et

c'est celle-là que je vous conseille. Sans elle vous seriez facile à déconcerter : il vous faudrait du temps pour vous remettre, et le démon aurait toujours dans la tentation une ressource assurée pour vous faire perdre la paix du cœur, le recueillement de l'âme et l'onction de la piété. La patience, la vigilance, la prière, la confiance en Dieu, la défiance de vous-mêmes, l'éloignement des occasions du péché, le désaveu des impressions de la tentation, quand elle vient, l'oubli quand elle a disparu, doivent être alors toute votre ressource.

CHAPITRE VI

Quelques autres obstacles à cette paix.

Il y a encore plusieurs choses qui troublent la paix intérieure ; je ne les toucherai ici que légèrement, pour n'être pas trop diffus. Ce sont les adresses, les intrigues sourdes de la politique, toujours gênée et toujours sur les épines, toujours occupée à se masquer et à se donner pour ce qu'elle n'est pas, toujours inégale, et sans consistance (1) ; les amitiés trop humaines qui nous attachent, nous dissipent et nous assujettissent à des égards excessifs, contre l'attrait intérieur, souvent même contre la conscience ; le petit amour-propre (car il ne s'agit pas ici

(1) Vir duplex animo inconstans est in omnibus viis suis. Ep. B. Jacob., cap. I.

de passions grossières), de cet attachement à son sens, à ses commodités, à sa réputation, à sa propre volonté, qui remplit de pensées importunes, de désirs impatients, de tristes réflexions, de délicatesses outrées ; la secrète vanité sur le savoir, l'esprit, la naissance, que sais-je ? sur la dévotion même et la bonne idée qu'on en a, ou le nom qu'on s'en fait, et enfin sur tous les autres talents de la nature ou de la grâce : vanité qui nous élève ou nous abat, selon qu'on nous loue ou qu'on nous blâme ; qui nous tire souvent du recueillement, et qui nous assujettit à toutes les alternatives des caprices d'autrui et des nôtres, comme une outre enflée donne plus de prise à tous les vents ; la légèreté, qui nous fait souvent sortir de nous-mêmes ; l'imagination, qui nous séduit ou qui nous distrait : les longs entretiens, qui dissipent l'esprit ; l'amusement, qui énerve le cœur ; l'attachement à quelque créature que ce soit, toujours incompatible avec la liberté de l'âme ; et généralement tout ce qui passionne, et qui nous tire du repos que nous goûtons en Dieu seul.

Tous ces mouvements irréguliers troublent la sérénité de notre âme ; sérénité qui épure toutes ses idées, qui ajoute un nouveau mérite à toutes ses actions, et qui dans mille occasions nous rassure et dissipe nos scrupules ; sérénité qui, après la loi de Dieu et les devoirs de chaque état, décide de presque toute notre conduite, et, pour ainsi dire, de notre salut éternel. La paix

intime qui nous la procure, est comme la matière première de toutes les vertus et de toutes les bonnes œuvres : c'est cette paix intime et de tous les jours qui honore Dieu, et qui nous dispose à la contemplation et à l'union divine ; c'est ce calme divin qui est sur la terre une imitation du repos que l'on goûte dans le ciel : nous devons nous le procurer par toutes sortes de moyens.

Pour le posséder sans altération, il faut être simple et ingénu, sans être imprudent ; penser de tout, et en parler d'une manière noble et élevée, mais sans hauteur ; éviter les amitiés humaines, sans être incivil : il faut voir tout sans rien regarder, entendre tout sans rien écouter, qu'autant que la nécessité le demande ; garder toujours une conduite grave et sérieuse, digne du Dieu que l'on sert, et de la bienheureuse éternité à laquelle on aspire. On doit éviter l'amusement, comme une faiblesse du plus bas âge, couper court aux entretiens inutiles ; et dans ceux qui sont nécessaires, n'y rien faire entrer qui ne le soit. Il faut encore modérer ses plaisirs et ses peines ; prendre les uns avec retenue, lorsqu'on ne peut s'en passer, et recevoir les autres avec une tranquille soumission, lorsqu'on ne peut le faire avec joie.

CHAPITRE VII

Le scrupule.

§ I.

Rien ne trouble si fréquemment la paix dans une âme timorée, que le scrupule qui la dévore. Elle ne doit pas plus s'attendre à goûter cette douce paix, que l'esclavage d'un maître intraitable. Ses plus légères fautes seront des crimes, ses meilleures actions seront mal faites, ses devoirs ne seront pas remplis, et, après qu'elle y sera revenue cent et cent fois, ce tyran du repos ne sera pas plus satisfait qu'à la première. Il poursuivra en furieux cette âme timide et tremblante; il l'inquiètera dans son sommeil par des songes effrayants; dans ses oraisons, par la crainte des images indécentes, qu'il suffit de craindre pour n'en être pas exempt; dans ses communions, par les aridités inséparables de ces violents combats, qu'il lui présentera comme une preuve du mauvais état de sa conscience; dans ses confessions, oui, dans la confession même, source des plus douces consolations pour les plus grands pécheurs, cette âme innocente souffrira un cruel tourment. Hésitante et incertaine par la crainte de diminuer ses fautes, ou de les exagérer, de tromper le confesseur, ou de se tromper elle-même, de manquer quelque circonstance des minuties que le scrupule grossit à ses yeux, elle s'accusera en tremblant;

et l'absolution qu'on lui donnera ne fera qu'augmenter ses peines. C'est ainsi que le cruel ennemi tourne à son profit jusqu'aux exercices de piété dont on peut se servir pour le combattre. Le désir de s'en bien acquitter, quelque grand qu'il soit, ne l'affaiblit pas ; il en tire, au contraire, un nouvel avantage. Ce grand désir d'exactitude qui devrait consoler cette âme, se tourne, à son instigation, en une crainte de manquer, toujours affligeante ; et les petits manquements inséparables de cette crainte excessive lui sont représentés, non comme des excès de zèle, mais comme des négligences horribles, et comme des effets d'une indifférence outrageante pour Dieu.

Cette âme infortunée ira-t-elle dans des compagnies honnêtes pour se distraire un peu, et chercher quelque soulagement à ce qu'elle souffre vis-à-vis d'elle-même? Les images importunes, les discours sur le prochain, les pensées qu'elle aura laissé passer dans sa distraction, sans les arrêter comme à son ordinaire pour leur crier de toutes ses forces qu'elle les déteste, tout se réunira pour lui changer en poison le plaisir innocent de la plus douce et de la plus honnête société ; plaisir si propre à la soulager, et si nécessaire à son état. S'enfoncera-t-elle dans une profonde solitude? Ah ! c'est là que son ennemi l'attend, pour assouvir sur elle toute sa rage ; la tenant libre et désoccupée, sans conseil et sans appui, seule avec lui seul il répa-

rera avec avantage ce qu'il aura perdu dans les moments d'une heureuse distraction, les accusations seront capitales, les preuves spécieuses, et la damnation certaine. Se jettera-t-elle entre les bras miséricordieux de son Dieu ? C'est la ressource de tous les autres malheureux ; mais, ce n'en est pas une pour elle. Le cruel scrupule la lui à ôtée cette ressource, par les vives peintures de ses offenses chimériques contre Dieu, et de la colère de Dieu encore plus chimérique contre ses offenses. Le sein tendre et paternel de ce Dieu, dans lequel elle se jette quelquefois par une espèce de transport, et, si j'ose le dire, de désespoir, plutôt que par le mouvement affectueux d'un amour plein de confiance ; ce sein, dis-je, paternel et divin, dont elle croit se voir repoussée avec indignation, devient pour elle un lieu de tourment et d'horreur. Enfin triste, accablée, et hors d'elle-même, elle s'abandonne aux larmes. Eh ! quel moyen de les retenir dans cette désespérante situation ? L'homme le plus barbare, témoin de son malheur, ne pourrait lui refuser les siennes. Mais ses larmes ne guérissent pas son mal ; au contraire, l'ennemi qui l'obsède s'enorgueillit de sa faiblesse. Pourra-t-on goûter quelque paix dans cet état ? On la goûterait presque aussi facilement dans les tourments d'une cruelle torture.

§ II.

L'état des scrupuleux est digne de compassion.

Ils craignent Dieu, mais cette crainte fait leur supplice ; ils l'aiment, mais cet amour n'est point pour eux une consolation ; ils le servent, mais ils le servent en esclaves ; ils sont accablés sous le poids de son joug, qui fait le soulagement et le repos du reste de ses enfants. La plupart ont les plus belles dispositions pour cette heureuse paix de l'âme : solitude, recueillement, mortifications, etc. : le seul scrupule rend toutes ces vertus inutiles, et souvent même les leur fait perdre. Enfin ce sont des justes dignes d'envie par leurs vertus et de compassion par leurs souffrances ; puisqu'ils endurent dès cette vie une partie des tourments de l'autre. Si leur mal est si affligeant, il n'est pas moins difficile à guérir. Eh ! de quels remèdes peut-on espérer du succès, en faveur de ceux que ni leurs propres réflexions, ni tout ce qu'ils ont eu à souffrir de leur scrupule, ni l'expérience de s'être si souvent laissé troubler pour des riens, ni la connaissance de la subtilité de leur imagination; dont cent fois on leur a fait apercevoir le ridicule, ni la patience et l'autorité de leurs confesseurs, n'ont jamais pu soulager ? Cependant, plus leur mal est grand, plus il doit animer notre zèle, puisqu'il n'est pas tout à fait sans remède ; que, faute d'en appliquer, il augmente tous les jours, et que les suites en sont funestes. La perte de la paix de l'âme n'en est pas la moindre : mais toute grande qu'elle est, elle n'est pas toujours la plus considérable. Hélas! dans quels désordres ne peuvent

pas se laisser emporter par des passions fougueuses et effrénées, et par un naturel ardent et impétueux, ceux pour qui le service de Dieu est devenu un continuel supplice ? On a vu des scrupuleux à exciter la compassion devenir des libertins à faire horreur. D'ailleurs leur piété mérite singulièrement nos soins, et il ne faut plus que leur docilité pour en assurer tout le fruit possible. Ce n'est pas ici le lieu de traiter à fond cette matière. Elle a déjà été développée par de savants auteurs, et nous passerions les bornes que nous nous sommes prescrites, si nous entrions dans un grand détail. Pour en dire autant que notre sujet le demande, sans donner dans une excessive prolixité, nous resserrons nos réflexions dans de courtes maximes.

§ III.

Le scrupule vient, ou du défaut de discernement entre le péché mortel et le véniel, entre la pensée et la réflexion, entre le penchant et la volonté, entre la négligence et le consentement ; ou d'une affection mélancolique, qui remplit l'esprit de pensées tristes et qui rend le cœur accessible à tout ce qui peut l'affliger ; ou d'un grand échauffement de tête, qui donne une tension forte aux fibres du cerveau, et qui les rend par là susceptibles de divers mouvements, comme les cordes d'un instrument bien tendues, d'où naît une confusion de pensées qu'on ne peut démêler ; ou de la timidité naturelle qui prend

facilement l'alarme ; ou de la vivacité de l'imagination qui peint vivement tout ce que l'on craint, et qui le rend si présent à l'âme, qu'il lui est difficile de ne pas s'en occuper ; ou d'un désir excessif de certitude en ce qui regarde le salut ; ou d'une conduite miséricordieuse de Dieu, qui veut purifier une âme par ses peines d'esprit bien plus affligeantes que les douleurs du corps ; ou de la malice du démon, qui veut affliger une âme innocente qu'il ne peut corrompre ; ou enfin d'un orgueil secret qui veut exceller en tout et s'en assurer, se suffire et se conduire lui-même.

Dans le premier cas, on n'a besoin que des instructions d'un homme éclairé ; dans le second, que des secours d'un bon médecin ; dans le troisième, que de repos, de sommeil, d'une honnête récréation, de prendre suffisamment de bonne nourriture, et de respirer un air pur ; dans le quatrième il faut s'animer soi-même, s'armer de courage et de résolution, ne s'occuper que rarement de pensées tristes qui nous abattent, comme de la corruption extrême de notre nature, de l'empire des passions sur notre cœur, de la difficulté et de la délicatesse de l'affaire du salut, de la profondeur des jugements de Dieu dans le choix de ses élus, de la sévérité de sa justice, etc. ; mais penser souvent à tout ce qui peut exciter notre confiance et nous remplir le cœur d'un courage ferme et généreux. Il faut, par exemple, envisager la force que nous donne la grâce pour combattre et pour vaincre nos plus

terribles ennemis ; la bonté infinie de Dieu, son amour pour nous, le désir ardent et éternel qu'il a de notre salut, ce qu'il a fait pour nous le procurer, jusqu'à livrer son propre Fils à une mort cruelle et honteuse ; la noblesse divine et la haute destinée de nos âmes formées à l'image de Dieu, gardées continuellement par ses anges, et héritières de sa gloire. Ce conseil ne convient pas seulement à ceux qui sont scrupuleux par timidité ; car, si l'on en excepte ceux qui le sont par présomption et par la permission de Dieu qui veut abattre leur orgueil, il est utile à tous. Ceux mêmes qui ne sont pas naturellement timides le deviennent dès qu'ils sont livrés aux scrupules. C'est une maladie qui les rend susceptibles des plus tristes perplexités. Lorsque le vice est dans le tempérament, il ne peut être guéri qu'à la longue : les impressions qui viennent du naturel se représentent obstinément à notre imagination ; mais un travail soutenu par la patience et par la résolution nous en rend enfin les maîtres.

§ IV.

Si le mal vient de l'imagination, il faut écarter avec soin les fantômes qu'elle nous présente, ne se servir d'elle que dans le vrai besoin, et avec beaucoup de précaution, comme d'un couteau à deux tranchants qui nous blesse d'un côté, tandis qu'il nous sert de l'autre ; surtout ne l'écouter jamais, que quand il est question de juger de

soi, et de décider de ses peines et de ses doutes. C'est un avocat passionné, séduisant, décisif, qui fait pencher le juge du côté qu'il veut ou qui du moins l'éblouit par sa fausse éloquence, et l'empêche de faire un juste discernement. Dépouillez-vous donc de toutes préventions, ne consultez que la raison, renfermez-vous avec elle seule. Ecoutez tout ce qu'elle vous dira pour et contre, vous la trouverez sage, désintéressée, équitable, judicieuse, précise, uniforme ; et le jugement sera aussi sûr, que le conseil sera prudent.

§ V.

Un scrupuleux jugera assez sainement de lui-même, du premier coup d'œil. Si, pour calmer une inquiétude naissante, il continue de se regarder fixement, son imagination s'enflammera malgré lui, sa raison en sera offusquée, il ne se verra plus que confusément, il doutera de ce qui lui avait paru certain ; et souvent son habitude de se condamner lui-même changera son doute en jugement fixe et arrêté. Un scrupuleux doit juger de lui, comme on juge de certaines couleurs vives, en promenant légèrement les yeux dessus : si on les regarde fixement, la vue se trouble.

§ VI.

On doit chercher jusqu'à un certain point à s'assurer que l'on est dans la voie du salut ; mais il faut que cette recherche soit réglée par

la prudence. Vouloir aller au delà de ce qu'elle dicte, c'est une sagesse intempérante qui passe les bornes de la sobriété. Il restera toujours en nous ces obscurités qui nous humilieront, mais qui ne doivent ni abattre notre courage ni tenter notre curiosité. Demander l'évidence sur l'état de notre âme par rapport au salut, c'est tenter Dieu ; c'est vouloir qu'il nous découvre ce qu'il a résolu de nous cacher, ce qu'il ne peut nous découvrir que par une lumière surnaturelle et hors de la voie ordinaire, ce qu'il n'a découvert qu'aux plus grands saints, rarement et par une lumière subite et fugitive, et enfin ce qu'il nous est même utile d'ignorer.

§ VII.

Dieu vous assure que vous pouvez marcher sans crainte sous la direction de ceux qu'il a chargés de votre conduite ; qu'en les écoutant c'est lui-même que vous écoutez ; qu'il se regarde comme obéi dans l'obéissance que vous rendez à leurs ordres, et méprisé dans le mépris que vous en faites ; qu'il les a chargés de veiller sur vous, et que vous pouvez vous reposer sur eux, comme on se repose sur de bonnes sentinelles ; qu'à votre décharge ils lui répondront de votre âme, si vos voies sont l'ouvrage de leurs préceptes, et non celui de votre indocilité. Et après toutes ces assurances vous demandez le grand jour, et vous voulez obstinément voir où vous mettez le pied ? C'est manque de foi, ou

présomption ; manque de foi, si vous ne croyez point à la parole de Dieu ; présomption, si vous ne voulez pas vous assujettir à l'ordre qu'il a établi. Attendre le jour pour marcher, c'est, ou se méfier de son guide, ou n'en vouloir point.

§ VIII.

Non, dites-vous, je ne veux point me conduire moi-même, j'obéis à celui qui est chargé du soin de mon âme ; et mon obéissance serait entière, si sa conduite était irréprochable. Ce sont des riens qui vous choquent dans ses mœurs, et que la crainte d'une mauvaise direction vous exagère extrêmement. Mais je veux qu'il soit tel que vous vous l'imaginer. Il peut avoir le cœur un peu altéré, mais il a l'esprit bon. Ce n'est pas un fervent prêtre, mais c'est un bon confesseur : il n'est peut-être pas de cette piété recueillie, tendre et onctueuse, que vous souhaiteriez trouver en lui, mais il ne la méprise pas ; au contraire, il vous y porte ; fût-il indigne de la grâce pour lui-même, il n'en sera pas moins le canal pour vous. C'est une grâce d'état qui ne lui sera point ôtée pour ses fautes personnelles. Les meilleurs médecins ne sont pas toujours ceux qui se portent le mieux, ni ceux qui vivent avec le plus de régime. Choisissez votre confesseur avec beaucoup de discernement, et laissez-vous conduire.

§ IX.

Soyez encore moins difficile sur les talents que sur les mœurs. Prenez-les, lorsqu'ils se présentent ; cherchez-les même, et attachez-vous-y lorsque vous les trouverez unis à la probité et à la prudence. Mais si vous ne les trouvez pas ou si vous les trouvez seuls, passez-vous-en ; et souvenez-vous que ce ne sont pas les talents, mais la promesse de Dieu et l'autorité du ministère, qui font votre sûreté. Prenez ce que vous trouvez de mieux à votre portée, et obéissez aveuglément. Dieu veut faire son ouvrage en chacun de nous par les moyens qu'il lui présente. Qu'il vous nourrisse comme le prophète Élie, ou par le ministère des oiseaux, ou par celui des anges ; cela doit vous être égal, parce que c'est en lui seul que vous devez mettre votre confiance.

§ X.

Un scrupuleux se figure qu'il aime beaucoup Dieu, lorsqu'il subtilise en ce qui est de son service ; mais peut-être s'aime-t-il encore plus lui-même. Cette facon de penser délicate, cette exactitude géométrique, sont fort du goût de la vanité, et souvent elles n'ont point d'autre source. On veut être, et encore plus se voir exact, arrangé et plein d'ordre : les fautes qu'on commet jettent dans le dépit, le dépit dans le trouble, et celui-ci dans le scrupule. Vous ne voulez rien vous pardonner, dites-vous ? Commencez par

attaquer la bonne idée que vous avez de vous-même : si vous l'épargnez, vous méritez bien qu'elle se tourne contre vous. Celui qui entretient son amour-propre nourrit son plus cruel tyran.

§ XI.

Je ne sais si le scrupule ne se forme pas ainsi en plusieurs: dans les commencements, ils s'occupent beaucoup d'eux-mêmes, ils en entretiennent leurs directeurs, ils sont souvent bien aises d'avoir des doutes, quelquefois même ils en font naître pour les plus petits sujets, afin d'avoir occasion de produire leurs idées. Insensiblement l'habitude se forme, l'esprit subtilise de plus en plus, et les réflexions que l'on fait sur soi et sur ses actions reviennent à tout moment: ce ne sont plus les doutes de choix, ce sont des perplexités cruelles et inévitables ; et, pour s'être trop occupé de soi avec complaisance, on se voit dans la dure nécessité de s'en occuper avec chagrin.

§ XII.

Le doute sur le passé fait le tourment des scrupuleux ; et c'est ce qui devrait faire leur tranquillité. Pour les personnes qui ne sont point attaquées de cette maladie, un doute est un doute ; pour celles qui le sont, un doute est un fort préjugé et presque une certitude en leur faveur ! Eh ! que ne trouve point douteux un scru-

puleux dans ses perplexités continuelles ! Il douterait de son doute même, s'il y voulait trop réfléchir. Il n'est rien de si confus que ses idées, ni de si embarrassé que ses discours sur ses peines peu fondées ; mais sur celles qui le sont véritablement, personne n'est plus précis, plus net, plus décisif que lui. C'est que l'erreur n'est que trouble et confusion, et que la vérité n'est que lumière et certitude. Quand un scrupuleux dit sans hésiter qu'il a manqué de remplir un devoir, on doit l'en croire, mais ce n'est qu'alors qu'on le doit.

§ XIII.

S'efforcer de calmer ses scrupules par le raisonnement, c'est vouloir laver de l'argile jusqu'à ce qu'elle rende de l'eau claire. Il faut couper court avec son imagination comme avec une folle, qu'on ne fera jamais taire en répondant à ses extravagances. Mais un scrupuleux veut répondre à ses scrupules seulement pour cette fois, bien résolu de n'y plus revenir. Hé ! pourquoi fait-il maintenant ce qu'il ne veut plus faire en semblable occasion ! C'est un hydropique qui ne veut boire qu'un verre d'eau. Il se satisfait, et il se borne pour un moment ; mais sa maladie empire, sa soif augmente, et il boit toujours.

§ XIV.

Il en est d'un scrupuleux comme d'un hypocondriaque, il est en même temps malade ima-

ginaire et vrai malade : il réfléchit sans cesse, il consulte, il fait des remèdes à l'infini pour les maux qu'il n'a pas ; et il ne pense nullement à guérir celui dont il est atteint ; il regarde même en pitié ceux qui l'en avertissent. L'obéissance a des médecins experts, la déférence pour des amis prudents, et s'il est permis de le dire, la désoccupation de soi-même, sont les moyens de guérir l'un et l'autre.

§ XV.

Que les scrupuleux ne s'entretiennent-ils beaucoup de Dieu et avec Dieu, et peu d'eux-mêmes avec eux-mêmes ? Le goût de Dieu, le sentiment de sa présence, l'éclat de sa lumière, leur dilateraient le cœur, il dissiperaient les ténèbres qu'une sombre timidité répand sur leur esprit. Dieu est tout lumière, et l'homme n'est que ténèbres. Ne considérer que soi, et être surpris de ne voir que de la confusion, c'est demander pourquoi on ne voit pas clair dans un profond abîme. Si vous voulez vous regarder vous-même (et il le faut sans doute, mais avec discrétion,) considérez-vous en Dieu, approchez de lui, et vous serez éclairé, environné, pénétré de sa lumière, et vous ne deviendrez ténébreux que lorsque vous vous retournerez vers vous-même. La colonne qui éclaire les Israélites aveugle les Égyptiens ; l'aspect divin en fait la différence.

§ XVI.

Je ne sais, âmes scrupuleuses, pourquoi vous ne tournez pas la délicatesse de votre conscience contre vos scrupules mêmes qui vous ont été si nuisibles. Ils vous ont souvent fait abandonner la communion, et plus souvent encore ils vous l'ont rendu sèche et presque entièrement infructueuse. Vous en avez perdu la confiance en vos directeurs, ou vous n'y avez eu recours qu'avec les dernières alarmes ; la confession est devenue pour vous une torture ; vous n'en approchez qu'en tremblant, et vous n'en sortez que comme un criminel sort de son interrogatoire. Tandis que les autres font des progrès dans la vertu, vous consumez un temps précieux à grimacer dans la prière, à vous tourmenter sur tous vos devoirs, à peser des atomes, et à vous faire des monstres des plus petites bagatelles. Presque tout le fruit que vous avez retiré de votre piété est d'avoir fait gémir vos confesseurs, affligé vos amis, contristé l'Esprit-Saint en vous, ruiné votre santé, et affaibli votre esprit. Outre le mal que vous vous êtes fait à vous-même, vous en avez fait beaucoup aux autres ; vous avez rendu la piété ridicule et rebutante à un grand nombre de personnes qui, ne la connaissant pas, ont cru que vos incertitudes, vos troubles, vos tourments, et comme ils disent, vos risibles petitesses en étaient tout le fruit. Si vous vouliez

encore justifier vos scrupules, je n'aurais qu'à vous demander si la vertu se détruit elle-même.

§ XVII.

Mais le scrupule produit de bien plus grands maux encore : et c'est ici, hommes scrupuleux, que je vous prie de redoubler d'attention, pour considérer les plus funestes effets de vos perplexités continuelles. J'en remarque trois surtout, qui doivent bien vous alarmer sur vos alarmes mêmes, et vous faire prendre les plus puissants moyens de les surmonter, pour ne pas exposer votre salut.

Le premier de ces effets, c'est que, ne vous conduisant que par la crainte, étant toujours saisis, consternés, abattus par ces sortes d'impressions, vous vous accoutumez à ne regarder dans le péché que votre mal, et non le mal absolu et l'offense de Dieu ; ce qui vous abat le sentiment, vous rend tous mercenaires, affaiblit beaucoup l'amour divin ; et plaise à Dieu qu'il n'en soit qu'affaibli !

Le second effet, c'est qu'à force de douter et d'agir, vous vous exposez extrêmement à réunir ces deux choses, et à agir dans le vrai doute du péché mortel, ce qui est incontestablement s'en rendre coupable. Pour éviter ce malheur, vous devez toujours, avant que d'agir, opposer à ces doutes déraisonnables un jugement de raison, ou un mépris plus raisonnable encore que vos craintes peu fondées, et vous bien garder d'agir

dans l'incertitude si vous péchez ou non. Cependant, pour ne pas trop vous alarmer sur ces actions faites dans un prétendu doute, je veux bien vous faire remarquer que souvent vous l'élevez sans vous en apercevoir, et que vous n'avez agi que dans la crainte et dans le scrupule, lorsque vous croyez avoir agi dans le doute. Mais comme la chose est très délicate, faites-vous une loi, en attendant que vous puissiez vous défaire de vos scrupules, de leur opposer toujours, non un raisonnement, mais une vue simple et un jugement subit et pratique de la raison. J'appelle un jugement pratique de la raison celui qui, sans s'arrêter à une spéculation éloignée, nous décide dans le moment sur des maximes qui nous sont propres.

Le troisième effet de vos scrupules, c'est qu'à force de douter si vous avez péché mortellement dans les actions que vous avez faites, vous vous familiarisez avec le péché mortel, dont vous devriez rejeter l'idée au plus loin et avec la dernière horreur ; et par là vous en affaiblissez en vous la crainte. Ainsi vous vous exposez à y tomber sans un grand combat, à y croupir sans beaucoup de remords, et à vous en confesser sans assez de douleur. Et voilà le fruit de vos prétendues délicatesses de conscience, mais en effet de vos vrais égarements.

J'ajoute encore un quatrième effet, et qui est d'une très grande conséquence ; c'est que vos scrupules roulant toujours ou presque toujours

sur ce qui intéresse essentiellement votre salut, et vos craintes ayant pour objet ordinaire le péché mortel, vous êtes tranquilles dès que vous pouvez vous convaincre que vous n'y êtes pas tombés ; ce qui vous accoutume à ne faire presque aucun cas du péché véniel, qui est cependant un si grand mal, qu'il vaudrait mieux que l'univers entier rentrât dans le néant, que d'en commettre un seul. Cette funeste accoutumance fait que vous tombez sans remords dans une infinité de ces fautes que vous appelez légères : comme si l'on pouvait appeler léger ce qui déplaît à Dieu, ce qui affaiblit votre âme, ce qui donne au démon un grand avantage sur vous, ce qui vous dispose au péché mortel, et conséquemment met en hasard votre salut !

Voilà le beau fruit de vos scrupules, outre les autres que je viens d'expliquer. Quels soins ne devez-vous donc pas vous donner pour vous préserver d'un mal aussi dangereux, et, en attendant que vous puissiez vous en délivrer entièrement, pour empêcher ses suites funestes ! Mais quel moyen ? Le voici. Remplissez-vous de courage et de générosité : souhaitez de plaire à Dieu, et ne haïssez rien tant que ce qui lui déplaît, et précisément parce qu'il lui déplaît : protestez-lui souvent dans vos méditations, dans vos prières, dans toutes vos communications avec lui, qui doivent être fréquentes, que pour rien au monde vous ne devriez l'offenser même véniellement. Dans l'occasion mettez cette réso-

lution en pratique, et éviter soigneusement le péché véniel bien connu. Je dis bien connu, car en matière de fautes vénielles, il ne faut pas s'arrêter à des perplexités qui revenant à tout instant, vous accableraient, vous rendraient timides, et vous nuiraient plus que le péché même que vous craindriez. Il suffit d'être dans la résolution sincère de n'en commettre aucun avec une pleine réflexion et une connaissance bien claire.

Après quoi décidez-vous hardiment sur tous vos doutes ; et dans ceux mêmes qui ont pour objet le péché mortel, ne pensez pas en avoir fait un véniel, si cela n'est bien sensible. Vous ne vous y tromperez guère, car souvent vous n'avez pas même commis une imperfection là où vous craignez d'avoir fait une chute mortelle. Et quand vous vous y tromperiez quelquefois, le mal serait moins grand que la timidité, et moins encore que la familiarité avec le péché véniel, à laquelle vous conduirait votre facilité à vous en croire coupables : et d'ailleurs le péché véniel dont vous ne vous croiriez pas coupables serait effacé d'abord par le renouvellement de votre détestation de tous les péchés de cette espèce.

Passez courageusement sur tout, jusqu'à ce que les bornes de la loi de Dieu, bien sensibles, vous arrêtent, lui protestant fréquemment que pour la vie vous ne voudriez pas l'offenser même véniellement ; et soyez bien persuadés que tant que vous persévérerez dans cette résolution et

dans cette pratique, malgré bien des fautes de faiblesse inévitables dans cette vie, Dieu ne permettra pas que vous tombiez dans le crime et que vous vous perdiez.

Oh! combien cette généreuse résolution et cette fidèle pratique ne dissiperaient-elles pas de peines, ne lèveraient-elles pas de scrupules, ne donneraient-elles pas de joie sainte, n'attireraient-elles pas de grâces, et n'assureraient-elles pas notre salut, qui court risque jusque dans les âmes scrupuleuses, et par leurs scrupules mêmes! Souvent leurs scrupules sur des choses de rien concourent à les aveugler sur des points essentiels, et toujours ils les en distraient. Combien cette dernière réflexion ne doit-elle pas les tenir dans l'humilité, mais sans trouble, exciter leur vigilance et les porter à combattre leurs scrupules!

§ XVIII.

Avez-vous toujours trouvé raisonnables et solides les incertitudes de votre conscience? Cent et cent fois vous les avez reconnues chimériques. Ne serait-ce donc pas une souveraine imprudence de suivre un guide aussi sujet à s'égarer, et à vous faire égarer avec lui, par préférence à ceux qui ne vous ont jamais fait faire une fausse démarche?

§ XIX.

Vos directeurs ont la grâce et l'autorité pour vous conduire, et votre conscience scrupuleuse

manque de toutes les deux. Toute son autorité se borne à vous faire une loi de lui résister; et la grâce que vous devez demander à Dieu, c'est de vous préserver de ses surprises.

§ XX.

Vous dites que vos confesseurs ne peuvent voir ce qui se passe en vous, ni entendre le témoignage que votre conscience vous rend. Que n'ajoutez-vous qu'il est surprenant que Dieu les ait établis juges de ce qu'ils ne peuvent connaître? Pensez-vous bien vous connaître vous-mêmes? Ce serait vous abuser. Vous êtes trop près de votre propre cœur. Vos directeurs sont à votre égard dans la juste distance. Un médecin ne sent pas le mal de son malade, il en juge cependant par les symptômes plus sainement que le malade n'en jugerait lui-même.

Mais encore, ce témoignage de la conscience qui vous fait tant de peur, et qui vous fait résister à ceux qui vous dirigent, est-il précis, net, et sans incertitude? Vous n'oseriez le dire. La décision de vos directeurs n'a-t-elle pas tous ces caractères? Vous ne pouvez en disconvenir. Il ne vous reste plus qu'à dire pourquoi vous déférez à un témoignage confus et incertain, préférablement à celui qui est clair et assuré.

§ XXI.

Je l'ai déjà dit; mais je ne saurais trop le répéter. L'obéissance est le grand, et presque

l'unique remède des scrupuleux. Elle doit être prompte, résolue, et constante ; elle doit être le fruit d'une entière confiance, et non d'une autorité despotique. Elle doit soumettre l'esprit aussi bien que le cœur, autrement le remède serait pire que le mal. Ce n'est pas qu'il faille leur faire beaucoup de raisonnements pour les convaincre. On doit rarement leur faire sentir qu'on a raison de leur commander, il suffit qu'ils soient persuadés qu'ils ont raison d'obéir. Vouloir toujours, ou le plus souvent, lever leurs doutes par la voie du raisonnement, serait un travail aussi stérile que pénible et long ; il augmenterait même le mal, en les entretenant et en les fortifiant de plus en plus dans le goût de discourir et de subtiliser, et de se conduire par la conviction plutôt que par l'obéissance. Celle-ci doit être leur pain de tous les jours : le raisonnement ne doit être employé que rarement et à propos, comme un assaisonnement à leur nourriture, afin qu'ils ne s'en dégoûtent pas. La patience à les écouter, la condescendance à leur prouver qu'on les entend autant qu'ils peuvent être entendus, et souvent mieux qu'ils ne s'entendent eux-mêmes, la douceur compatissante envers eux, leur conviction du zèle suffisamment éclairé de ceux qui les conduisent, leur doivent tenir lieu des raisonnements les plus exacts et les plus concluants.

§ XXII.

La soumission d'esprit que les scrupuleux

doivent avoir pour leurs directeurs doit aller, non-seulement jusqu'à croire qu'ils décident bien leurs doutes, mais encore jusqu'à se croire eux-mêmes capables de les décider dans les occasions où on leur ordonnera de le faire, et sur les principes qu'on leur prescrira. C'est un moyen d'abréger beaucoup le travail des confesseurs, de ménager un temps précieux que bien des pénitents réclament, tandis qu'un seul le leur ravit ; et de soulager beaucoup le malade, et en même temps de le conduire bientôt à une entière guérison, s'il continue l'usage du remède, malgré les répugnances et les dégoûts. Pour abréger toujours davantage le travail, et pour parvenir à une plus prompte guérison, on pourrait défendre aux scrupuleux de porter jamais en confession aucune des peines qu'ils auraient décidées eux-mêmes, même en leur faveur, par soumission aux ordres de leurs confesseurs, et conformément aux maximes qu'ils leur auraient données. Ceux-ci savent aussi quand il sera temps d'exiger de leurs pénitents une obéissance si pénible dans sa pratique, mais si utile dans ses effets après qu'ils les auront fait passer par des épreuves moins fortes, qu'ils les auront bien connus, et qu'ils se seront bien fait connaître eux-mêmes.

§ XXIII.

Pour vous rendre l'obéissance toujours plus consolante et plus utile, persuadez-vous forte-

ment qu'elle vous est nécessaire, que Dieu veut que vous vous y assujettissiez, et que par une conséquence nécessaire il ne vous imputera jamais à blâme ce que vous aurez fait par une obéissance toute chrétienne à un sage directeur. Développons cette maxime qui est fondamentale en cette matière. Le scrupule est un mal, et un grand mal. C'est le vôtre : Dieu veut que vous en guérissiez et l'obéissance en est le plus sûr remède. Ces principes sont incontestablement établis par tous les auteurs qui ont traité cette matière, dont plusieurs sont reconnus pour saints, et ils ne demandent plus aucune discussion. De là je raisonne ainsi : si Dieu veut que vous guérissiez du scrupule ; et si l'obéissance en est le plus sûr moyen, Dieu veut que vous vous y assujettissiez ; et tout ce que vous ferez par obéissance à vos confesseurs éclairés sera un accomplissement de sa volonté ; par conséquent, quand vos confesseurs, par une méprise personnelle, erreraient dans la décision de vos doutes, vous n'erreriez pas ; et il est de la bonté de Dieu, et même de sa souveraine équité, de ne pas vous imputer les méprises où pourrait vous induire cette religieuse déférence à leur autorité, puisque ce serait en vous une erreur bien innocente, et non une malice ; qu'en le faisant, vous auriez suivi l'ordre que Dieu a établi, ni qu'ainsi vous n'auriez pas fait votre volonté propre, en quoi consiste le péché, mais la sienne qui est la règle souveraine

de toute justice ; que ce ne serait pas votre penchant que vous auriez suivi, mais la raison et la prudence ; qu'il vous en aurait bien moins coûté de suivre vos scrupules, que de leur résister ; et que ce n'est pas pour vous flatter que vous auriez obéi, mais pour vous vaincre.

§ XXIV.

Quoique le raisonnement que nous venons de faire paraisse clair et concluant, mettons-le dans un autre jour, pour le faire pénétrer, s'il est possible, dans l'esprit des scrupuleux, à qui les choses les plus évidentes ne le paraissent aucunement, dès qu'elles ne sont point conformes à leurs idées. Les lois de Dieu et des hommes obligent par elles-mêmes ; mais il faut dans la pratique qu'elles nous soient appliquées par la conscience, qui est le jugement pratique de la raison, qui nous dicte dans le moment, quand nous sommes bien disposés, ce que nous devons faire. Les lois sont toujours les mêmes, mais elles n'obligent pas également ; et on ne pèche pas également en les transgressant, parce qu'elles ne sont pas également appliquées par une conscience droite. L'ignorance invincible, la véritable bonne foi, excusent de péché ceux qui transgressent quelque loi divine ou humaine ; parce que la conscience ne leur propose pas alors cette loi. Aussi, comme dit saint Bonaventure, *la conscience large sauve souvent celui qui mériterait d'*

tre damné (1), c'est-à-dire qui fait des œuvres en elles-mêmes dignes de la damnation éternelle ; parce qu'elle ne lui dicte pas que la loi qu'il transgresse l'oblige dans ce moment : *et au contraire la conscience trop rigide damne quelquefois celui qui mériterait d'être sauvé ;* parce qu'il ne fait rien qui l'en rende indigne, que de ne pas faire ce que la conscience lui propose comme une obligation, mais qui dans le fond n'en est pas une pour lui. Si donc une personne scrupuleuse, agitée de quelque perplexité au sujet de certains devoirs qu'elle craint de n'avoir pas remplis, après avoir proposé son doute à son directeur sage et éclairé, fait ce qu'il lui prescrit sans aucun égard à ce doute, sur ce principe universellement reçu, qu'un scrupuleux doit toujours obéir dans ses doutes, elle fait ce que la conscience lui propose comme le mieux qu'elle peut faire ; et par conséquent, quand le confesseur se tromperait, elle est exempte de tout péché, parce qu'elle agit selon sa conscience.

Il serait inutile de dire que la conscience lui proposait ce devoir à remplir. Car elle ne le lui proposait pas comme une obligation certaine, mais comme une simple crainte : et cette crainte dit saint Bonaventure, n'est pas le jugement de la conscience, qui est la règle immédiate de nos

(1) Conscientia nimis larga sæpè salvat damnandum, conscientia nimis stricta e contra sæpe damnat salvandum. BONAV., *in Compend. theol. verit.* lib. II. cap. LII.

actions (1). Cette crainte, bien loin d'être un jugement, n'est pas même un vrai doute ; car le doute dit le pour et le contre, avec des raisons égales de part et d'autre ; au lieu que cette crainte n'est qu'une incertitude de l'âme, dont on ne saurait souvent donner aucune raison ou du moins dont les raisons sont sensiblement détruites par celles de l'opposé : c'est à quoi les scrupuleux doivent faire attention, pour bien distinguer ces deux choses qu'ils confondent, et qui sont si différentes ? car le plus souvent ils croient douter, lorsqu'ils ne font que craindre. J'ose même dire que souvent ce n'est pas une crainte de leur esprit, qui doit toujours avoir quelque motif au moins léger, mais une peur de pure impression, semblable à celle des enfants dans les ténèbres, de laquelle ils ne savent donner d'autres raison que la peur même de l'obscurité. Ainsi on peut dire qu'ils tremblent de crainte, sans avoir un véritable sujet de craindre (2). On en voit craindre avec les dernières alarmes, sans savoir pourquoi. Alors, pour peu qu'ils soient raisonnables, on leur fera aisément entendre qu'une crainte sans fondement n'est qu'une crainte puérile, plus digne de leur pitié que de leurs réflexions ; et, pour peu qu'ils soient dociles, on les fera d'abord ré-

(1) Aliud est conscientia, aliud timor conscientiæ. Bonav., *in Compend. theol. verit.*, lib. II, cap. LII.

(2) Illic trepidaverunt timore ubi non erat timor. Ps. XIII, 5.

sister à cette impression, et bientôt l'oublier.

Quand ce serait une crainte véritable, et qu'elle irait même jusqu'au doute, le scrupuleux devrait toujours obéir, et en obéissant il serait sans reproche, quand même le devoir sur lequel roule sa peine ne serait pas rempli : parce que ce doute est une incertitude de la raison, et non un jugement de la conscience, et que c'est le jugement qui est la règle de nos actions. La raison lui présente ce doute, non comme une lumière pour sa conduite, mais comme une matière à son obéissance. Il obéit ; il suit donc le dernier jugement de sa conscience, qui doit immédiatement le déterminer ; et en prenant le parti qui lui est proposé par ceux qui le dirigent, ce n'est pas seulement par obéissance, mais véritablement par conscience qu'il le prend. S'il semble résister à celle-ci, ce n'est qu'en apparence qu'on lui résiste, mais en effet il se conduit par sa lumière. C'est par conscience qu'il résiste à sa conscience ; par une conscience raisonnable et décidée, à une conscience scrupuleuse et incertaine.

§ XXV.

Tournons encore ce raisonnement d'une autre manière, pour le rendre de plus en plus sensible. Nous ne sommes pas toujours obligés de faire ce qui est le plus sûr, ce qui nous approche le plus de la loi de Dieu, et qui nous éloigne le plus du péché ; mais seulement ce qui paraît le

mieux fondé, le plus raisonnable, et que la prudence chrétienne nous dit que nous devons faire. Cette vertu a sur nous un empire si absolu, quoique extrêmement doux, qu'elle assujettit la conscience même, qui n'est la règle de nos actions qu'autant que la prudence la dirige. Or la raison et la prudence disent aux scrupuleux d'après les saints et les auteurs moraux, qu'ils ne peuvent rien faire de mieux que d'obéir, malgré leurs craintes et leurs doutes ; donc en obéissant ils agissent sagement, prudemment, et d'une manière irréprochable, quand même au fond, par une méprise de leur confesseur, et par la pureté de leur obéissance, ils s'écarteraient de la loi. Abrégeons ce raisonnement, afin qu'il puisse entrer dans les esprits prévenus des scrupuleux.

Tout ce que l'on fait dans une véritable et entière bonne foi, quand ce serait matériellement contre la loi de Dieu, n'est pas un péché, mais plutôt une bonne œuvre, si on le fait par de bons motifs. Or, en suivant dans vos perplexités et dans vos doutes l'avis d'un sage directeur, vous êtes dans une véritable et entière bonne foi, puisque vous faites ce que vous dictent, non une ignorance coupable, non une inadvertance de dissipation, non une erreur de penchant, mais ce que vous proposent comme le mieux, une réflexion sérieuse, un jugement éclairé, une maxime incontestable et ce qu'en effet vous pouvez faire de mieux, selon la doctrine de tous les auteurs, et selon les règles de la prudence :

donc vous ne péchez pas, mais, au contraire, vous méritez devant Dieu par votre obéissance, quand vous donneriez matériellement quelque atteinte à sa loi par votre action.

Ce raisonnement est si commun aux docteurs moraux, qu'il est inutile d'en citer aucun, et il est d'ailleurs si lumineux par lui-même, qu'il n'a pas besoin d'être autorisé. Une personne, qui ne pensant prendre que sur son propre sens et sur sa propre volonté, aurait pris innocemment sur la loi de Dieu ce qu'elle aurait donné à une légitime soumission, pourrait dire confidemment à Dieu : Seigneur, voudriez-vous frapper une âme droite, à cause de son ignorance, et d'une ignorance qui vient de sa simplicité et de son obéissance, et non de sa négligence et de sa dissipation ? (1).

§ XXVI.

Soyez donc obéissants : mais ce n'est pas tout, c'est même peu, si vous n'êtes encore tranquilles sur votre obéissance, si vous n'obéissez autant de l'esprit que de la volonté, si vous n'oubliez vos doutes en les soumettant, si vous ne les laissez aux pieds du confesseur. Mais si vous les emportez avec vous, pour les lui présenter aux confessions suivantes, ou si, sans les porter de nouveau au sacré tribunal, parce qu'on ne veut

(1) Domine num gentem ignorantem et justam interficies ? Genes., xx, 4.

point les y écouter, vous les écoutez vous-mêmes, et soupirez en secret après une certitude de lumière, tandis que le Seigneur vous présente celle de l'autorité qui est bien plus assurée ; enfin si vous obéissez en esclaves, moins par goût que par nécessité, moins par déférence et par acquiescement à l'autorité sacrée qui vous décide, que par crainte des derniers excès du scrupule qui vous tourmente ; outre que vous n'obéissez que très impatiemment, vous nourrissez de toutes vos réflexions le ver qui vous dévore, et vous restez toujours dans une disposition prochaine à tomber dans les tristes excès du scrupule le plus outré. Soyez donc d'une soumission tranquille, et non d'un assujettissement inquiet. Oubliez ces doutes qui dessèchent votre âme, et qui troublent tout l'esprit intérieur. N'examinez plus ce qui a été décidé par une prudence éclairée. *Marchez toujours devant vous.* Revenir sans cesse sur ses pas, c'est le moyen de ne jamais avancer ; se renfermer dans un cercle de perplexités, c'est renoncer à toute issue, et augmenter toujours ses peines. Reposez-vous paisiblement en celui qui vous offre tant de confiance et de sûreté sous la conduite de ses fidèles ministres.

§ XXVII.

On ne vous permet pas de répéter des confessions passées, ni de vous étendre à votre gré dans les présentes ; on ne fait qu'abréger vos

peines ; et on vous offre autant de sûreté de conscience que de repos d'esprit. Quand il en serait de ces confessions tout ce que vous vous figurez, et que vous tâchez en vain de persuader à votre confesseur ; quand elles seraient nulles, dès lors que vous souhaitez sincèrement et même ardemment de les renouveler, et que c'est par une religieuse déférence à un confesseur éclairé que vous ne les renouvelez pas, celle que vous faites maintenant, fût-elle encore mutilée par la même autorité, les renferme toutes, et est un renouvellement virtuel, quoique vous ne vous y accusiez que de quelques fautes vénielles ; et tous vos péchés vous sont remis. Tout bon théologien en sait la raison : c'est que l'intégrité nécessaire à une confession ne consiste pas à s'accuser dans le plus exact détail de tous ses péchés, mais seulement de ceux dont la discrétion et la prudence, desquelles les confesseurs éclairés connaissent l'étendue, nous permettent de nous confesser. Tous les autres sont virtuellement renfermés dans la confession qu'on fait de ceux-ci, et sont remis en même temps. Or la discrétion et la prudence vous disent surtout d'obéir, et de ne point passer les bornes qu'une autorité légitime a mises à vos inquiètes recherches et à vos pénibles déclarations.

§ XXVIII.

Je porte encore la chose plus loin, et je suppose qu'après une confession ordinaire, où vous ne

vous reconnaissez coupables depuis la dernière que de quelques péchés véniels, mais où, sans rappeler bien clairement de vrais péchés omis, vous déclarez votre peine sur les précédentes, votre confesseur vous envoie communier sans absolution ; vous voilà extrêmement combattus par la nécessité de l'obéissance et par la crainte du sacrilège. Mais quels seraient votre embarras et votre trouble, si vous vous trouviez dans cette conjoncture à l'heure de la mort, si dans les transes de l'agonie vous voyiez refuser la ressource de l'absolution à vos plus tristes perplexités? Ce coup terrible serait capable de hâter votre dernière heure, et peut-être de vous jeter dans le désespoir ; mais ce ne serait que votre timidité, et peut-être un défaut d'instruction qui ferait voir votre peine. Celui qui unirait le courage avec le savoir recevrait avec confiance le sacrement des mourants, et passerait confidemment au jugement de Dieu sans y être préparé par l'absolution du prêtre ; sachant que le sacrement de l'Extrême-Onction, dans cette circonstance, opère le même effet que celui de la pénitence. Ce que je dis du sacrement de l'Extrême-Onction, plusieurs graves théologiens le disent aussi de celui de l'Eucharistie d'après saint Thomas (1). Ainsi, quoique ordinairement ce sacrement suppose l'état de grâce en celui qui le reçoit, il le produit cependant quelquefois,

(1) P. q. 79, a. 4.

et il efface le péché mortel en celui qui ne s'en croyant pas coupable le reçoit dans la bonne foi. Or il ne paraît pas y avoir de plus grande bonne foi, que celle que forme dans une âme scrupuleuse la décision de son confesseur. C'est donc à tort qu'elle se tourmente par la crainte de faire des sacrilèges, lorsque, par son ordre et sans certitude de son mauvais état, elle communie sans absolution ; puisque dans la bonne foi, où la mettent la décision du confesseur et sa propre déférence, le sacrement qu'elle reçoit, bien loin d'être un nouveau péché, lui efface tous ceux, même mortels, dont elle pourrait être coupable.

§ XXIX.

Les scrupuleux trouveraient encore une source abondante de paix et un moyen sûr de s'épargner bien des peines, s'ils s'occupaient plus de l'amour du bien que de la crainte du mal, s'ils étaient plus attentifs aux vertus qu'ils doivent pratiquer qu'aux fautes qu'ils commettent. Je sais que chacun de ces deux objets a son temps et ses droits ; je conviens que l'on cultiverait infructueusement les vertus, si l'on ne travaillait en même temps à déraciner les vices ; mais les scrupuleux n'en sont pas moins condamnables de s'occuper trop souvent et trop longtemps du sentiment et de la confession de leurs fautes, trop rarement et trop superficiellement de leurs remèdes, et presque jamais des moyens

d'acquérir les vertus opposées. On doit ordinairement mettre plus de temps à l'acquisition de la vertu, qu'à la destruction du vice. C'est abréger le travail, et en assurer le succès. La bonne habitude détruit toujours la mauvaise ; mais la destruction de la mauvaise ne suffit pas pour former la bonne. Cette maxime convient singulièrement aux scrupuleux. La vue et l'amour du bien réjouissent le cœur, le remplissent d'une ardeur courageuse et le mettent en paix ; au lieu que la vue trop fréquente de ses fautes ne produit que la timidité, la tristesse et le trouble.

§ XXX.

De l'amour du bien suivent nécessairement l'aversion pour le mal et l'éloignement du péché, même véniel. Dans cette aversion et cet éloignement, une âme scrupuleuse trouve un grand fonds de décisions pour tous ses doutes de péché mortel. Car, pour les véniels, elle doit ordinairement les détester, sans les décider ; et s'en humilier, sans beaucoup examiner si elle en est coupable. Les examens rigoureux sur des fautes légères marquent souvent beaucoup d'amour-propre, et causent ordinairement plus d'embarras de conscience, qu'ils ne procurent de progrès dans la vertu. Ce travail excessif qu'on se donne pour éclaircir des doutes, et des doutes qui reviennent souvent, ralentit la dévotion dont la ferveur effacerait en un moment, et sans examen, des fautes réelles, et

tournerait même à son profit les fautes douteuses. C'est d'ailleurs une maxime qui me paraît sûre, et que je crois être de saint Francois de Sales, qu'il ne faut pas trop craindre les péchés véniels dont les occasions sont si fréquentes ; que la timidité nous jetterait dans des perplexités continuelles qui ne nous retarderaient pas peu dans le chemin de la vertu. Un voyageur qui marche à grands pas, et qui fait beaucoup de chemin, quoiqu'il bronche quelquefois, et que quelquefois aussi il s'écarte de sa route, est sans doute préférable à celui qui marche avec tant de précaution, qu'il ne fait point de faux pas, mais qui aussi fait peu de chemin, qui pose le pied avec la dernière circonspection, dans la crainte de rencontrer quelque petite pierre qui le blesse, ou de faire lever quelque poussière qui l'offusque ; qui s'arrête à tous les sentiers, et qui y perd beaucoup de temps à examiner et à se tourmenter par la crainte de s'écarter un peu. Il faut donc appréhender moins de faire des fautes, mais être beaucoup plus résolu de n'en commettre aucune de propos délibéré.

Une âme, qui est dans cette ferme résolution de ne commettre aucun péché même véniel. avec une pleine connaissance, peut donc, et doit se dire à elle-même avec beaucoup de courage et de confiance, pour se tranquilliser dans ses doutes accablants : Je hais le péché, et j'en évite les occasions ; ma disposition ordinaire est de n'en commettre aucun, même des plus légers ;

et si j'y tombe par faiblesse, du moins je n'y croupis point par habitude. Pour le péché mortel, il me semble que je le hais plus que tous les maux du monde ; et la grande peine que je sens maintenant par la seule crainte d'y être tombé m'en est une preuve. Quel mal ai-je donc fait dans cette occasion qui fait le sujet de mon trouble ? Si je suis coupable, ce ne peut être que de quelque négligence, ou de quelque faiblesse peu réfléchie. Que j'aie entièrement consenti au crime, c'est contre toute apparence. L'homme ne passe point en un instant, et sans milieu, d'une extrémité à l'autre, du soin de son salut, et même de sa perfection, à la révolte contre Dieu et au péché mortel. Ce n'est que par degrés qu'on tombe jusqu'au fond de cet abîme. On roule quelquefois peu rapidement, il est vrai, mais enfin on roule : on ne se précipite pas, mais on descend de Jérusalem à Jéricho. Pour pécher mortellement, il faut un consentement parfait, et j'ai tout lieu de croire que si j'eusse eu toute ma liberté et toute ma réflexion dans l'occasion qui fait ma peine, le péché mortel m'aurait fait autant d'horreur qu'il m'en fait maintenant.

§ XXXI.

Cette réflexion peut beaucoup tranquilliser une âme dans les scrupules qui regardent uniquement le passé ; mais pour ceux qui regardent le temps présent par rapport au passé, comme

sont les doutes que l'on pourrait avoir si l'on a suffisamment rempli certains devoirs et si l'on ne doit pas y revenir, ce qui fait le plus grand tourment des scrupuleux, ils pourront se décider eux-mêmes à peu près de cette manière : Il n'est rien que je ne sois prêt à souffrir plutôt que d'offenser le Seigneur, surtout mortellement. Fallût-il revenir, non une fois, mais plusieurs, au devoir que je crains de n'avoir pas rempli, je n'hésiterais pas entre cette petite peine et le plus grand de tous les malheurs, qui est la perte de Dieu. Si donc je n'y reviens pas, ce n'est pas la peine que j'appréhende, mais c'est le scrupule que je veux éviter. Ce n'est point paresse, puisque je fais des œuvres de surérogation bien plus pénibles que celle-ci ; c'est prudence, puisque la raison me l'inspire. Ce n'est donc pas indifférence pour Dieu, puisque mon grand, mon souverain, mon unique désir est d'être tout à lui ; c'est zèle pour son service et pour son amour, puisque rien ne m'empêche tant de le contempler, de le goûter, de l'aimer et de me reposer en lui, que ces peines intérieures que je veux surmonter. Ces craintes de n'avoir pas bien fait mon devoir, dont je suis maintenant agité, ne sont pas des alarmes nouvelles, mais d'anciennes impressions ; ce ne sont pas des lumières, mais ce sont des troubles : cent et cent fois on me les a fait mépriser, et plus souvent encore j'aurais dû les mépriser de moi-même, puisque je n'y vois

que le oui et le non, qui ne sont pas de la simplicité de Dieu et de l'invariabilité de sa lumière, mais de l'ignorance et de l'instabilité de la chair (1). Mais la raison qui m'inspire, et l'autorité qui m'ordonne de l'écouter, me disent ce oui immuable qui peut seul fixer mes incertitudes et m'unir à Jésus-Christ par l'uniformité de la paix de l'âme. Je suppose donc ce devoir rempli, et je m'en fais un encore plus essentiel de n'y pas revenir pour n'être pas toujours, comme un enfant, le jouet de mille idées vagues et de vaines imaginations, mais pour acquérir la solidité de l'âge parfait. Les fautes que j'ai faites en satisfaisant à cette obligation sont pour la plupart, des effets du désir ordinaire et excessif que j'ai de n'en point faire ; et ainsi ce qui les a causées les justifie : plus je les crains ordinairement, plus j'ai lieu maintenant de ne les point craindre. Assurément je n'eusse point fait par réflexion ce que je crains tant tous les jours, ce que je craignais, en commençant cette action et en la continuant, de faire par fragilité. Et après tout, si je l'eusse fait avec réflexion, je verrais maintenant sans nuage, et ce que j'aurais fait, et la réflexion qui me l'aurait fait faire.

§ XXXII.

Ces raisonnements ne doivent pas se faire dans

(1) Numquid levitate usus sum aut quæ cogito.

toutes les occasions, ni même dans la plupart: les scrupuleux entretiendraient par là leur habitude de raisonner avec leurs craintes et leurs doutes, ce qui est la source de leur mal : il suffit de les faire lorsqu'on se sent le plus agité. L'impression qu'ils feront dans l'âme influera, lors même qu'elle n'y pensera point, dans tout le détail de leur conduite, qui en deviendra toujours plus ferme, plus raisonnable et plus sûre. Hors ces occasions des plus vives alarmes, il faut couper court et sans raisonner avec ses peines ordinaires, dès qu'on reconnaît du premier coup d'œil que l'on a fait son devoir, du moins pour l'essentiel. Je dis du premier coup d'œil, et non du premier mouvement ; car c'est par la lumière de la raison, et non par un sentiment d'impression, que nous devons nous conduire.

En faisant ces raisonnements, il ne faut pas vous arrêter à répondre à toutes les objections qu'une conscience alarmée forme contre votre éloignement du péché, il faut le supposer sans contestation sur le gros de votre conduite. L'éloignement du péché, ne consiste pas à n'en commettre plus aucun, mais à avoir un désir sincère de n'en plus commettre, à gémir de ceux que l'on commet par faiblesse, et à se précautionner contre tous. Jouir de Dieu et ne plus l'offenser n'est le propre que des saints qui sont dans le Ciel : le servir et faire pénitence de ses fautes l'est de ceux qui sont sur la terre.

Ce qui doit vous encourager à vous décider sur ces raisonnements lorsque vous vous trouvez accablé des plus fortes craintes, c'est que, quand vous en tireriez quelquefois des conséquences trop favorables, et quand, ne croyant que mépriser des craintes frivoles, vous passeriez par-dessus des doutes fondés, ce ne serait pas en vous une malice coupable, mais une innocente erreur. La droiture de vos intentions, la bonne foi dans laquelle vous agiriez, la nécessité de vaincre vos scrupules, l'obéissance que vous rendriez à votre directeur en vous décidant vous-même, le trouble intérieur qui vous empêcherait de discerner l'éclat des raisons pour et contre, vous excuseraient devant Dieu ; et si jamais la conscience large peut sauver, comme je l'ai déjà dit d'après saint Bonaventure, c'est dans cette occasion. Jésus-Christ, bien loin de vous faire un crime de l'avoir pris pour un fantôme au travers des ténèbres, vous tendrait la main pour vous préserver du naufrage. Remplissez-vous donc de courage et de résolution ; car il en faut beaucoup pour vaincre des scrupules invétérés. Mais aussi la lumière, la joie et la paix que vous verrez sensiblement renaître à mesure que disparaîtront ces ténèbres, ces chagrins et ces inquiétudes, seront le soutien de votre faiblesse, comme le fruit de votre travail.

§ XXXIII.

Un scrupuleux qui lira ces réflexions dira

d'abord : ce n'est pas moi qu'elles regardent. Hé ! qui donc regarderont-elles ? car tous diront comme vous. Ceci est fait pour des gens le plus souvent occupés de l'état de leur conscience, rarement tranquilles devant Dieu, et presque jamais satisfaits sur l'accomplissement de leurs devoirs ; gens d'une façon de penser toute singulière, du moins en ce qui fait le sujet de leurs perplexités ; que tout le monde condamne, jusqu'à leurs semblables, qui tournent contre eux-mêmes tout ce qu'on peut leur dire pour les tranquilliser, parce qu'ils prennent toujours les choses du côté qui leur est le moins favorable, et qui ne croient jamais s'être assez expliqués, quoiqu'ils aient été infinis sur des choses que les plus timorés regardent comme des minuties : gens qui, faisant ce que font les gens de bien, ne croient jamais le faire comme eux, et qui ne péchant pas dans leurs actions croient toujours pécher par pensées ; gens que leurs confesseurs, leurs amis, et généralement tous ceux à qui ils s'ouvrent, regardent comme des scrupuleux, et qui ne veulent point se persuader qu'ils le sont ; ou qui, s'ils le croient en général, n'en conviennent jamais lorsque l'on entre dans le détail de leurs actions ; gens enfin peu égaux, toujours indécis, et dont l'humeur et les idées varient d'un moment à l'autre. Si vous refusez obstinément de vous reconnaître à ce portrait, quoique tout le monde vous y reconnaisse, ceci en effet ne sera point pour vous.

§ XXXIV.

La jalousie de Dieu, qui poursuit une âme infidèle par ses miséricordieuses rigueurs, est quelquefois la source de nos ténèbres intérieures et de nos doutes affligeants. Alors le mal est utile, pourvu que nous en reconnaissions la cause, et que nous n'en négligions point le remède. Ces scrupules sont la punition de nos infidélités : la cessation de nos infidélités en est le remède. Ce sont comme des épines dont Dieu borde notre chemin, parce qu'il voit notre grande facilité à nous écarter (1). Si nous allons droit à lui et si nous le cherchons de tout notre cœur, comme le Roi-prophète, il nous fera marcher dans des chemins spacieux et semés des fleurs que produit l'amour parfait. On voit tous les jours des gens que ces peines rendent sérieux, appliqués, exacts, de légers, dissipés et peu soigneux qu'ils étaient. Heureuses peines, qui font en peu de temps ce que l'oraison, les saintes lectures, l'attrait intérieur et les sacrements n'avaient pu faire en plusieurs années ! Le remède est violent, mais nécessaire, quand les autres n'ont point réussi. Que ceux que Dieu attire fortement à lui prennent bien garde de le mettre dans la dure nécessité d'en user. Que ceux auxquels il l'applique ne s'arrêtent point à chercher le repos

(1) Sepiam viam tuam spinis... et semitas suas non inveniet. Osee, II, 6,

dans la seule exactitude à leurs devoirs essentiels ; ils ne feraient que prolonger leur peine. Leur moyen d'en voir la fin, c'est de ne se rien pardonner. Dieu sera toujours irrité tandis qu'Achan retiendra une partie de ce qui est dévoué à l'anathème (1). Interrogez devant Dieu votre propre cœur, comme le saint conducteur du peuple de Dieu interrogea ce méchant Israélite : obligez-le à ne rien dissimuler de tout ce que l'esprit de Dieu lui reproche : *Confitere, ne abscondas ;* et sacrifiez sans ménagement toutes ces infidélités secrètes qui sont la cause de votre trouble.

Il arrive souvent que des âmes que Dieu poursuit miséricordieusement par des peines intérieures, pour les faire mourir, à elles-mêmes, faute de discerner la voix de Dieu, se tourmentent sur la validité de leurs confessions passées, et par la crainte de quelque péché secret qu'elles croient exciter contre elles la colère de Dieu : alors elles se tourmentent pour découvrir ce péché, et pour réparer le défaut de leurs confessions en les réitérant. Elles se donnent beaucoup de peine et sans fruit, parce qu'elles cherchent la cause de leur mal là où elle n'est pas. Elles font comme le jeune Samuel, que Dieu appelle et qui court à Héli. Cette erreur était pardonnable à un enfant qui n'était pas encore instruit

(1) Josue, vii, 19.
(2) Quia turbasti nos, exturbet te Dominus. Jos., vii, 25.

dans les voies de Dieu, et qui ne savait pas discerner sa voix (1) ; mais des gens déjà exercés dans la vie intérieure ne devraient pas tomber dans ce défaut ; du moins doivent-ils savoir que dans ces sortes de perplexités dont on ne reconnaît pas la vraie cause, l'ouverture à un directeur éclairé est le seul parti qu'il y a à prendre, après la prière et une réflexion sérieuse sur ses infidélités envers Dieu.

§ XXXV.

Quelquefois ce ne sont pas tant des défauts sensibles que Dieu châtie par ces peines intérieures, qu'un reste d'amour-propre dont il nous purifie. C'est une rouille imperceptible et un alliage délicat que le feu de la tribulation le plus actif et le plus pénétrant peut seul nous ôter (2). Ce que nous pouvons alors faire de mieux, et ce que nous devons faire avant toute autre chose, c'est de baiser la main de Dieu, qui fait sur nous ces rigoureuses mais salutaires opérations, et de le prier de hâter son ouvrage, afin que nous puissions l'aimer d'un amour chaste, et jouir de la paix intime d'un cœur parfait.

(1) Porro Samuel necdum sciebat Dominum. I Reg., III, 7.

(2) Excoquam ad purum scoriam tuam, et auferam omne stannum tuum. Is., I, 25.

§ XXXVI.

Sans préjudice de cette entière soumission aux coups de la main du Seigneur, nous devons employer les moyens ordinaires pour surmonter les scrupules que nous jugeons qu'il nous ménage. Car il le veut ainsi, comme il veut qu'on fasse des remèdes dans les maladies mêmes qu'il nous envoie pour notre bien spirituel. Et, outre qu'on pourrait souvent s'y tromper, prenant pour un scrupule de providence celui qui naîtrait d'un autre principe, les remèdes font le même effet que le mal, et entrent également dans la voie de notre sanctification, de même que les potions amères, le régime et l'assujettissement aux médecins font souvent autant et quelquefois plus souffrir un malade que la maladie même.

§ XXXVII.

Si le mal vient du vice séduisant de l'amour-propre qui nous remplit d'une haute idée de nous-mêmes, et qui fait que tout ce qui nous humilie nous révolte et nous déconcerte, le remède est connu. N'ayez que des pensées désavantageuses de votre vertu et de votre capacité : que vos lumières disparaissent devant celles d'autrui que vos fautes journalières, reconnues ingénument abattent l'enflure de votre cœur, que vos anciens égarements, assidûment médités, confondent votre présomption. Vous gagnerez sur le scrupule autant que vous perdrez de la bonne

idée de vous-même ; accoutumé à considérer la corruption de votre cœur, son infection ne vous donnera plus cette agitation qui trouble. Ne cherchant point à briller à vos propres yeux ni à ceux d'autrui, l'obscurité de votre âme ne vous causera point cette horreur qui saisit, ni cette confusion qui chagrine. Les incertitudes de votre état présent, dès que vous les accepterez comme une juste punition de vos désordres passés, ne vous jetteront plus dans de tristes alarmes. Vous ne serez plus effrayé de votre petitesse, dès que vous ne voudrez plus vous mesurer avec personne, vous regardant comme inférieur à tous. Laissant aux autres les faveurs signalées du Ciel, les vertus héroïques, les grandes consolations ; alors la médiocrité de votre grâce, la multitude de vos défauts, l'aridité de votre âme ne vous donneront point ce chagrin qui naît de l'ambition, et qui produit la tristesse. Sans avoir ces grandes grâces, dont vous vous estimerez indigne, vous posséderez un des plus grands biens qu'elles puissent produire, la paix du cœur ; et vous ne vous exposerez pas à un grand mal qui en résulte souvent par votre perversité, la présomption de l'âme. Vous jouirez sans trouble, et vous vous enrichirez sans risque de votre pauvreté, non avec le paresseux qui hait le travail, mais avec l'humble qui craint le faste.

Peut-être ne pensez-vous pas que ce remède soit celui qu'il vous faut, ni que votre mal soit celui qu'il attaque ; mais, outre que cela même

rouve qu'il vous est nécessaire, ce qui doit vous lonner un grand désir d'en user, c'est qu'il ne peut jamais que vous être utile. Les regards de Dieu s'arrêtent sur l'humble, et ces regards tout umineux dissipent nos ténèbres, et avec elles lisparaissent nos doutes et nos perplexités.

§ XXXVIII.

Quand le démon serait l'unique cause de vos scrupules (et je crois que du moins il y entre toujours pour beaucoup), le remède dont nous venons de parler serait encore très salutaire. Les principales forces que nous devons opposer au prince des orgueilleux sont l'humilité qui le confond, l'obéissance qui le déconcerte, et la prière qui le met en fuite. Et puisqu'il a beaucoup de part à toutes les différentes espèces de scrupules qu'il excite ou qu'il fomente, ces trois moyens de le combattre doivent être employés partout.

§ XXXIX.

Finissons par un avis nécessaire à ceux qui se trouvent fort soulagés après de longues et extrêmes souffrances : c'est de ne point donner dans un piège subtil, où plusieurs ont été pris, lorsqu'ils n'avaient plus que quelques pas à faire pour sortir entièrement de l'abîme. Ils ont comparé leur liberté présente avec leur ancien esclavage, et ils y ont trouvé une si grande différence, qu'ils en ont été saisis de crainte ; et comme ils voyaient moins de danger dans la sévé-

rité que dans le relâchement, ils sont revenus à se tourmenter comme auparavant, sur tout ce qui avait fait autrefois le sujet de leurs peines. Leur dernier état a été pire que le premier, parce qu'ils n'étaient plus scrupuleux par tentation et par une première faiblesse, mais par rechute et par réflexion. Le grand secret pour éviter ce piège, c'est de regarder toujours devant soi, et de ne point juger de son exactitude présente par comparaison aux scrupules passés, mais par rapport à la loi de Dieu et à la doctrine de ceux qui tiennent sa place à notre égard. La tête tourne à celui qui regarde l'abîme d'où il sort, et il risque beaucoup d'y retomber : il doit le perdre de vue, tandis qu'il est encore sur le penchant ; lorsqu'il sera hors de danger, il pourra y jeter les yeux pour estimer, comme il doit, le bonheur de sa délivrance, en remercier le Seigneur, et se précautionner pour l'avenir.

PRIÈRES

Pour les personnes peinées par des troubles intérieurs.

Dieu d'amour, Dieu de paix, qui prenez plaisir à vous communiquer à des âmes paisibles et tranquilles qui vous écoutent dans le silence, et non leur faible imagination ; qui se livrent à l'attrait de votre amour, et non à leur penchant pour le scrupule ; qui suivent vos inspirations toujours douces, et non celles de leurs ennemis toujours turbulentes ; qui sont remplies de confiance en votre bonté paternelle, et non d'exces-

sives frayeurs dont elle se tient offensée : mon Seigneur et mon Dieu, qui voyez combien le démon, ennemi de mon bonheur, et plus encore de votre gloire, réussit maintenant à me troubler, et à vous contrister vous-même dans mon cœur, autant qu'il le peut, par mes vaines alarmes, par mes débats intérieurs, par mon activité effrénée ; faites, Dieu tout-puissant, que le calme succède en moi à l'agitation, la lumière aux ténèbres, et la paix au trouble. Commandez maintenant aux démons comme vous leur commandiez autrefois, en les chassant des corps des énergumènes avec un empire absolu ; commandez à mon imagination et à toutes les puissances de mon âme qu'ils soulèvent, comme vous commandiez aux vents déchaînés et à la mer agitée. Paraissez, Seigneur, au milieu de moi, et que tous mes ennemis soient dissipés comme la fumée. Que l'éclat de votre divine présence, perçant le nuage qui m'environne, porte en moi la sérénité de l'âme, et cette paix intime qui surpasse tout sentiment. Je la désire, ô mon Dieu, cette paix, non pour mon plaisir, mais pour votre gloire ; non pour me complaire en moi-même par vanité, mais pour vous contempler, vous adorer, vous louer sans obstacles ; afin que vous régniez tranquillement en moi durant cette vie, et que vous me fassiez régner heureusement avec vous pendant l'éternité de l'autre.

TROISIÈME PARTIE

OU L'ON TRAITE DES MOYENS PROPRES A ACQUÉRIR CETTE PAIX

CHAPITRE PREMIER

L'humilité.

§ I.

Cette vertu, qui est le fondement de toutes les autres, est surtout nécessaire pour acquérir la paix intérieure, parce qu'elle mortifie les passions, qu'elle les affaiblit insensiblement, et qu'enfin elle les détruit, autant qu'elles doivent et peuvent être détruites : moyen court qui les attaque presque toutes à la fois, moyen doux qui les abat, pour ainsi dire, sans les combattre ; qui les assujettit sans effort, et qui les réduit, moins en résistant à leur force, qu'en la leur ôtant, par la soustraction de leur aliment qui est la bonne idée qu'on a de soi-même, et qu'on veut en donner à autrui, comme on subjugue des ennemis formidables, en leur coupant les vivres sans en venir aux mains. Une âme véritablement humble est toujours tranquille ; et qu'est-ce qui pourrait la troubler ? Les louanges qu'on lui donne la surprennent, bien loin de l'élever ; le blâme et les reproches la réjouissent, bien loin de l'abattre ; elle voit avec plaisir qu'on

pense d'elle ce qu'elle en pense elle-même. La calomnie, qui lui fait horreur par l'atteinte qu'elle donne à la vérité et à la justice, ne la déconcerte pas par l'atteinte qu'elle donne à sa réputation qu'elle ne croit point mériter. Les prospérités ne lui enflent point le cœur, les adversités ne lui affaiblissent point le courage. Elle reçoit, dit saint François de Sales (1), les peines avec douceur, sachant qu'elle les mérite ; les biens avec modestie, sachant qu'elle ne les mérite pas. Elle voit les fautes d'autrui avec regret, mais sans trouble, se souvenant des siennes ; elle voit les siennes avec douleur, mais sans impatience, connaissant sa fragilité. Les préférences qu'on fait des autres à elle ne l'affligent pas ; elle est toujours trop élevée à son gré, tandis qu'il reste une place au-dessous d'elle. Est-elle à la dernière ? elle se croit encore trop favorisée de ce qu'on lui permet de l'occuper. Elle s'écarte si loin des honneurs et des dignités, qu'elle ne peut être heurtée par les ambitieux qui y courent ; elle se met d'ailleurs si bas qu'ils la fouleraient aux pieds sans s'en apercevoir, et sans qu'elle s'en aperçût elle-même. Elle prend tant de soins de se cacher, que ses talents n'irritent point l'envie ; et elle s'éloigne si fort, qu'elle se met hors de la portée de ses traits. Si on la dévoile malgré sa modestie, si on la produit malgré sa répugnance, si on l'élève malgré ses

(1) Épitre XLVIII, liv. V.

efforts, les envieux pourront vomir contre elle tout leur venin, mais il ne sauraient nuire à son repos : bien loin de s'animer contre leur malice, elle les louera de leur discernement ; elle se joindra à eux, mais sincèrement, contre le mérite que le public lui attribue, et elle les priera de se joindre à elle pour le détromper. Enfin plus elle s'abaisse, moins elle est agitée (1) ; et elle trouve le parfait repos dans le centre immobile de son néant.

§ II.

Heureuse situation ! état sublime ! qui devrait bien plutôt faire le sujet de l'envie, si une passion aussi lâche était capable d'aspirer à un si grand bien. Ame vraiment humble, aussi basse à vos propres yeux, que vous êtes élevée aux yeux de celui qui prend un plaisir singulier à terrasser les orgueilleux et à élever les humbles, votre justice est comme les montagnes de Dieu (2), dont la cime jouit d'une sérénité continuelle, étant au-dessus des nuages et des vents. Tandis que l'orgueilleux ne possède rien moins que le repos qu'il cherche, qu'ignorant même la route qui y conduit (3), il s'en écarte de tout ce qu'il fait de chemin pour y arriver ; tandis qu'il est déchiré au dedans par la multitude et le combat

(1) Quanto quis in se humilior fuerit, tanto erit pacatior. *Imit. Christi*, lib. I, cap. IV.

(2) Justitia tua sicut montes Dei. Ps. XXXV, 7.

(3) Viam pacis non cognoverunt. Ps. XIII, 3.

de ses pensées ; qu'il est agité au dehors et par les mouvements qu'il se donne pour s'avancer, et par les efforts de ses compétiteurs qui le repoussent ; tandis que la réputation d'autrui enflamme sa jalousie, que la sienne propre irrite sa cupidité, que son faste le fait mépriser de ceux dont il cherche l'estime, et que sa vanité le fait tomber dans des petitesses dont il rougit lui-même en même temps qu'il mendie des applaudissements ; tandis que les plus grands honneurs et le plus petit mépris concourent également à le rendre malheureux, comme le favori d'Assuérus, qui, élevé jusqu'auprès du trône et à la familiarité du prince, soupire après l'hommage d'un Mardochée assis avec les gardes à la porte du palais, et qui, ne pouvant l'obtenir, sèche de tristesse et verse des larmes de désespoir (1) ; enfin, tandis que le cœur de l'orgueilleux est comme une mer agitée d'une horrible tempête, selon l'expression du Saint-Esprit (2), vous, humble de cœur, vous jouissez d'un calme parfait, don précieux d'un Dieu fidèle à ses promesses (3).

(1) Esther, vi, 12.

(2) Impii autem quasi mare fervens, quod quiescere non potest. Isa., lvii, 20.

(3) Discite à me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris. Matth., xi, 29,

CHAPITRE II

La mortification.

§ I.

La mortification est aussi nécessaire à la paix intérieure que l'humilité, peut-être l'est-elle davantage, les occasions de la sensualité revenant plus souvent que celles de l'orgueil. La vie des sens est entièrement opposée à la vie intérieure : on prend sur celle-ci tout ce qu'on donne à celle-là. Le corps et l'esprit, la nature et la vertu, l'amour de Dieu et l'amour de soi-même se balancent, pour ainsi dire, mutuellement ; à mesure qu'on abat l'un, l'autre s'élève ; ce sont deux puissants ennemis, dont chacun se fortifie de ce qui détruit l'autre (1). Les sens donnent bien de l'occupation à une âme qui veut les borner à la vraie nécessité ; mais il en donnent bien plus à celle qui les livre à leurs convoitises. L'œil n'est jamais rassasié de voir, ni l'oreille d'entendre (2). Ils nous attirent sans cesse au dehors, pour nous entretenir avec les objets extérieurs qui nous suivent en foule lorsque nous voulons rentrer en nous-mêmes. Ainsi les sens nous entretiennent dans un commerce continuel avec les créa-

(1) Caro concupiscit adversus spiritum, spiritus autem adversus carnem : hæc enim sibi invicem adversantur GALAT., v, 17.

(2) Non saturatur oculus visu, nec auris auditu impletur. ECCLES., I, 8.

tures, qui interrompt beaucoup celui que nous voulons avoir avec Dieu.

Le plaisir tient l'âme attachée à la terre, et l'empêche de s'élever au Ciel : il l'amollit, d'ailleurs, et la rend faible et timide comme un enfant que la moindre chose arrête, ébranle et renverse ; au lieu que la mortification nous rend vigoureux, fermes, inébranlables. Aussi le démon, dont les traits redoutables aux faibles s'émoussent contre les forts, craint de se commettre avec une âme mortifiée (1), dont il est presque toujours repoussé avec perte ; mais il regarde avec mépris la piété même et les bonnes résolutions d'une âme sensuelle, qu'il est comme assuré de renverser entièrement quand il le voudra, ou dont au moins il arrêtera le progrès, si Dieu par un secours qu'elle ne mérite pas, ne l'empêche de tomber dans le crime. Cet ennemi de notre salut a trois portes pour entrer dans notre âme et pour y mettre le trouble : c'est la gloire, le plaisir et la cupidité. Si nous les lui fermons soigneusement, il est réduit à roder autour de nous : *Circuit quærens, etc ;* et nous pouvons nous moquer de lui, comme des gens renfermés dans une forte place se moquent des ennemis, qui ne font que tournoyer assez loin de ses murs sans oser l'insulter.

(1) Pertimescit Satanas piorum vigilias, jejunia, etc. Athan., in *Vita S. Anton.*

§ II.

Mais ce n'est pas assez de renoncer aux plaisirs, il faut encore aimer les souffrances. L'un ne fait que nous éloigner du vice, mais l'autre forme en nous la vertu, et nous donne proprement cette force que le retranchement du plaisir ne nous donne point par lui-même. Les saints travaux fortifient l'âme, comme le travail du corps le rend sain et nerveux ; et une personne, qui ne s'est point exercée à une vie austère et laborieuse, est aussi peu capable d'une solide vertu qu'une femme délicate et élevée dans la mollesse est capable des travaux pénibles de la campagne. Tout l'incommode, tout l'arrête, tout la rebute; le moindre exercice la met hors d'haleine, et elle court d'abord aux délassements. Vrai symbole d'une âme peu exercée à souffrir : tout l'agite, tout la chagrine, tout la révolte, et lui fait perdre cette paix réservée aux hommes de bonne volonté (1), c'est-à-dire aux hommes d'une résolution ferme et capable de tout entreprendre, parce qu'elle est capable de tout souffrir.

Cette paix, comme celle des États, est le fruit de la guerre ; et si l'on ne veut supporter les travaux de celle-ci, on ne goûtera jamais les douceurs de celle-là. C'est l'onction du Saint-Esprit qui nous adoucit et qui nous tranquillise intérieurement, et c'est le couteau de la mortifica-

(1) Pax hominibus bonæ voluntatis. Luc., II, 14.

tion qui fait couler ce baume de nos âmes Au défaut même de cette onction sensible, la mortification nous soutiendra, et nous fera combattre toute la nuit contre la mer et les vents, en attendant que le Sauveur ramène par sa présence le jour et le calme dans nos âmes (1). Elle nous donnera une paix moins sensible, mais plus solide, parce qu'elle sera dans le fond d'une âme résignée, contente de tout ce que Dieu veut, et véritablement paisible, quoique ses puissances soient agitées, comme le fond d'un vaisseau est assez tranquille, quoique les mâts et les hunes soient dans un continuel mouvement. Dans cet état d'agitation affligeante et de paix insensible, nous nous croirons dans la dernière misère ; mais nous serons riches devant Dieu, qui comble de ses bénédictions cet homme caché au fond du cœur dans l'incorruptibilité d'un esprit tranquille et modeste (2). Ceux qui se figurent qu'il n'y a que des consolations dans la pratique de la vertu sont dans une illusion grossière. C'est ordinairement celle des commençants, qui, avec les enfants de Zébédée, ne demandent à Jésus-Christ que de jouir tranquillement avec lui des délices de son royaume. Mais que leur répond le Sauveur ? Pouvez-vous boire le calice que je dois boire moi-même ! C'est

(1) Matth., xiv, 24.

(2) Qui absconditus est cordis homo in incorruptibilitate quieti et modesti spiritus, qui est in conspectu Dei locuples. I Petr., iii, 4.

aussi ce que je vous dis : Pouvez-vous souffrir et souffrir beaucoup, et souffrir de toutes les manières, au dedans et au dehors, dans le corps et dans l'âme, les maladies et les tentations, les contradictions des hommes et l'ennui de vous-même, la guerre des démons et les épreuves du Seigneur ? Si vous êtes résolu à souffrir tout cela, vous jouirez d'un fonds de paix inépuisable comme les abîmes de la mer, ou comme les eaux d'un grand fleuve, qui se renouvellent sans cesse et qui ne tarissent jamais (1).

Peut-être ne cherchiez-vous autrefois dans la piété que les suavités qui l'accompagnent ; et c'est ce qui la rendait si inégale, parce que ces douceurs ne sont pas de tous les temps. Vous étiez dévot par intervalles, parce que vous l'étiez par sensualité. Vous vouliez, comme dit agréablement saint François de Sales (2), prier dans l'eau de nafle ; et dès que vos exercices spirituels n'étaient plus assaisonnés de ces douceurs et que vous ne sentiez plus les parfums s'exhaler pendant votre prière, vous étiez triste et découragé, et votre amour-propre sensuel vous faisait aller chercher dans les créatures le plaisir que vous ne trouviez pas dans le commerce avec Dieu ; vous en perdiez la paix intérieure et le recueillement. Pour vous rendre l'une et l'autre

(1) Sicut flumen pax tua, et justitia tua sicut gurgites maris. Isa. xlviii, 18.

(2) *Epist.* xlviii, 5.

il fallait, pour ainsi dire, que Dieu usât de caresses à votre égard. Peut-être encore qu'étant trop délicat, la moindre occasion de souffrir vous faisait perdre la paix, et par le combat intérieur que vous causaient les souffrances, et par l'infidélité à vos exercices que vous abandonniez, ou dont vous vous acquittiez négligemment, les laissant un jour, comme dit sainte Thérèse, parce que la tête vous faisait mal : le jour d'après, parce qu'elle vous en avait fait ; et le troisième, crainte qu'elle ne vous en fit. Toutes ces faiblesses étaient supportables dans votre enfance spirituelle ; mais il est temps de faire voir que vous avez grandi et que vous vous êtes fortifié, que vous ne comptez plus posséder votre âme que par la patience (1), et par une patience de tous les moments (2) ; parce que les croix sont semées partout (3) de la main miséricordieuse d'un Dieu qui en sait le prix et la nécessité, et que celui qui veut être un moment sans souffrir n'aura jamais une paix solide.

CHAPITRE III

Fidélité à ses exercices.

Je viens d'insinuer une chose qui est trop

(1) In patientia vestra possidebitis animas vestras. Luc., XXI, 19.

(2) Necesse est te ubique tenere patientiam, si internam vis habere pacem. *Imit. Christi*, lib. II, cap. XII.

(3) Crux semper parata est, et ubique te expectat. *Imit. Christi*, lib. II, cap. XII.

essentielle pour n'être touchée qu'en passant : c'est la fidélité à ses exercices spirituels. Elle doit être grande, parce que la plus légère négligence cause un affaiblissement de l'esprit intérieur, et par conséquent de la paix de l'âme (1). Il faut que cette exactitude aille jusqu'à la rigidité, et à une rigidité qui paraît excessive, dit un grand prélat ; mais sans elle tout tombe en confusion ; on se dissipe, on se relâche, on perd ses forces, on s'éloigne insensiblement de Dieu, on se livre à tous ses goûts, et on ne commence à s'apercevoir de l'égarement où l'on tombe, que quand on y est déjà tombé jusqu'à n'oser plus espérer d'en pouvoir revenir. Ce que dit ici ce pieux et savant évêque est une des véritables et des grandes maximes des saints, et surtout des anciens Pères du désert, qui ne recommandaient rien si fort, surtout aux commençants, dont la vertu encore faible et chancelante a besoin d'être étayée par un corps de pratiques (2). On peut voir en effet, dans toutes les histoires de ces premiers maîtres de la vie ascétique, que les plus parfaits même, bien loin de se relâcher le moins du monde de cette exactitude, s'en faisaient un devoir essentiel (3), et quelquefois une nécessité par un saint esclavage (4). Ils regardaient toutes

(1) Non sine dispendio transit levis omissio exercitii. *Imit. Christi.*

(2) Voy. les *Vies des PP.*, par Ar. d'Andil., t. III, p. 50.

(3) *Vie de S. Nathanaël*, t. II des *PP.*, p. 230 et ailleurs.

(4) S. Eusèbe, *Vie des PP.*, t. II, p. 404.

leurs pratiques de piété comme autant de remparts qui couvraient leurs grands devoirs, et qui mettaient leur salut en assurance ; et dans cette pensée ils en augmentaient le nombre autant qu'il leur était possible, pour écarter de plus en plus leur ennemi, et l'obliger de porter ses assauts plus loin d'eux, avec moins d'avantage pour lui et moins de risque pour eux-mêmes. On a même vu des saints s'acquitter publiquement de certaines pratiques austères qu'ils s'étaient prescrites, lorsque la foule qui les environnait les privait de la solitude et du recueillement que demandent ordinairement ces sortes d'exercices, parce qu'ils craignaient moins l'éclat de l'austérité que les mauvais effets de la négligence

Cependant, sans un attrait particulier qui sort de la voie ordinaire, il ne faut point que cette rigidité aille jusqu'à la roideur ; il faut savoir céder prudemment à la nécessité et aux bienséances. Cette inflexibilité sent le caprice et l'entêtement, déshonore la piété, la rend incommode au prochain, et est ordinairement une production de l'amour-propre. Elle est directement opposée à la paix intérieure qui demande cette souplesse contre laquelle toutes les forces extérieures s'amortissent sans éclat et sans violence. Il faut se plier sans résistance, sans dépit, sans chagrin, à ce que la charité, l'humanité, la raison exigent de nous, en prenant même, s'il le faut, sur notre règle de conduite. Mais donnons-nous de garde de nous en relâcher trop facile-

ment, ce ne serait plus une condescendance, mais une vraie dissipation. Où est l'esprit de Dieu, là est la liberté, et non le libertinage, dit fort bien l'illustre évêque dont je viens de parler. Soyons souples et pliants ; mais ayons de la force et de la consistance, et comme une forte élasticité, pour nous remettre dans notre premier état dès que les obstacles seront ôtés. Au reste, l'exactitude aux pratiques personnelles et libres ne doit jamais gêner l'attrait intérieur de la paix et du recueillement, puisqu'elle n'est si nécessaire que pour les conserver.

CHAPITRE IV

Ferveur modérée.

Il faut donc s'acquitter de ces pieux exercices avec fidélité, mais non pas avec une ferveur procurée par de grands efforts, qui est moins une ferveur de l'âme qu'une ardeur toute corporelle, c'est-à-dire un échauffement de tête et de poitrine. Tout ce qu'on ajoute au mouvement qui doit venir de Dieu, et à la fidélité qui doit être en nous, est étranger à la dévotion et contraire à la paix de l'âme. Remplissons nos devoirs de piété dans leurs temps et dans leur étendue, avec la modestie au dehors et le respect au dedans, l'attention dans l'esprit, la résignation et la prompte obéissance dans le cœur, et laissons à Dieu le soin de tout le reste. Encore ne faut-il pas nous inquiéter sur toutes ces dispositions

par une recherche scrupuleuse qui plairait moins à Dieu qu'à notre amour propre. Joignons le zèle à la sainte liberté ; il en résultera, non pas l'exactitude d'un débiteur superbe qui veut se libérer et ne rien devoir, ou d'un esclave malheureux qui sert un maître redoutable, mais l'attention tout aisée d'un enfant docile qui sert un père tendre.

La fidélité pour le temps et l'étendue des devoirs ne doit pas être géométrique, mais ordinaire. Le dehors doit être composé par la modestie, et non par la contrainte ou par l'affectation. Le respect doit nous humilier tout simplement, et non pas nous abattre. L'attention de l'esprit ne consiste pas n'avoir point de distractions, mais à ne point s'y livrer quand on vient à y réfléchir ; et les sentiments du cœur ne doivent pas être sensibles, mais effectifs. Ce que nous venons de dire serait suffisant pour exclure tout ce qui est capable de faire perdre le repos que l'on coûte dans les exercices spirituels ; il rectifierait le zèle déplacé et la ferveur mal entendue, si le travail excessif qu'on se donne souvent pour arrêter les égarements de l'esprit et pour exciter les mouvements du cœur, et l'inquiétude qu'on ressent de ne pouvoir y réussir, ne nous obligeaient de nous étendre un peu plus sur ces deux points, qui sont d'un si grand usage dans la vie spirituelle.

CHAPITRE V

Patience dans les distractions.

Il faut sans doute, autant qu'il dépend de nous, apporter l'attention de l'esprit à nos prières, à nos méditations, et au reste de nos pieux exercices qui demandent l'application intérieure, mais sans crainte des distractions qui pourraient venir, sans inquiétude pour celles qui viennent, sans alarmes pour celles qui sont déjà passées. Il en est à peu près de l'attention comme de l'intention ; elles subsistent dans la même action, jusqu'à ce qu'elles soient volontairement révoquées. Quelques excursions que l'esprit ait faites, on a été toujours attentif si on a jamais été distrait avec réflexion. Appliquons-nous, sans croire que nous pourrons nous fixer : la mobilité de notre esprit n'en est pas capable ; il s'irrite, au contraire, et s'égare souvent à proportion des efforts qu'on fait pour le captiver. Il reste quelquefois assez tranquillement auprès de nous ; mais c'est le faire partir que de vouloir s'en assurer : ne nous occupons ni de lui ni de ses distractions, et nous serons attentifs. Tendre fortement son imagination, c'est se fatiguer inutilement la tête, c'est ruiner sa santé sans aucun avantage, mais plutôt avec perte du côté de la paix de l'âme : c'est tenter l'impossible, et même le ridicule, que de vouloir s'en rendre le maître par ses efforts. On arrêterait plutôt l'air dans sa

main à force de le serrer, qu'on fixerait son imagination à force de la contraindre. Quand on réussirait pour un moment à écarter tout autre objet, elle s'occuperait de sa contrainte même.

CHAPITRE VI

Tranquillité dans les mouvements.

§ I.

Le cœur est plus lent et plus capable d'être fixé que l'esprit et l'imagination ; mais aussi ses mouvements sont plus imperceptibles, et ce qui peine encore davantage ceux qui veulent fortement exciter ses affections et s'assurer de ses dispositions. C'est en connaître peu la nature que de penser lui donner la détermination par le mouvement du corps, et de croire qu'il aime parce qu'on s'attendrit : cet attendrissement n'est que dans le sang et dans les organes, qui ne sont rien moins que le siège de l'amour sacré. Tout est modéré dans le service de Dieu. Il n'exige point que la tête se fatigue ou que la poitrine s'épuise par des efforts déplacés ; l'on ne doit, par conséquent, ni mettre son esprit à la torture pour en assujettir l'inconstance, ni son cœur, pour ainsi dire, sous la presse, pour en exprimer les affections. Ces mouvements produiraient un effet tout contraire, parce que le cœur veut être libre et au large, Ce qu'on croirait quelquefois ressentir d'amour de Dieu et de zèle pour

son service, ne serait rien moins que l'un et l'autre, et ainsi ce serait se procurer l'illusion de l'esprit par le tourment du corps et de l'âme.

Mais encore est-ce véritablement l'amour de Dieu que nous cherchons par tous ces efforts? Non, c'est notre propre satisfaction. Dieu ne demande de nous que la solide préférence, la conduite uniforme, la tranquillité de l'âme, la paisible soumission aux ordres de sa providence, le zèle attentif sans être empressé, pour accomplir sa volonté connue ; et nous nous y bornerions si nous ne recherchions que lui seul. Quand nous avons dit à un ami que nous l'aimons sincèrement, que nous n'avons rien qui ne soit à sa disposition, et que nous sommes prêts à nous sacrifier nous-mêmes pour lui, nous sommes satisfaits de nous, et nous croyons qu'il a sujet de l'être, quoique nous lui ayons donné cette assurance d'un ton simple, sans gestes animés, sans un regard plein de feu, sans mouvements convulsifs, sans une respiration forte et précipitée ; et cela, parce que nous savons que les expressions naturelles et les manières ingénues sont le vrai langage du cœur, et que ce n'est que le cœur que notre ami demande. Pensons-nous que Dieu en demande davantage? Nous a-t-il jamais dit : donnez-moi votre tête ou votre poitrine, vos mains ou vos yeux ! Donnons-lui notre cœur qu'il demande, et tenons-nous en repos.

§ II.

Mais il y a encore plus, c'est que nous devons réprimer doucement ces mouvements trop sensibles, lors même qu'ils viennent sans que nous les ayons excités. Ces bouillonnements intérieurs d'une imagination échauffée, ces saillies d'un naturel actif et souvent présomptueux ne font que nous remplir de nous-mêmes, et nous guinder dans la dévotion. C'est, dit l'apôtre saint Pierre, une ferveur étrangère qui ne fait que nous égarer, et qui est une vraie tentation pour nous (1). Notre joie dans ce monde doit être de participer aux souffrances de Jésus-Christ (2), et notre consolation d'éprouver les angoisses de son agonie. Il nous fera goûter pleinement les ardeurs saintes, les pieux transports, les délicieux épanchements d'un cœur consumé par le feu de la charité, lorsqu'il manifestera sa gloire dans la céleste Jérusalem (3). S'il en verse dans nos cœurs quelque léger écoulement, dans cette vallée de larmes, ce n'est qu'en passant et quand il le juge à propos, et il ne veut point que nous le désirions jusqu'à l'inquiétude ou seulement pour le goût. Tout ce que nous ferions pour l'at-

(1) Nolite peregrinari in fervore qui ad tentationem vobis fit. I Petr., iv, 12.

(2) Sed communicantes Christi passionibus gaudete. *Ibid.*, 13.

(3) Ut et in revelatione gloriæ ejus gaudeatis exultantes. *Ibid.*

tirer serait sans fruit, et tout ce que produiraient nos efforts n'en serait qu'une trompeuse imitation, qui nous donnerait une trop bonne idée de nous-mêmes. En effet, dans ces moments d'ardeur, nous nous épanouissons tout entiers, nous admirons imperceptiblement la beauté de nos pensées, la fermeté de notre courage, la vivacité de nos mouvements, et nous sommes tout orgueilleux de cette superbe roue qui nous environne. Dès que nous nous en apercevons, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de laisser tomber d'eux mêmes tous ces mouvements, de nous renfermer en nous-mêmes avec Dieu, nous tenant en sa présence dans une contenance modeste et un humble silence, jetant de temps en temps sur lui des regards pleins de respect.

§ III.

Il vous donnera ces mouvements paisibles quand il le trouvera bon ; et il ne veut point des nôtres dès qu'ils sont opposés à la paix de l'âme, qu'il désire si fort. Il faut l'attendre, et non pas le prévenir : et nous devons appliquer à cela toute notre force (1) : il faut marcher à sa suite, et non pas le devancer ; et nous devons faire consister en cela toute notre gloire (2). C'est en vain, dit le prophète, que vous vous levez avant

(1) Expecta Dominum, viriliter age, et confortetur cor tuum, et sustine Dominum Ps. XXVI. 14.

(2) Magna gloria est sequi Dominum. Eccl., XXIII,, 38.

le jour ; vous vous donnez d'inutiles mouvements au milieu des ténèbres (1) : tenez-vous en repos en attendant que le soleil paraisse et ramène la lumière, la chaleur et l'action. Nourrissez-vous cependant du pain de la componction qui fortifie et qui soutient, et de l'eau des pleurs qui assoupit et qui tranquillise (2). Au milieu de ce sommeil intérieur, et lorsque vous y penserez le moins, l'époux céleste viendra, vous introduira dans la salle du festin, et les délices qu'il vous fera goûter dans ce misérable exil vous feront comprendre et désirer celles qu'il vous prépare dans la céleste béatitude, qui sera l'héritage du Seigneur et la récompense de ses enfants (3). Alors vous discernerez les mouvements de la grâce d'avec ceux que vous formez seul ; vous comprendrez, vous sentirez la vérité de ce que vous croyez maintenant, savoir : que personne ne peut aller à Jésus-Christ s'il n'est attiré par son Père. Dieu fera plus en un moment que vous ne sauriez faire en toute votre vie. Vous marcherez, dit le Seigneur, dans les routes que vous ne connaissez pas ; vous y avancerez jusqu'à vous étonner vous-même, et la rapidité de votre course sera semblable à la vélocité d'une flèche qu'un homme vigoureux a décochée

(1) Vanum est vobis ante lucem surgere. Ps. CXXVI, 2.

(2) Surgite postquam sederitis, qui manducatis panem doloris. *Ibid.*

(3) Cum dederit dilectis suis somnum : ecce hæreditas Domini, filii merces. *Ibid.*

de toute la force de son bras (1). Voilà ce que Dieu fait quand il le veut, ce que nous pouvons espérer si nous sommes fidèles, et ce que nous ne devons ni prévenir par notre impatience, ni troubler par nos efforts. Nous ne devons cependant pas réprimer tous les mouvements intérieurs vifs et sensibles, il en est auxquelles nous devons nous livrer sans réserve. Je donnerai ailleurs plusieurs marques auxquelles on peut les discerner; il me suffira de dire ici qu'ils tiennent de la tranquilité de Dieu même, qui en est l'auteur, et qui, nous ayant formés à son image, veut que nous l'imitions dans toute notre conduite (2), et que nous soyons comme lui, autant que peut le supporter notre faiblesse, dans une continuelle action et dans un profond repos (3).

CHAPITRE VII

Souffrir sans inquiétude les aridités de l'âme.

§ I.

Loin de rechercher un goût sensible dans des affections excitées avec effort, il faut souffrir sans impatience les aridités et les dégoûts, et préférer toujours une paix solide, fondée sur la fer-

(1) Sicut sagittæ in manu potentis, ita filii excussorum. Ps. CXXVI, 4.

(2) Ideo novimus hominem ad imaginem Dei conditum ut imitator sui esset auctoris. LEO MAGN.

(3) Semper agens, semper quietus. AUG.

meté des résolutions, à des consolations passagères, souvent formées par notre tendre nature, ou accordées comme à regret à notre excessive faiblesse. En effet, ce ne sont guère que les âmes faibles et peu versées dans la vie intérieure qui recherchent les consolations avec ardeur, et qui s'affligent à l'excès des sècheresses. Dès que Dieu cesse de les caresser comme une tendre mère caresse un petit enfant attaché à son sein, elles croient qu'il les a abandonnées ; elles sont tentées de l'abandonner à leur tour ; ordinairement elles négligent son service, et toujours elles perdent la paix du cœur. C'est un mal si commun, qu'il n'est pas de livre spirituel où il n'en soit traîté ; et je me dispenserais volontiers d'en parler, si le peu que j'en vais dire, et que je tiens même de ces auteurs, n'entrait nécessairement dans mon sujet.

D'abord je conviens qu'il est triste de remplir les plus religieux devoirs avec un cœur froid et un esprit dissipé ; d'y revenir toujours sans zèle, et d'être obligé d'y traîner son cœur comme par force ; de se trouver devant Dieu sans sentiment, et avec une stupide indifférence ; de prier sans recueillement, de méditer sans affection, de se confesser sans douleur, de communier sans goût, de manger le pain céleste avec moins de satisfaction que le pain matériel ; de souffrir au dehors sans être soulagé au dedans, de porter de pesantes croix, et bien loin d'y ressentir cette onction secrète qui les adoucit, d'y trouver de

nouvelles croix cachées, beaucoup plus pesantes que celles qui paraissent. Cet état est sans doute bien mortifiant et ménagé avec beaucoup de sagesse par la providence d'un Dieu qui connaît parfaitement ses droits et nos besoins. Vous êtes juste, ô mon Dieu, et tous vos arrêts sont dictés par l'équité même. Mais votre miséricorde entre aussi toujours pour beaucoup dans tous vos conseils, elle dirige toutes vos voies de concert avec votre vérité infinie (1). Vous triompherez toujours de l'homme qui voudra entrer en jugement avec vous (2); mais ici surtout votre conduite est si lumineuse, que l'homme même qui entreprend de défendre votre cause auprès de ces serviteurs tristes et presque mécontents peut en peu de mots vous justifier et les confondre.

§ II.

Ou c'est pour vous punir de vos fautes que Dieu retire ses consolations, ou c'est pour augmenter vos mérites. Si c'est pour vous punir de vos fautes, que ne tournez-vous votre mécontentement contre vous-même? Si c'est pour augmenter vos mérites, pourquoi vous plaindriez-vous de lui ? S'il vous traite comme vous le méritez, quel tort vous fait-il ? S'il veut vous donner plus que vous ne méritez, en vous faisant mé-

(1) Universæ viæ Domini misericordia et veritas. Ps. XXIV, 10,

(2) Ut vincas cùm judicaris. Ps. L, 5,

riter davantage, quelle reconnaissance ne lui devez-vous pas ! Craindriez-vous, ou qu'il vous fit expier vos péchés trop facilement dans ce monde, ou que, par de légères souffrances, il vous rendit trop heureux dans l'autre? Vous auriez beau raisonner ; ce que vous appelez ses rigueurs doit nécessairement avoir un de ces deux motifs. Dieu ne hait point son ouvrage. (1) et il n'appelle point l'homme à son service pour le rendre malheureux : toujours heureux en lui-même, il ne l'a point créé à sa ressemblance pour se donner la satisfaction ridicule de se voir misérable dans son portrait ; et lorsqu'il l'appelle à lui, ce n'est pas pour se jouer de sa faiblesse en le repoussant d'une main tandis qu'il l'attire de l'autre. Il se joue des cieux, de la terre et des éléments, qu'il meut et qu'il varie à son gré, sans pourtant changer l'ordre primitif de sa providence (2) ; mais, pour l'homme, il le conduit avec des ménagements qui font voir qu'il respecte (3) en lui l'image de sa divinité même : il envisage dans sa personne la fin glorieuse pour laquelle il l'a créé, sa parole qu'il lui a engagée, son adoption dont il l'a honoré, ses faveurs dont il l'a comblé, son amour dont il l'a prévenu, le sang de Jésus-Christ dont il l'a couvert. Si donc il vous châtie, aimez-le, puisqu'il

(1) Diligis omnia quæ sunt, et nihil odisti eorum quæ fecisti. Sap., xi, 25.

(2) Ludens in orbe terrarum. Prov., viii, 31.

(3) Cum magna reverentia disponis nos. Sap., xii, 18.

ne vous hait pas : s'il vous perfectionne, aimez-le encore davantage, puisqu'il vous témoigne un plus grand amour. S'il vous fait sentir vos plus légers manquements, ne vous troublez pas ; c'est une marque qu'il ne veut pas vous perdre : s'il vous fait souffrir ses plus rudes épreuves, troublez-vous encore moins, puisque c'est une marque qu'il veut vous rendre saint. Il n'y a donc rien dans ces aridités intérieures qui doive vous jeter dans le trouble et dans l'abattement, et moins encore dans l'impatience et dans le murmure.

§ III.

C'en est assez pour arrêter les plaintes de ces Israélites sensuels rebutés de la stérilité du désert et tentés de retourner en Egypte ; il faut maintenant tirer de l'erreur ceux qui ne croient pas être dans la terre promise, parce que la manne n'y tombe pas. Ce qui m'afflige et ce qui me trouble, dit chacune de ces bonnes âmes plus timides qu'impatientes, ce n'est pas l'âpreté des voies dans lesquelles je marche ; je serais satisfaite si je savais que j'y marche avec Dieu ; je reconnais sa souveraineté et ma dépendance, ce qu'il mérite de pur amour, et ce qu'il a droit d'exiger de pénibles services ; mais ce qui me fait perdre la confiance, et avec la confiance la paix du cœur, qui ne peut subsister sans elle, c'est que je crains que Dieu ne se soit retiré de moi à cause de mes fautes, ou qu'il ne

s'en retire enfin, puisque je le sers si mal ; ou qu'il ne m'aime plus, puisqu'il ne jette sur moi que des regards sévères ; ou que je ne l'aime plus moi-même, puisque je le regarde avec tant de froideur.

Ames de peu de foi, et conséquemment éloignés de la paix intérieure (parce qu'on n'en trouve l'abondance que dans la nuit obscure de la foi la plus vive,) voilà vos craintes ; voici mes réflexions. Vous rendez justice à Dieu, mais vous ne vous la rendez pas à vous-mêmes ; ou, plutôt vous ne la rendez ni à vous ni à Dieu. Vous vous soumettez à son empire, mais vous n'êtes pas assez pénétrées de sa bonté. Vous vous occupez beaucoup de ce qu'il a droit d'exiger de votre fidélité, et non pas assez de ce qu'il veut supporter de votre faiblesse. Vous ne vous connaissez pas vous-mêmes ; vous ne connaissez ni votre infirmité, ni la grâce que Dieu vous fait, ni ce que vous êtes de vous-mêmes, ni ce que vous êtes par les bienfaits de Dieu ; vous voyez ce que vous devez faire pour lui, mais vous ne voyez pas ce qu'il fait en vous et ce que vous faites avec son secours. Est-ce une humilité mal entendue qui vous fait craindre d'apercevoir en vous le moindre don de Dieu ? Est-ce par humilité que vous vous faites un mérite de vous tourmenter toujours jusqu'au trouble sur l'accomplissement de vos devoirs, vous à qui la moindre apparence de repos suffit pour vous faire perdre tout le fruit de vos bonnes ac-

tions ? Est-ce une présomption secrète qui vous fait croire que vous pouvez beaucoup pour la service de Dieu, que la dévotion et la ferveur vous appartiennent en propre et sont toujours à votre disposition ? Est-ce par présomption que vous vous occupez de vous-mêmes à l'excès et que vous ne pouvez jamais réussir à vous satisfaire, parce que vous le désirez trop ? Je ne décide pas lequel de ces deux sentiments fait le sujet de votre inquiétude, et il serait aussi difficile que peu nécessaire de le décider. Peut-être que ce n'est ni l'un ni l'autre, mais seulement une erreur qui n'a besoin que d'instruction. Je le suppose de même, et, en laissant à vos réflexions le soin de vous guérir de votre vaine enflure ou de votre timide et toujours tremblante pusillanimité, je remplis mon dessein en vous instruisant.

§ IV.

Ce que vous craignez en premier lieu, c'est que Dieu ne se soit retiré de vous à cause de vos fautes, et qu'il ne vous aime plus, puisqu'il ne jette sur vous que de sévères regards. Mais je vous demande, n'est-ce que pour punir nos péchés que Dieu tient à notre égard cette conduite rigoureuse ? N'est-ce pas quelquefois, et même souvent, pour perfectionner notre vertu ? Cette froideur apparente n'est-elle pas ménagée par la Providence pour détruire notre amour-propre jusqu'à la racine, et pour en faire jeter de plus

profondes à notre patience et à notre humilité, etc. ; pour épurer notre charité, nous rendre plus fervents dans la pratique des bonnes œuvres, et plus conformes à Jésus-Christ, modèle de notre prédestination ; pour nous faire mériter une plus riche couronne dans le ciel, et dans ce monde attirer plus de grâces sur nous et sur notre prochain ? L'autorité de tous les maîtres de la vie spirituelle qui le disent ainsi, et les exemples de tous les saints qui l'ont éprouvé, ne suffisent-ils pas pour nous en convaincre ?

Mais encore je suppose que ce soit pour vous punir de vos fautes que Dieu vous traite avec cette rigueur, je souhaite même que vous en soyez persuadé, pourvu que ce soit sans vous troubler ; je crois de plus que très souvent, du moins dans les commencements, où le lait de la dévotion est plus nécessaire et la dissipation plus fréquente, vous penserez avec fondement que Dieu ne vous prive de ce lait précieux qu'à cause de vos infidélités, ou bien que ce sont vos négligences qui vous en privent directement et par elles-mêmes, en le laissant écouler par les ouvertures de vos sens dissipés (1). Je ne parle pas ici de ces abattements et de ces dégoûts des exercices spirituels, causés par la mauvaise disposition du corps, par la pensanteur du temps, par la malignité du démon : les personnes versées dans la vie intérieure les discernent assez,

(1) Pleni rimarum undequaque diffluimus. Bern.

et les souffrent en patience ; je me borne à ces aridités qui les troublent si fort, parce qu'elles sont une punition de leurs fautes, et qu'elles les regardent comme une marque d'un entier abandon de Dieu.

Mais quelles sont les fautes que la peine vous exagère si fort ? Un simple badinage, mais trop soutenu ; une conversation innocente, mais trop prolongée ; un épanchement de cœur légitime, mais excessif ; un plaisir non défendu accordé à vos sens, mais peu nécessaire ; une infidélité à l'attrait de la grâce ou à vos exercices ; un trop long retardement à vous tourner vers Dieu et à rentrer en vous-même ; une action faite hors de propos, par goût naturel et avec trop d'activité, etc. : sont-ce là de ces fautes pour lesquelles ce Dieu, qui est tout amour (1), abandonne un pécheur à regret et comme par force ? En est-ce assez pour qu'il vous réprouve, ou pour que vous vous livriez au découragement et à une espèce de désespoir ? Ah ! sa bonté s'offense de ces idées. Quoi ! parce que c'est pour vos fautes que Dieu se retire ou se cache, vous pensez que c'est pour votre perte ! Eh ! ne savez-vous pas que ce Dieu de bonté fait, de la peine que nos fautes nous attirent, le sujet de nos mérites et la matière de notre vertu ? Il condamne les Israélites à errer pendant quarante ans dans le désert à cause de leurs indocilités et de

(1) Deus caritas est, *Ep. I Joan.*, IV, 16.

leurs révoltes ; mais il met tout ce temps à profit pour leur perfection, en affermissant leur foi, en exerçant leur patience, en leur apprenant à estimer des biens après lesquels il les fait longtemps soupirer, en leur enseignant dans le dernier détail les cérémonies de son culte. Tandis qu'il les punit d'une manière qui semble un peu sévère, il les protège d'une façon éclatante ; il leur sert de guide dans ce vaste désert, et marche toujours à leur tête ; il les instruit par ses oracles, et pourvoit à tous leurs besoins ; le ciel leur fournit journellement leur nourriture, les eaux coulent en abondance d'une roche aride, et leurs habits sont miraculeusement conservés. Voilà quel est le Dieu que nous servons ; voilà combien il nous aime lors même qu'il nous châtie.

Un exemple encore plus propre à mon sujet est celui d'une grande sainte. En s'entretenant avec des personnes religieuses, elle leur parla de la douceur des exercices spirituels, et des grands biens qu'ils produisent ; et, les y trouvant moins versées qu'elle, elle sent s'élever au fond de son cœur je ne sais quel mouvement de complaisance qu'elle ne réprime pas assez tôt. (Les saints eux-mêmes n'ont pas toujours évité les surprises du subtil amour-propre. Quel avertissement pour nous !) Pour cette faute Dieu la livre pendant plusieurs années à des aridités et à des désolations intérieures plus pénibles que la mort. Une de vous, âmes timides, à qui mon discours s'a-

dresse maintenant, aurait cru que c'en était fait d'elle, et que Dieu l'avait abandonnée sans retour ; mais la sainte, qui connaît le prix de ces miséricordieuses sévérités, en prend de nouveaux motifs de ferveur et même de confiance et met si bien sa peine à profit, que sa faute concourt beaucoup à sa sanctification. Comme l'épouse des Cantiques, elle cherche l'époux avec d'autant plus de diligence qu'il s'est retiré d'elle dans le temps qu'elle s'était laissé surprendre par le sommeil (1), et sa persévérante ferveur lui en assure une possession durable (2).

§ V.

En second lieu vous craignez que Dieu ne se retire de vous parce que vous le servez mal, et que vous ne vous portez qu'avec une pesanteur insupportable à tout ce qui est de son service ; vous croyez avoir tout sujet de craindre qu'il ne vous vomisse à cause de votre tiédeur. A cela je réponds, que si c'est une véritable négligence vous avez sujet de craindre ; mais vous avez aussi de quoi vous tranquilliser. Renouvelez votre ferveur par l'exactitude et sans effort ; réveillez-vous de cet assoupissement, et vous empêcherez que Dieu ne se retire que lorsqu'il est sur le point

(1) In lectulo meo per noctes quæsivi quem diligit anima mea ; quæsivi illum, et non inveni. CANT., III, 1.

(2) Invenit quem diligit anima mea ; tenui eum, nec dimittam. *Ibid.*, 4.

de le faire. Mais, si cette pesanteur est toute involontaire, si elle est encore plus affligeante pour vous que désagréable à Dieu, si vous en gémissez et si vous souhaitez sincèrement de la voir changer en ferveur, votre crainte me rassure sur votre compte ; et je verrais avec plaisir les alarmes peu fondées qui vous humilient, si elles n'allaient pas jusqu'à vous troubler : modérez-les ; et tout est fait. Cette pesanteur que vous ressentez pour les saints exercices est toute naturelle; et Dieu, après la grâce du saint Baptême, ne nous punit pas de ce que nous apportons en naissant. La ferveur sensible nous est étrangère ; Dieu seul peut nous la donner ; et, s'il ne la donne pas, vengera-t-i sur nous sa réserve? Quand ce serait même pour nos fautes qu'il l'aurait retirée, si nous en supportons la privation avec humilité et avec une patience laborieuse, qui est une ferveur sèche substituée à la ferveur de goût, notre peine ne sera pas un nouveau crime, et nous ne serons pas coupables, parce que nous serons affligés : Dieu sera, au contraire, touché de notre pénitence, et il ne tardera pas à nous consoler. Nous n'avons donc point de sujet de perdre la paix dans notre affliction, puisque l'auteur même de notre affliction n'a sur nous que des pensées e des vues de paix (1). Il désire plus que nous de voir notre patience éprouvée et nos péchés ex-

(1) Ego cogito super vos cogitationes pacis et non afflictionis. JEREM., XXXI, 11.

piés pour mettre fin à nos souffrances (1). Au reste votre état n'est rien moins qu'une véritable tiédeur puisque vous ne vous négligez pas, que vous vous précautionnez contre les plus légères fautes que vous gémissez de celles où vous tombez par fragilité, que vous remplissez les devoirs de votre état et de votre règle de conduite. S'y mêlât-il quelque négligence, l'œil tendre du Seigneur ne verrait en cela qu'un effet naturel de l'état forcé où vous êtes. Eh! pourquoi y verrez-vous une tiédeur formée, capable de vous faire bannir de son cœur et vomir de sa bouche ?

§ VI.

Achevons votre apologie, pour calmer votre cœur. Vous n'aimez point Dieu, dites-vous, vous qui pour lui, vous privez du commerce du monde, du plaisir des sens, de mille commodités de votre condition, et des divertissements de votre âge ; vous qui l'adorez, le priez, méditez sa loi et sa parole ; vous qui voyez avec horreur ses ennemis et les outrages qu'ils lui font, et avec tant de plaisir ses vrais adorateurs et les services qu'ils lui rendent ; vous pour qui rien ne serait aussi satisfaisant que de savoir que vous êtes agréable à ses yeux, et qui ne vous alarmez si vivement de vos aridités, que parce que vous craignez de lui déplaire ; vous qui servez votre prochain malgré vos répugnances, parce que Dieu le veut, et

(1) Ut dem vobis fidem et patientiam. JEREM., XXIX, 11.

qui le servez lui-même malgré vos dégoûts, parce qu'il le mérite ! Tout cela ne marque-t-il que de l'indifférence pour Dieu? Son amour a-t-il d'autres caractères? Il vous comble de ses grâces ; et, au lieu de les reconnaître avec humilité, vous employez à vous tourmenter le temps que vous devriez donner à la reconnaissance. Vous qui craignez tant vos pesanteurs dans son service, ne devriez-vous pas bien plus craindre votre ingratitude ? Pensez-vous ou pouvoir le servir sans son assistance, ou pouvoir soutenir longtemps les travaux de son service sans l'aimer ? Reconnaissez avec modestie les présents de son amour, et livrez-vous sans inquiétude à l'impression de sa grâce. Servez-le sans tant de réflexions sur la manière dont vous le servez: ce sont les seules distractions que vous ne craignez pas, et ce sont pourtant celles qui vous nuisent le plus. Occupez-vous beaucoup de Dieu et peu de vous-même.

§ VII.

Mais vos sécheresses vous rappellent à vous-même comme malgré vous. Oui, et peut-être par amour-propre plutôt que par zèle. Votre peine est que vous vous déplaisez et vous vous faites accroire que vous craignez de déplaire à Dieu. Mais s'il veut vous conduire par cette voie, pourquoi en chercheriez-vous une autre? Ce que vous choisiriez serait-il plus agréable à Dieu, qui ne demande rien tant que la soumission à sa volonté?

du plus utile pour vous qui n'avez besoin de rien tant que de mourir à vous-même ? Laissez, laissez-le faire, parce qu'il sait mieux que vous ce qui vous convient. Remplissez vos devoirs comme vous le pourrez, et tenez-vous en paix ; contentez-vous de ce qu'il vous donnera, puisqu'il veut bien se contenter de ce que vous pourrez faire.

CHAPITRE VIII

Vie de foi.

Entrez courageusement dans la voie de la foi à mesure que Dieu vous y attire, et marchez-y à grands pas, sans jamais souhaiter d'en sortir. Que son obscurité soit votre lumière, et que sa fermeté soit votre appui. Ces épaisses ténèbres vous feront horreur dans les commencements ; vous serez dans des inquiétudes continuelles ; vous souhaiterez de voir et de toucher, comme saint Thomas : mais si vous êtes fidèle à calmer vos inquiétudes ; si, loin de demander des lumières, vous êtes content de voir toujours moins ; si vous fermez les yeux aux fausses lueurs de l'imagination, que vous seriez tenté de préférer aux plus utiles ténèbres ; si vous avancez toujours dans cette obscure carrière, où rien ne réjouit votre vue, et où rien ne console votre cœur, que l'accomplissement de la volonté de Dieu et l'espérance en ses miséricordes, une paix intime et solide sera le fruit de votre travail

et de votre patience. Cette vie de foi est très humiliante. On voudrait s'occuper beaucoup de soi-même, remarquer les défauts du prochain, et en gémir sous une apparence de zèle pour lui, mais en effet par un retour de complaisance sur soi : l'on voudrait en tâter sans cesse comme un malade impatient de recouvrir la santé, réfléchir souvent sur le bien que l'on a fait et sur celui que l'on veut faire, s'observer toujours avec satisfaction sans prétexte de vigilance, comme un homme vain observe sa démarche et son port ; et on se verrait presque réduit à se perdre de vue, si l'on ne sentait le besoin que l'on a de régler ses actions sur ses devoirs, de les épurer par les intentions et de les élever à Dieu pour les rendre méritoires.

Cette vie de foi est encore très mortifiante, parce qu'elle ôte tout appui sensible. Elle fait disparaître les peintures de l'imagination, auxquelles, toutes fausses qu'elles sont, l'on aimerait mieux s'attacher que de ne tenir à rien : elle ôte l'attache que l'on avait pour les grandes austérités qui sont hors le cas de devoir et d'attrait, et dans lesquelles une âme que Dieu conduit au dépouillement chercherait une ressource : elle fait compter pour rien les goûts sensibles, qui sont en effet moins que rien dans ceux qui les estiment quelque chose. Une âme à qui, dans cette privation de tout appui sensible, il ne reste plus que la foi avec ses obscurités, l'espérance avec ses incertitudes, la cha-

rité, encore plus enveloppée de ténèbres que l'espérance et la foi ; l'accomplissement des devoirs communs, qui n'a rien de personnel; la paix du cœur, qui n a rien de piquant, qui nous rappelle et nous rende présents à nous-mêmes ; une méditation sèche des mystères de Jésus-Christ et de toutes les vérités de la religion, et un profond oubli de toutes les choses du monde ; cette âme, dis-je, se trouvant comme seule avec Dieu seul, frémit de cette vaste solitude ; mais si elle se confie en Dieu, si elle est contente de n'avoir que lui seul, qu'elle intéressera ce Dieu d'amour à sa sanctification ! qu'elle fera de grands progrès dans les voies intérieures ! que la paix s'affermira dans son cœur ! Elle sera comme suspendue en l'air, et soutenue par son seul abandon à la divine Providence; ainsi que le prophète Habacuc n'était porté que par un de ses cheveux ; mais qu'elle sera en sûreté par un soutien si faible en apparence ! qu'elle avancera rapidement dans ce chemin peu frayé ! que ce cheveu blessera profondément le cœur de l'Époux céleste (1) ! En effet, est-il rien de si touchant pour Dieu que ce renoncement à tout appui sensible, pour n'être soutenu que de lui ? Est-il rien qui témoigne autant de foi en sa parole, et de confiance en sa bonté ? Celui qui marche confidemment dans une route entière-

(1) Vulnerasti cor meum in uno crine colli tui. Cant., IV, 9.

ment inconnue et par une épaisse nuit, sans hésiter, sans sonder le chemin, sans soupirer après la lumière, sans vouloir tenir par la main le guide qui le conduit, comptant autant sur sa parole que sur ses propres yeux, témoigne une entière confiance en lui, et mérite tous ses soins : de même nous ne pouvons mieux témoigner à Dieu notre amour, ni nous attirer plus puissamment le sien, qu'en vivant des ténèbres de la foi.

CHAPITRE IX

L'amour de Dieu.

§ I.

C'est surtout dans ce divin amour que nous trouvons la paix intérieure : c'est le grand moyen de l'acquérir, et tous les autres lui sont subordonnés. L'âme qui possède son Dieu par l'amour se repose en lui comme dans son centre. En vain elle a cherché le repos partout ailleurs (1). Telle qu'un membre disloqué, elle souffrait partout, parce qu'elle était partout hors de sa place : mais elle trouve en Dieu son siège naturel. Ce fonds d'inquiétude qu'elle porfait toujours en elle-même se change en fonds de consolation et de paix (2). Elle avait cherché par de grands travaux ses agitations et ses pei-

(1) In omnibus requiem quæsivi, et in hæreditate, etc. Eccli. xxiv. 11.

(2) Fecisti nos Domine, ad te ; et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te. August.

nés, et elle trouve par de petits soins son repos et sa félicité (1). A mesure que cet amour augmente, ses passions s'amortissent, et sa paix devient toujours plus intime et plus solide ; elle se regarde dans ce monde comme dans un affreux exil ; tout lui paraît étranger, rien ne la touche, rien ne l'applique : les plaisirs des sens lui deviennent insipides et même insupportables ; les biens terrestres lui paraissent frivoles et même onéreux ; les occupations des enfants des hommes ne sont plus à ses yeux que des amusements puérils, si ce ne sont que des actions coupables : les intrigues du monde, loin de l'intéresser, lui font horreur ; l'oubli des hommes, loin de l'affliger, la console, parce qu'il la rend tout entière à elle-même, et qu'il qui procure la liberté de s'occuper de l'objet de son amour. Cette occupation, qui serait un travail fatigant pour une âme tiède, est pour celle-ci la source d'un saint et délicieux repos. Elle n'est plus fatiguée du poids de la chair ; les misères de cette vie ne la plongent plus dans un triste ennui ; elle n'est plus étourdie du tumulte de ses pensées ; un silence profond et une tranquillité parfaite règnent dans tout son in-

(1) Modicum laboravi, et inveni mihi multam requiem. Eccl. li, 35.

(2) Ecce dum tibi, Deus meus, meus mea suspirat, ipsa carnis sarcina minus gravat, cogitationum tumultus cessat, pondus mortalitatis et miseriarum more solito non hebetat, et silent cuncta, etc, Aug., *Manual.* 3.

térieur. *Silent cuncta, tranquilla sunt omnia* (2).

§ II

L'amour des créatures passionne, enflamme, transporte. A voir cette ardeur avec laquelle l'homme les recherche, on dirait qu'il croit trouver en elles la fin de ses désirs et le commencement de sa félicité ; mais il n'y trouve que l'agitation, l'inquiétude, l'illusion et le dépit. Son expérience ne le rend pas toujours plus sage, et il est souvent malheureux en pure perte. Ses désirs se multiplient et s'aigrissent à mesure qu'ils sont frustrés, et une affliction est toujours pour lui le germe de plusieurs autres. Les biens créés sont hors de lui, il faut qu'il en sorte pour les chercher ; ils sont rapidement entraînés vers le néant, il est forcé de courir pour les atteindre. S'il les saisit, ils lui échappent ; s'il en jouit quelques moments, outre la crainte de les perdre bientôt, il y trouve du vide dans le temps même qu'il en jouit le plus. C'est que ces biens grossiers et bornés ne peuvent pénétrer jusqu'à son cœur, ni remplir une âme qui est faite pour l'infini. Terrestres et périssables, ils ne peuvent être l'aliment d'une créature immortelle. Elle peut bien, dans l'oubli d'elle-même, s'y amuser, mais non pas s'en nourrir : comme l'air peut bien nous remplir, mais non pas nous rassasier ni nous servir de nourriture. Mais pour Dieu, elle le trouve au fond d'elle-même, et elle est sûre de l'y trouver toutes

les fois qu'elle y rentrera. Elle trouve en lui son aliment, sa force et son tout. Infini, il remplit toute sa capacité, et elle sent que rien ne lui manque. On aurait beau lui exagérer l'opulence des mondains et son indigence ; tous les discours du monde ne prévaudraient jamais contre le sentiment qu'elle a de sa propre félicité. Il ne lui reste qu'un désir, c'est de s'unir de plus en plus à son objet. Mais ce désir n'est pas de la nature de ceux qui troublent ; il porte, au contraire, le calme dans le cœur, et par l'espérance dont il est accompagné, et par la jouissance même qu'il suppose et qu'il augmente (1).

CHAPITRE X

La conformité à la volonté de Dieu.

L'amour de Dieu produit la soumission de notre volonté à toutes les dispositions de sa Providence ; et cette soumission nous conserve dans une sainte tranquillité parmi les plus fâcheux revers, et dans une admirable égalité au milieu des grands mouvements et des cruelles vicissitudes de cette vie. Si nous aimons Dieu, nous ne voudrons que ce qu'il voudra ; et n'ayant d'autre volonté que la sienne, rien de ce qui paraît le plus affligeant ne sera opposé à la nôtre,

(1) Hæc est vera cordis requies, cum totum in amorem Dei per desiderium figitur. Aug. 29, *Manual.* 29.

parce que rien n'arrive dans ce monde que ce qu'il ordonne ou qu'il permet. Quel bonheur pour l'homme de s'unir à cette souveraine Providence, qui conserve, qui gouverne, qui arrange tout de vouloir tout ce qu'elle veut, et ne ne vouloir rien de plus ; conséquemment d'être assuré d'avoir toujours tout ce qu'il souhaite, de ne souffrir jamais que ce qu'il veut souffrir, et de se rendre ainsi en quelque manière l'arbitre de son sort ! Quelle élévation ! quel calme ! mais quelle merveille ! Faire toujours sa volonté, parce qu'on ne veut jamais la faire ! s'oublier entièrement et se retrouver tout entier, et se retrouver aussi saintement qu'on s'est oublié ! se retrouver en Dieu parce qu'on s'est oublié pour Dieu !

Est-ce une fiction de notre piété ? est-ce une chimère de notre imagination ? Ah ! quand les divins oracles ne le diraient pas, quand les exemples des saints ne le prouveraient pas, vous le ressentez assez, âmes solidement pieuses, vrais enfants de la Providence, qui ne mangez que de son pain, qui ne vous entretenez que de ses pensées, qui n'agissez que par son mouvement. Elle vous porte comme une mère porte un enfant qui n'a pas encore vu le jour (1). Quel repos ne goûtez-vous pas dans son sein ! Sa vérité vous couvre de toutes parts comme un bou-

(1) Qui portamini a meo utero, qui gestamini a mea vulva. Is.. XLVI, 3.

clier impénétrable aux traits du jour et à ceux de la nuit (1). Ou elle les repoussera, ou, si elle s'ouvre pour leur laisser une issue, vous les recevrez, non comme partant de la main ennemie qui les a lancés, mais comme ménagés par cette bonté paternelle qui ne fait que des blessures utiles, et qui les guérit quand elle veut. Sachant qu'un seul de vos cheveux ne peut périr, vous posséderez votre âme dans la patience (2). Je ne parle pas ici de votre amour pour la croix, fondé sur ce que Jésus-Christ l'aime et qu'il y est attaché ; je ne dis pas que vous recevez les adversités avec joie, mais avec une sainte défiance de vous-même, parce que vous connaissez leur utilité et votre faiblesse ; je ne dis pas que vous recevez les prospérités avec reconnaissance, mais avec crainte, parce que ce sont des soulagements nécessaires, mais dangereux. Je ne considère que votre parfaite tranquillité sous l'œil de Dieu qui voit tout, sous sa puissance qui peut tout, sous son action qui concourt à tout, et singulièrement dans les bras de son amour qui veut tout ce qui est pour votre bien. Mais votre repos est tout divin, et je ne saurais le peindre ; j'aime mieux admirer en silence ce que la grâce et la vertu font en vous, ce que les saints vous ont enseigné par leur doctrine

(1) Scuto circumdabit te veritas ejus : non timebis à timore nocturno, a sagitta, etc. Ps. xc, 5.

(2) Capillus de capite vestro non peribit : in patientia vestrâ possidebitis animas vestras. Luc., xxi, 18-19.

t par leurs exemples, ce que les bons anges cultivent avec tant de soin, et ce que les mauvais regardent avec tant d'envie ; ce que les mpies blasphèment, mais que toutes les âmes ustes s'efforcent d'imiter.

CHAPITRE XI

La fréquente communion.

La sainte communion est une source de paix, puisqu'elle nous unit à celui qui désire ardemment qu'elle règne en nous et qui seul peut nous donner le bien qu'il nous demande. Il est rare que l'on n'y ressente pas le calme intérieur, et que l'on n'en rapporte pas une délicatesse de sentiment qui nous avertit des mouvements de nos passions dès leur naissance, et une force sensible pour les réprimer. Les douceurs spirituelles qu'on y goûte dans leur source, adoucissent l'amertume du cœur, et en émoussent les désirs. Rarement on voit des personnes qui communient fréquemment, dominées par leurs passions et sujettes au caprice et à l'humeur : elles sont ordinairement paisibles et maîtresses d'elles-mêmes, du moins jusqu'à un certain point ; et, s'il en était qui ne vissent point dans leur conduite ce fruit ordinaire des fréquentes communions, du moins dans une habitude de réprimer les saillies considérables du naturel, qu'elles rentrent en elles-mêmes, pour recon-

naître ce qui empêche le sacrement divin d'opérer son effet (1). Nous avons dit ailleurs que la paix intérieure est une disposition à la communion, et nous disons ici qu'elle en est l'effet : ce qui ne doit point paraître un cercle vicieux, puisqu'il en est de même de la pureté du cœur, de l'amour de Dieu, et de toutes les autres bonnes dispositions que la communion exige et qu'elle augmente. C'est ainsi qu'une bonne communion est une préparation à l'autre, parce qu'elle dispose encore mieux les cœurs bien disposés, et qu'elle fait éclore en nous toutes les semences de vertu qu'elle y trouve.

CHAPITRE XII

L'oraison mentale.

§ I.

Mais un des plus puissants moyens et sans lequel la plupart des autres ou ne peuvent subsister en nous, ou ne sauraient produire qu'imparfaitement leur effet, qui est de tranquilliser l'âme, c'est l'oraison. Dès que nous approchons de Dieu, nous sommes éclairés (2) ; la paix et la sérénité succèdent bientôt aux ténèbres qui confondent tout, et nos gémissements devant lui

(1) Perturbationes animi extinguit. Cyril. Alex. lib IV. *in Joan.*, xvii.

(2) Accedite ad eum, et illuminamini. Ps., xxxiii, 6.

dissipent tous nos troubles (3). Fussions-nous émus, passionnés, inquiets lorsque nous nous mettons en oraison, nous nous sentons tranquilliser peu à peu ; et si à la fin il nous reste quelque peine, c'est d'être obligés de nous éloigner de la source d'un si doux repos. Les exemples des saints qui employaient les nuits entières à ce céleste exercice, ou plutôt qui semblaient ne l'interrompre jamais, prouvent assez le calme qu'il produit ; sans quoi ils n'auraient pu y persévérer longtemps, une âme agitée étant comme un malade dévoré de la fièvre et privé du sommeil, qui se tourne et retourne sans cesse, et pour qui l'assujettissement à une même situation serait un tourment terrible : et de même que l'on reconnaît à la tranquillité du malade l'effet des remèdes et la diminution du mal, on reconnaît aussi, au repos d'une âme dans l'oraison, l'affaiblissement de ses passions, et son progrès dans ce saint exercice.

Nous mettons ce moyen un des derniers, parce que nous souhaitons qu'il reste profondément imprimé dans les esprits, et parce qu'il est un des plus puissants, et qu'il renferme même les autres. Si nous les avons expliqués en détail, ce n'est pas comme des pratiques indépendantes de celle-ci, mais comme des fruits sur lesquels il faut insister lorsqu'on s'y applique. Quoi que l'on puisse dire de la paix in-

(3) Iste pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum, et de omnibus tribulationibus ejus salvavit. *Ibid.*, 7

térieure et des différentes voies pour l'acquérir, il faut toujours revenir à l'oraison : sans elle on n'en obtiendra jamais ni la fin ni les moyens. Si l'on voit des âmes fort tranquilles, quoiqu'elles ne s'appliquent pas à la méditation et qu'elles en ignorent même la théorie, c'est que Dieu leur accorde une oraison qu'elles ne discernent pas, et quelquefois même très sublime.

§ II.

La sainte communion même, qui renferme l'Auteur de toutes les grâces, ne produit pas la paix de l'âme sans l'oraison, qui nous dispose à ce sacrement dans la préparation prochaine et éloignée, et qui en reçoit les fruits dans l'action de grâces et dans le recueillement qui la suit : et l'oraison, qui nous unit à Dieu, qui nous nourrit de Dieu, qui nous transforme en Dieu et qui par ces avantages est une espèce de communion sublime et angélique, peut opérer notre sanctification sans la communion sacramentelle, comme on le voit dans plusieurs saints (1). Nous n'avons garde de vouloir ralentir le zèle des fidèles pour la fréquente communion ; nous voudrions bien plutôt l'augmenter, et l'inspirer à tout le monde avec les dispositions requises ; nous souhaiterions avec le concile de Trente (2), qu'ils pus-

(1) Sainte Magdeleine ; saint Paul, ermite ; sainte Marie l'Égyptienne, etc.

(2) *Sess*, *22*, ch, VI.

sent communier à toutes les messes où ils assistent : mais ceux qui sont empêchés de suivre leur attrait pour la divine Eucharistie ont de quoi se consoler, puisqu'ils peuvent y suppléer par l'oraison, dont rien ne peut les priver que leur dissipation et leur négligence.

L'oraison peut donc tenir lieu de la fréquente communion, mais seulement dans le besoin, lorsque l'on est involontairement privé de cette dernière. Car ceux qui voudraient de leur chef, sans nécessité, substituer l'une à l'autre, donneraient dans l'illusion, et sortiraient, avec grand risque, de l'ordre de la Providence, qui veut nous communiquer ses grâces par ce sacrement. Jésus-Christ semble l'avoir institué singulièrement sous les espèces des aliments journaliers, et nous avoir ordonné de nous en nourrir, pour nous apprendre les sentiers de notre intérieur qui nous étaient inconnus, et pour nous forcer, pour ainsi dire, d'y rentrer du moins avec lui, et de nous y tenir d'abord en sa présence, et ensuite même en mon absence, dans le recueillement et dans le repos. Une âme qui communie fréquemment acquiert insensiblement une grande facilité à rentrer dans ce sanctuaire intérieur, et à se tenir en paix dans cette profonde solitude, où tantôt elle jouit de Jésus-Christ présent, tantôt elle l'adore dans le lieu où ses pieds se sont reposés à la communion précédente, et tantôt elle le lui prépare de son mieux pour celle qui doit bientôt suivre.

CHAPITRE XIII

Détachement universel.

Il faut surtout se dégager de tout attachement même aux plus petites choses. Un cœur partagé n'aura jamais de paix. La jalousie de Dieu, qui le poursuit pour le purifier, le troublera sans cesse par des regards sévères, par des reproches secrets, ou par un silence affligeant. Il aura beau vouloir se faire accroire que ce n'est que par une délicatesse excessive de conscience et par un raffinement de piété trop singulier et trop subtil qu'il se tourmente sur des minuties dont tant d'autres personnes d'une solide vertu ne se font aucune peine ; il sentira toujours, malgré tous ses efforts pour se calmer, qu'il y a entre Dieu et lui comme un mur de séparation, et que c'est l'ouvrage de sa résistance à l'attrait intérieur et aux desseins de Dieu sur lui ; et jusqu'à ce qu'il dise du fond du cœur avec le jeune Prophète de Silo : *Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute, disposé à vous obéir sans réserve*, ce Dieu viendra toujours miséricordieusement troubler son repos. Les personnes de piété à qui il s'ouvre de sa peine, les ministres mêmes du Seigneur à qui il confie sa conduite, auront beau l'exhorter à se remettre en paix en assoupissant ces vaines alarmes d'une conscience trop timide, et en laissant effacer par l'oubli ces impressions d'une imagination trop

susceptible: *Revertere et dormi*; ils s'efforceront vainement de tranquilliser celui que Dieu trouble et réveille sans cesse; et si les doux accents de sa voix ne suffisent pas pour fléchir ce cœur rebelle, il emploiera contre lui la force de son bras, et il le renversera d'une manière éclatante et humiliante, comme Saul, pour le forcer de dire à son exemple: *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse*? jusqu'à ce que, sans raisonner contre l'attrait intérieur qui le sollicite à un dénûment parfait, il se laisse conduire à son impression. C'est ainsi que l'on conduisait par la main le nouvel apôtre frappé d'aveuglement. Dieu est plus fort que nous: il est impossible que nous ayons la paix tandis que nous lui résisterons (1).

CHAPITRE XIV

Conclusion de ces trois parties.

§ I.

Voilà bien des moyens et des moyens nécessaires, pour acquérir cette paix et pour la conserver. Peut-être paraîtront-ils difficiles à pratiquer. Que ne puis-je en adoucir les rigueurs en faveur de ces personnes lâches à qui les plus grands biens coûtent toujours trop! Quoi!

(1) Fortis est robore: quis restitit ei, et pacem habuit? Job, IX, 4.

disent-elles, s'observer de près dans toutes les circonstances et dans tous les moments ; agir toujours par le mouvement de la grâce, et jamais par celui de la nature ; réprimer toutes les passions, même les plus légitimes ; posséder l'égalité d'âme au milieu des plus étonnantes révolutions, et passer soudainement des plus éclatantes prospérités aux plus affligeants revers, sans que l'intérieur change le moins du monde ! Quel homme est capable d'une si haute perfection ? Si la paix intérieure en dépend absolument, on ne doit pas espérer de la posséder en cette vie.

Il est vrai, l'on ne doit pas espérer de posséder en ce monde une tranquillité si parfaite qu'elle ne souffre pas la moindre altération (1). Mais cette vertu, comme toutes les autres, n'a-t-elle pas ses différents degrés ? Et parce qu'il n'en est aucune qu'on puisse acquérir ici-bas dans toute son étendue, puisque l'on peut toujours y faire du progrès, doit-on en négliger la pratique ? Ames timides qui vous exagérez la perfection de la vertu pour couvrir la honte de votre négligence, la chose n'est pas aussi difficile que vous le pensez ou que vous le dites. Chrétiens lâches, vous êtes dans l'erreur : c'est votre paresse qui vous arrête, et c'est le démon qui vous séduit. Il

(1) Nunquam sentire aliquam turbationem, nec aliquam pati cordis... molestiam, non est præsentis temporis, sed status æternæ quietis. *Imit. Christi*, lib. III, cap. XXV.

vous ôtait autrefois l'idée des beautés de la vertu, de peur que vous n'en fussiez épris ; il vous en représente aujourd'hui toute la perfection, afin que vous en soyez effrayés. Tandis qu'à peine vous pouvez faire quelques pas dans les sentiers épineux de la sainteté, il vous propose, pour vous décourager, d'en atteindre tout à coup le sommet par un vol rapide. Mais vous déconcerterez son artificieuse malice par une résolution ferme et tranquille, soutenue de la confiance en Dieu (1), qui n'est pas seulement sur la sainte montagne pour vous y attendre et vous y recevoir, mais encore pour vous tendre la main et vous aider à y monter (2). Gémissez, à la bonne heure, et pleurez de vous voir encore au pied ; mais ne vous bornez pas à répandre des larmes stériles ; remplissez votre cœur du généreux projet de monter jusqu'à la cime (3) ; et celui qui vous exhorte d'avancer toujours de vertu en vertu, et qui vous fait même une loi, du moins de le désirer, vous remplira de forces par ses abondantes bénédictions (4). Commencez avec son secours, et de nouvelles forces seront le fruit de ces

(1) In Domino confido ; quomodo dicitis animæ meæ ; Transmigra in montem sicut passer ? Ps. x, 1.

(2) Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi : auxilium meum à Domino. Ps. cxx, 1.

(3) Ascensiones in corde suo disposuit in valle lacrymarum. Ps. lxxxiii, 7.

(4) Etenim benedictionem dabit legislator : ibunt de virtute in virtutem. *Ibid.*, 8.

heureux quoique faibles commencements. Réprimez du moins les plus violentes passions, aussi contraires à la santé de votre corps qu'au repos de votre âme. Essayez-vous à faire quelque bien sans trop d'activité : c'est ce qui vous sera le moins difficile ; mais retirez du moins cet avantage de votre tiédeur. Désirez ardemment ce que vous ne pouvez pratiquer ; vous pratiquerez insensiblement ce que vous désirerez toujours. Nourrissez ce désir par de fréquentes réflexions sur les grands avantages de cette paix que le démon s'efforce de vous cacher, et sur la facilité d'en surmonter les obstacles qu'il vous exagère.

§ II.

Pour ce qui est des avantages, j'en ai déjà parlé : mais ce serait bien peu les connaître, que de croire avoir tout dit, ou pouvoir tout dire. Cette paix nous affranchit de la tyrannie du démon, dont l'empire est dans le séjour du désordre, de l'horreur et du trouble (1) : elle le chasse de notre cœur, lui en ferme les avenues, et rend notre âme comme un mur inébranlable à l'épreuve de ses attaques (2). Cette paix est le ré-

(1) De hujusmodi regno pacatissimo missus est foras princeps hujus sœculi, qui perversis inordinatisque dominatur. Aug., lib. I, *de serm. Domini in monte.*

(2) Hac pace intrinsecus constituta, quascumque persecutiones ille qui foras missus est, forinsecus concitaverit, auget gloriam, non aliquid in illo ædificio labefactans, sed deficientibus machinis, etc. Aug., *Ibid.*

gne de Dieu en nous, que nous demandons tous les jours, et que nous devons désirer sur toutes choses. Cette paix est la félicité de cette vie, et un puissant moyen de nous procurer celle de l'autre : elle est comme un gage et un essai de la paix éternelle des saints. Cette paix est l'abrégé de la perfection chrétienne. Elle est le nœud qui réunit toutes les vertus : sans elle on n'en acquerra jamais aucune véritablement : mais la posséder, c'est les posséder toutes ; elle en est comme le centre ; ou plutôt la charité est le centre où elles aboutissent, et la paix est la règle qui les y conduit. Cette paix est quelque chose de tout divin. Divin dans son principe : Dieu seul peut la former en nous et avec nous. Divin dans ses effets : elle nous unit à celui qui fait son séjour dans la paix (1). Divin dans sa récompense : c'est le Dieu même de la paix. Divin dans son modèle : les pacifiques seront reconnus pour les enfants de Dieu à ce trait de ressemblance (2). Divin dans celui qui nous l'offre, et dans le prix par lequel il nous l'a acquise : c'est un Dieu-Homme (3) qui nous l'a méritée par son sang. *Saint François de Sales,* (*Ep.* XXVI, *liv.* VI.)

(1) Pacem habete, et Deus pacis erit vobiscum. II Cor., XIII, 2.

(2) Beati pacifici, quoniam, etc. Et utique filii similitudinem patris habere debent. Aug., ubi suprà.

(3) Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis. Joan., XIV, 27.

§ III.

C'est dans ce sanctuaire de paix, où règne un silence éternel, que Dieu entre avec plaisir, qu'il demeure avec sûreté, qu'il opère sans résistance. Il cherche des cœurs paisibles, il se communique à eux, il les remplit. Les pacifiques sont ses enfants de prédilection, les images de sa profonde paix ; c'est à eux qu'il se communique avec une intime confiance. Ce repos intérieur n'est pas moins utile à l'homme qu'agréable à Dieu, qui trouve sa gloire dans notre bonheur, et qui nous fait trouver notre bonheur dans sa gloire. Un homme tranquille, affranchi des cupidités insatiables, des noirs chagrins, des cuisants soucis, jouit d'un calme délicieux, qui est comme un essai de l'éternelle béatitude, qu'il préfère à tous les plaisirs des sens, et pour lequel les prétendus heureux de la terre sacrifieraient volontiers leur fortune, leur santé, leur vie même, s'ils étaient capables de le goûter. Elevée en Dieu et approchant de la pureté des anges, ne tenant qu'au Ciel par goût, et à la terre que par nécessité, ainsi placée entre l'un et l'autre, cette âme voit sous ses pieds toutes les créatures emportées par le torrent des temps dans l'abîme d'un éternel oubli. Elle gémit sur le malheur des hommes qui s'y laissent entraîner, et sur l'illusion qui les aveugle. Elle est toujours égale à elle-même, parce que tout lui est égal, parce qu'elle sent que tout n'est rien.

Rien n'altère la paix de cette âme, parce que rien ne la touche. On voit en elle une humeur douce, des manières affables, un caractère qui, s'accommodant à tout, est réglé en tout ; qui travaille sans empressement, qui se repose sans indolence, qui s'élève sans hauteur, qui descend sans bassesse ; qui hait sans colère, qui aime sans passion ; qui supporte les défauts d'autrui sans pusillanimité, les siens propres sans négligence ; qui corrige les uns et les autres sans emportement et sans dépit.

§ IV.

Pour ce qui regarde la facilité de l'acquérir, il n'en faut pas juger comme des choses humaines, qui sont rares et d'une acquisition difficile à mesure qu'elles sont précieuses ; si l'on n'aime mieux dire qu'on ne les estime précieuses qu'à proportion de ce qu'elles sont rares, et qu'il en coûte plus pour les avoir. Il n'en est pas ainsi de cette paix, quoiqu'elle n'ait dans ce monde ni son prix ni sa récompense, et que nous puissions lui appliquer tout ce que Salomon dit du mérite de la sagesse, puisqu'elle en est la consommation (1). Cependant tout le monde peut la posséder, s'il veut travailler à l'acquérir ; et rien ne peut nous en priver que notre

(1) Hæc est pax quæ datur in terra hominibus bonæ voluntatis ; hæc vita consummati perfectique sapientis Aug., ubi supra.

négligence. On ne nous dit pas de l'aller chercher dans le Ciel, ou de descendre dans de profonds abîmes, ou de passer les mers pour la trouver (1) : elle est tout près de nous, au dedans de nous, au fond de notre cœur (2). C'est là que l'ont trouvée ceux à qui tout l'enfer et tout le monde conjurés semblaient devoir ôter toute espérance de repos, et qui en effet n'en eussent jamais goûté aucun, s'ils ne se fussent renfermés dans cette solitude intérieure, où les hommes ni les démons ne peuvent pénétrer. C'est là que l'ont trouvée ceux qui l'avaient cherchée en vain dans les déserts les plus reculés, parce qu'ils cherchaient au dehors et au loin ce qu'ils avaient tout près et en eux-mêmes, comme un homme distrait cherche de toutes part ce qu'il a dans ses mains sans s'en apercevoir. C'est là que l'ont trouvée ceux qui avaient travaillé inutilement à se la procurer par les austérités et les autres exercices extérieurs, mais qui l'ont trouvée assise et les attendant à la porte de leur cœur (3), dès qu'ils ont pris sincèrement le parti d'y rentrer, C'est là que l'ont trouvée les philosophes même profanes, quoique, n'étant entrés dans les routes ténébreuses de leur âme qu'à la lueur de la raison obscurcie par le péché

(1) Non supra te est, neque procul positum, etc. Deuter.. xxx, 11 ; et Rom., x, 6.

(2) Juxta te est, valde... et in corde tuo. Deuter., xxx, 14.

(3) Qui de luce vigilaverit ad illam, non laborabit assidentem enim illam foribus suis inveniet. Sap., vi, 15.

et par l'irréligion, et ne s'étant pas assez approfondis, ils n'aient découvert de cette paix que la superficie, et qu'ils aient toujours conservé un germe d'inquiétude et de trouble, fomenté sans cesse par la vanité cachée dans les replis de leur cœur, et vous qui faites profession de piété, seriez-vous moins ardents que les païens mêmes à vous procurer la paix intérieure ? Seriez-vous assez aveugles ou assez lâches pour méconnaître ou pour négliger un si grand bien ?

C'est un trésor caché, à la vérité, mais qui ne l'est que dans votre âme, sous une foule d'amusements et de bagatelles que vous pouvez dissiper quand vous voudrez. Cela demande du soin, il est vrai ; mais qu'est-ce qui n'en demande pas ? Les affaires, les divertissements, les crimes mêmes ne donnent-ils aucun souci ? Les mondains seraient moins à plaindre si leurs intrigues et leurs désordres ne les engageaient pas dans les plus pénibles travaux que n'en exige la paix la plus profonde. Et dans l'ordre du salut est-il quelque chose qui ne coûte ? La sainteté et la gloire se donnent-elles pour rien ? La croix qu'il faut porter, la violence qu'il faut se faire, la guerre qu'il faut soutenir, et cela pendant toute sa vie, ne sont-ce que de grands mots qui ne signifient rien dans le fond ? Si vous ne voulez pas sincèrement acquérir les vertus, pourquoi trompez-vous le monde en vous revêtant de leurs apparences ? et pourquoi vous trompez-vous vous-même en vous faisant ac-

croire que vous les goûtez, et peut-être que vous les pratiquez, parce que vous lisez les livres qui en traitent ? Que si vous les souhaitez tout de bon, vous devez savoir que l'on ne les acquiert qu'à force de soins et de diligence (1). Mais si vous prenez le chemin de la paix, vous y arriverez plutôt, et vous aurez moins à souffrir. Ne l'envisagez pas dans toute son étendue ; les obstacles et les moyens réunis effrayeraient peut-être votre peu de courage : considérez-la par rapport à la pratique. Ce n'est pas tout à la fois, mais en détail, que vous devez la pratiquer. Les obstacles ne reviennent pas toujours, et les moyens se rendent familiers par l'usage. Il faut deux choses pour cette paix ; l'acquérir, et s'y maintenir. Le premier ne demande que quelques sacrifices, le second n'exige qu'un peu d'attention. Une âme qui est en paix s'y maintient facilement, pour peu qu'elle s'observe. C'est comme une machine qui va d'elle-même dès qu'on l'a mise en mouvement, et qui ne demande, pour ainsi dire, que l'œil de l'ouvrier pour la régularité de l'ouvrage.

§ V.

Jusqu'ici nous n'avons donnné que la théorie de la paix de l'âme ; il faut maintenant vous en donner la pratique, qui dirigera de plus près

(1) Sine sollicitudine et diligentia nunquam acquires virtutes. Magna diligentia opus est bene proficere volenti. *Imit. Christ.*

vos pas dans la voie de cette paix. Nous tomberons infailliblement dans des répétitions, puisque la pratique n'est autre chose que la théorie, appliquée aux différentes circonstances ; mais répétitions utiles et même nécessaires à la multitude ; et c'est l'utilité des âmes que nous cherchons uniquement. Les principes dans la pure spéculation sont secs, métaphysiques, peu intéressants et insuffisants pour l'instruction du plus grand nombre ; mais la pratique les dépouille de leur sécheresse, leur donne de la consistance et du goût, et les met à la portée des plus simples, et, pour ainsi dire, sous leurs yeux.

QUATRIÈME PARTIE

OU L'ON ENSEIGNE LA PRATIQUE DE CETTE PAIX

CHAPITRE PREMIER

Il ne faut point chercher cette paix avec trop d'ardeur

§ I.

Vous voilà donc résolu de travailler sérieusement à acquérir la paix intérieure, et à mettre en pratique tous les moyens que nous vous en avons donnés. Vous voulez absolument vous posséder vous-même, pour posséder Jésus, qui est le roi pacifique, dont l'empire est celui de la paix, et qui hait tant le trouble, qu'il sort des âmes qui s'y abandonnent, et qu'il s'en sert comme d'un des plus terribles ministres de ses vengeances pour punir leur infidélité. Vous voulez être dévot et tranquille, afin que Jésus demeure en vous (1). Projet bien louable, mais qui demande beaucoup de discrétion. Il faut chercher cette paix avec soin, mais sans empressement. C'est un ouvrage de votre patience plutôt que de vos efforts. Le plus grand que

(1) Esto humilis et pacificus; et erit tecum Jesus : sis devotus, et quietus et manebit tecum Jesus. *Imit. Christi*, lib. II, cap. VIII.

vous feriez pour acquérir ce saint repos, ce serait celui qui vous en éloignerait le plus. Ce n'est point par l'activité que l'on obtient la tranquillité. Ce n'est pas à force d'exhorter un malade au sommeil, ce n'est pas en lui faisant de longs raisonnements pour lui en prouver la nécessité, et en criant fort haut contre ceux qui font du bruit, qu'on réussit à le lui faire prendre, mais en lui donnant des remèdes propres à l'assoupir, et en gardant le silence. Lui-même il l'écarterait s'il voulait trop l'attirer. C'est en bannissant tout souci, toute inquiétude et toute réflexion qui lui est contraire, plutôt qu'en s'occupant du désir et des moyens de le prendre, qu'il le fera venir.

§ II.

Vous devez rentrer au dedans de vous-même, si vous voulez trouver la paix qui est dans le plus intime de votre âme. Si vous ne la trouvez pas d'abord, c'est que vous ne pénétrez pas assez avant dans ce temple intérieur, et qu'au lieu d'entrer dans le tabernacle, où l'on ne voit que la lumière du Seigneur et où l'on ne sent que l'odeur des parfums ; au lieu de pénétrer jusque dans le sanctuaire, où règne un éternel silence et où l'on n'entend que les oracles divins, vous restez dans le parvis, où la foule vous presse, et où les victimes qu'il faut immoler se débattent et font du bruit. Vous vous arrêtez pour ainsi dire, aux dehors de votre âme, où les pas-

sions dominent; et peut-être ignorez-vous encore qu'il y ait un lieu plus sacré et plus reculé qui leur soit inaccessible. C'est la partie supérieure de cette âme où règnent souverainement la raison sur les appétits et la foi sur la raison, et avec la raison et la foi toutes les vertus. Renfermez-vous dans ce cabinet intérieur, et tirez-en la porte sur vous, en attendant que la tranquillité revienne.

§ III.

Souffrez en patience ce que vous ne pouvez empêcher. Il y a du mérite pour vous à souffrir de vos propres défauts. Ce désordre intérieur que causent les passions révoltées est une suite du péché et du déréglement de la nature; mais il en est aussi le remède, parce qu'il excite notre vigilance, qu'il exerce notre patience, et qu'il humilie notre orgueil. Le Fils de Dieu, en se revêtant de notre chair sans en prendre les faiblesses, les a tournées en remèdes les unes pour les autres. Priez-le, à la bonne heure, de vous délivrer de cette corruption qui vous infecte, d'amortir ce feu qui vous dévore, de faire cesser cette guerre intestine qui vous donne de si violentes agitations; car il ne faut point regarder avec indifférence des mouvements qui nous portent au péché, ou qui nous jettent dans le trouble; ce serait ou y consentir secrètement, ou s'y exposer par sa négligence. Nous ne souffrons ces révoltes avec fruit que lorsqu'elles ne

font qu'exercer notre courage, et Dieu ne les voit avec complaisance qu'autant qu'elles ne servent qu'à faire triompher son amour. Appelez-le à votre secours, puisque lui seul peut apaiser cette tempête. Mais s'il semble toujours endormi tandis que vous serez agité, ne perdez ni le courage ni la patience ; c'est assez que Jésus soit avec vous. Les pensées de votre esprit ébranlé, les fantômes de votre imagination échauffée, les inquiétudes de votre cœur alarmé iront et viendront avec précipitation, se traverseront mutuellement, voleront en foule, bourdonneront autour de vous comme un essaim d'abeilles (1) ; mais, dit saint François de Sales, vous n'en souffrirez aucun dommage, si vous restez immobile au milieu de ce grand mouvement.

§ IV.

Quand le bruit serait si grand que vous ne vous entendriez pas vous-même, vous ne devriez pas vous inquiéter ; ce serait le moyen de vous faire perdre ce que vous posséderiez encore, bien loin de vous faire recouvrer ce que vous auriez déjà perdu. La souveraine paix consiste à ne tenir à rien, non pas même à la paix sensible. Tandis que l'on tient encore à une paix aperçue, on en a tout au plus que quelques fruits qui se consument bientôt, et nullement le germe et la

(1) Circumdederunt me sicut apes. Ps. CXVII.

racine qui sont dans une volonté toute dénuée. C'est comme la paix mondaine, qui consiste dans la jouissance des biens dont on n'a pas en soi le principe, et qui par conséquent ne peut longtemps durer ; et non proprement la paix que Jésus-Christ nous a laissée, dont l'auteur est l'Esprit-Saint qui habite en nous, et qui la forme en nous par un détachement universel, et par une entière désappropriation de ses dons même sensibles. Aussi remarquez que Jésus-Christ, en nous laissant la paix comme un riche héritage, dit qu'il nous la donne d'une manière toute différente de celle dont le monde donne la sienne (1). En effet, le monde nous offre sa paix, en nous exhortant à jouir de ce qu'il nous présente et à nous y attacher ; et Jésus-Christ, au contraire, nous donne la sienne en nous détachant de tout, même de ses dons sensibles.

§ V.

Assurez-vous, autant que vous le pourrez, de votre volonté et de votre résolution de servir Dieu ; attachez-vous inviolablement à son amour ; détestez de tout votre cœur tout ce que vous éprouvez en vous qui lui est contraire : souhaitez le repos intérieur et la sainte joie qui l'accompagne, pour pouvoir adorer et bénir en toute liberté le Dieu infiniment digne de tous

(1) Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis : non quomodo mundus dat, ego do vobis. JOAN., XIV, 27.

nos hommages et de toutes nos louanges. Mais s'il permet que le trouble continue, ne vous en alarmez point. Gardez-vous bien de croire, comme il arrive assez souvent, même aux âmes les plus pieuses, que Dieu est sans doute bien irrité contre vous, puisqu'il permet que vous soyez battu d'une si furieuse tempête, et que les eaux entrent à grands flots jusque dans votre âme (1): regardez, au contraire, votre état comme une épreuve qu'il veut faire de votre bonne volonté pour lui, et comme une peine qu'il veut que vous supportiez pour son service. Bien loin d'attendre, par une erreur assez commune, le retour du calme pour pouvoir répandre votre cœur devant sa divine Majesté, c'est votre trouble même qui doit vous inspirer la plus pleine et la plus consolante confiance, puisque Dieu n'est jamais plus près de vous que lorsque vous souffrez pour lui non seulement les peines au dehors, mais encore le trouble au dedans (2). Dites-lui donc avec une tranquille simplicité : « Seigneur, vous « êtes témoin de ma situation : mon âme est triste « et abattue ; mon esprit est dans un égarement « continuel : mon imagination m'emporte fort « loin si je veux la suivre ; elle m'agite et me « fatigue si je veux l'arrêter. Le trouble de mon « cœur est extrême ; les noires vapeurs que sa

(1) Intraverunt aquæ usque ad animam meam. Ps. LXVIII, vers. 1.

(2) Juxta est Dominus iis qui tribulato sunt corde. Ps. XXXIII, 19.

« fermentation excite m'offusquent et m'étour-
« dissent. A peine suis-je présent à moi-même;
« je n'y suis presque rappelé que par le senti-
« ment de ma douleur. Les peines les plus sen-
« sibles, les craintes les plus vives, les images
« les plus sombres, les réflexions les plus acca-
« blantes m'obsèdent en foule, et dérobent à ma
« vue tout ce qui pourrait me consoler (1). Si
« vous voulez me donner une situation plus tran-
« quille, vous le pouvez : une de vos paroles
« suffit pour calmer cette mer agitée ; un rayon
« de votre lumière peut en un instant dissiper
« les ténèbres, et ramener la sérénité dans mon
« âme. Si vous ne le voulez pas, je me soumets
« sans réplique, et j'attendrai votre secours dans
« un humble silence (2). C'est cette assistance
« divine qui fait ma sûreté et ma consolation. Je
« ne doute point que vous ne me l'accordiez,
« puisque votre infinie miséricorde la sollicite
« puissamment pour moi. » Fussiez-vous même troublé au point de ne pouvoir faire cette prière, ni presque aucune autre, vous ne devriez point vous déconcerter, mais, en baissant humblement les yeux devant le Seigneur, dire, à l'exemple du Sauveur, dans son agonie : Que votre volonté soit faite. Et sachez que vous serez plus

(1) Circumdederunt me mala quorum non est numerus, et non potui ut viderem. Ps. XXIX, 13.

(2) Bonum est præstolari cum silentio salutare Dei. THREN., III, 26.

agréable à Dieu dans cet état d'agitation et de trouble, que dans la plus dévote tranquillité.

CHAPITRE II

Ne point rechercher la dévotion sensible avec trop d'empressement.

§ I.

Il faut se comporter à l'égard de la dévotion et de la ferveur sensible, comme à l'égard de la paix : la désirer sans empressement, la demander sans inquiétude, la posséder sans attachement, la perdre sans alarme ; ne pas la regarder avec indifférence, puisque c'est un frein pour nos passions, un délassement pour notre faiblesse, un assaisonnement pour la nourriture de notre âme ; ne point perdre courage quand elle est ôtée, puisque la grâce du Seigneur est notre invisible appui, et l'accomplissement de sa volonté notre aliment (1), et puisque Dieu veut tenir lieu de tout à ceux qui ne tiennent qu'à lui, il faut conserver précieusement la ferveur intime et solide des résolutions, mais ne pas s'occuper beaucoup de la ferveur variable des sentiments ; la cultiver quand Dieu la donne, sans y trop réfléchir ; s'en passer quand il l'ôte, sans la trop regretter ; ne pas la perdre par sa

(1) Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me. JOAN., IV, 34.

faute, puisque c'est un vrai bien ; ne pas s'affliger jusqu'au trouble quand elle vient à manquer, de quelque manière que cela arrive, puisque ce serait un grand mal. Souhaitons le lait de la dévotion comme de jeunes enfants qui sentent combien il leur est utile ; mais souhaitons-le aussi comme des enfants déjà raisonnables qui savent s'en passer (1). Si cet aliment nous fait croître pour notre sanctification (2), l'attachement que nous y aurions ne retarderait pas peu ce grand ouvrage.

Nous pouvons et nous devons goûter la présence de Jésus autant qu'il voudra rester avec nous ; l'accompagner partout comme les apôtres, le suivre pas à pas sans le perdre d'un moment, courir à lui à travers les vagues de la mer comme saint Pierre, nous reposer sur son cœur comme saint Jean ; mais s'il le retire, nous ne devons point nous livrer à la tristesse et au chagrin, puisque son absence doit nous être utile (3).

§ II.

Si l'absence de Jésus a été utile aux apôtres et nous l'est encore, et si sa présence visible peut être un obstacle à la perfection des saints, quel est le bien, même spirituel mais sensible, dont

(1) Sicut modo geniti infantes, rationabiles sine dolo lac concupiscite. I Petr., II, 2.

(2) Ut in eo crescatis in salutem. *Ibid.*

(3) Tristitia implevit cor vestrum ; sed ego veritatem dico vobis : expedit vobis ut ego vadam. Joan., XVI, 6 et 7.

nous ne devions être entièrement détachés? Vouloir absolument suivre Jésus dans son éloignement, s'efforcer *de quitter la terre* et de prendre son essor vers le ciel, c'est renverser l'ordre qu'il a établi, c'est troubler l'économie de sa providence, c'est se fatiguer inutilement. Attendons en repos que nous soyons revêtus de la force d'en haut..... (1). Vouloir être toujours à sa droite ou à sa gauche, c'est ne savoir pas ce que l'on demande (2) : souhaiter de se fixer avec lui sur le Thabor, c'est ne savoir pas ce que l'on dit (3) ; et souvent, outre la sensualité spirituelle qui nous rend si avides des goûts de la piété, il y a encore quelque chose de plus bas, de plus grossier de plus désagréable à Dieu et de plus nuisible pour nous, qui nous porte si fort à désirer les lumières et l'éclat de la dévotion ; une vanité secrète qui veut briller en piété par la ferveur et par les enthousiasmes, comme le corps brille par les grâces et par les parures, et l'esprit par les saillies et par le savoir. Mais à quoi aboutit une ambition aussi subtile et aussi déplorable? A nous rendre guindés dans la dévotion comme les gens pleins de vanité le sont dans leurs discours et dans leurs manières, et à nous rendre plus insupportables aux yeux de Dieu, que ne le sont ces airs

(1) Sedete donec induamini virtute ex alto. Luc., XXIV. 39.

(2) Nescitis quid petatis. MATTH., XX, 22.

(3) Faciamus hic tria tabernacula.... nesciens quid diceret. Luc., IX, 35.

vains et ces manières affectées aux yeux des hommes un peu sensés. Beaucoup d'humilité et de simplicité avec Dieu, et non tant d'ardeur et d'activité.

On prend son essor vers le ciel, on veut obstinément s'élever au-dessus des autres (1), sans faire attention que l'on y monte bien plus vite par une humble prière que par un vol présomptueux (2). Mais qu'arrive-t-il? On se fatigue par ses efforts, on est étourdi de son élévation, on tombe on se précipite, on se brise en tombant de si haut; et, pour avoir entrepris avec orgueil de voler, on ne peut plus marcher à son ordinaire (3): on roule quelquefois jusque dans l'abîme d'un désordre honteux; on se traîne, on se vautre dans le limon et dans l'ordure (4). Et c'est, hélas! à quoi aboutissent une dévotion mal réglée et une vaine ferveur. Mais ceci est d'une trop grande conséquence, les peines qu'occasionne ce désir empressé de la ferveur sont trop

(1) In cœlum conscendam, super astra Dei, etc. Is. XIV, 13.

(2) Prior ascendit ad Dominum oratio, quam volatus; et ante pervenit justa petitio, quam iniqua præsumptio. S. MAXIM., *Hom.* V, *de SS. Apost. Petro et Paulo.*

(3) Ut qui paulo ante volare tentaverat, subito ambulare non possit; et qui pennas assumpserat, plantas amitteret. *Id., Ibid.*.

(4) Detracta est ad inferos superbia tua, concidit cadaver tuum. Subter te sternetur tinea, et operimentum tuum erunt vermes. Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer, qui mane oriebaris? Corruisti in terram, etc. Is., XIV, 11.

vives, les illusions qui en résultent sont trop fréquentes, et la paix intérieure en est trop altérée, pour nous borner à des maximes générales; examinons les choses en détail.

ARTICLE PREMIER.

Ne point trop s'efforcer de ressentir la ferveur quand on se prépare à la confession.

§ I.

Lorsque vous êtes sur le point de vous présenter au tribunal de la pénitence, vous vous donnez peut-être beaucoup de peine pour vous exciter à la contrition; vous multipliez vos réflexions; vous vous efforcez de vous faire les plus vives peintures de la majesté de Dieu que rien ne peut peindre, de l'infinité de son être que rien de sensible ne peut représenter, de la rigueur de ses jugements, de la sévérité de ses vengeances, peut-être encore, mais rarement, de la multitude et de la grandeur de ses bienfaits, de la magnificence de sa gloire, de l'éternité de ses récompenses; mais votre esprit fatigué de vos réflexions multipliées, et votre cœur serré à force d'en vouloir exprimer les affections, ne vous fournissent plus que du dégoût. Alarmé de cette disposition, vous redoublez ce qui en est la cause, vous ajoutez de nouvelles réflexions aux premières, et vous faites de nouveaux efforts pour exciter ce que vous appelez dévotion; et, le mal augmentant toujours, parce que la source

fournit sans cesse, le trouble se joint au dégoût, l'affaiblissement et le découragement suivent le trouble, et approchant du tribunal sacré dans ces dispositions, pour avoir trop voulu y apporter une contrition sensible, peut-être n'en rapportez-vous qu'une noire tristesse, un secret dépit et une espèce de désespoir. Votre zèle m'édifie, mais votre erreur me fait compassion. Le remède à ce mal est assuré dans un éclaircissement tout simple.

§ II.

Je vous demande : Qu'est-ce que la contrition, ou l'attrition, sur quoi vous êtes si fort en peine ? C'est, me direz-vous, une douleur sincère d'avoir offensé Dieu, ou précisément parce qu'on l'a offensé, ou du moins parce qu'on l'a perdu. Mais, ajouté-je, est-ce une douleur de tête ou de quelque autre partie du corps ? Non, répondrez-vous, c'est une douleur du cœur. Mais encore (car en matière de piété nous ne saurions jamais trop éclaircir les choses, pour nous en former les idées les plus nettes), est-ce de ce cœur de chair qui est en vous le centre de la vie corporelle ? Nullement : c'est (pour ôter toute équivoque) un regret de l'âme qui déteste le péché, et qui se repent de l'avoir commis. Hé ! pourquoi donc tourmentez-votre corps pour exciter en vous ce que l'âme seule, prévenue et aidée de la grâce, peut produire ? Pourquoi fatiguez-vous votre vue par un regard fixe de quel-

que objet touchant, votre tête par une forte application, tout votre corps par des situations gênantes? Les réflexions mêmes de l'esprit qui sont propres à exciter les sentiments du cœur ne doivent être ni trop multipliées ni trop suivies: elles deviendraient un travail, au lieu d'être un secours: l'âme, épuisée par cette contention, ne sentirait plus que de la faiblesse dans les mouvements qui la portent à Dieu. Vous trouveriez sans peine dans quelque pensée toute simple, dans quelque affection tranquille, dans des résolutions consolantes, par la vue du bien, qui réjouit toujours et qui dilate le cœur de ceux qui l'aiment, ce que vous cherchez inutilement, et que vous éloignez même par des efforts qui ralentissent la dévotion et qui détruisent la santé.

§ III.

Au reste, n'est-il pas vrai que vous vivez dans l'éloignement du péché et de ses occasions: que vous détestez non-seulement celui qui donne la mort à l'âme, mais encore celui qui l'affaiblit? que quand vous y êtes tombé, vous en avez du regret, et que vous vous précautionnez pour la suite? N'est-il pas vrai que, sans attendre l'occasion du sacrement, vous vous excitez souvent à la douleur de vos égarements passés et de vos fautes journalières? Vous possédez donc ce que vous cherchez; ou plutôt ce que vous cherchez est de beaucoup inférieur à ce que vous possédez. Vous avez, autant que nous pouvons en juger, la

véritable contrition, et vous en cherchez l'ombre séduisante. Vous êtes dans une disposition soutenue de préférence pour Dieu sur tous les biens du monde, et vous détestez le péché plus que tous les maux, et principalement le péché mortel : c'est tout ce qu'il faut pour la véritable contrition. Tournez votre habitude en acte pour la matière du sacrement, cela suffit. Vous aviez toutes les dispositions nécessaires pour recevoir le sacrement avec fruit avant de vous y exciter : en vous y excitant vous n'avez fait qu'en perdre une partie, et troubler la paix entière du cœur.

ARTICLE II.

Éviter le grand empressement pour la ferveur dans la communion.

§ I.

Vous allez approcher de la sainte table : gardez-vous bien de la déshonorer par des contenances forcées et des gestes ridicules, presque inséparables des efforts que l'on fait pour attirer la dévotion sensible. Soyez sérieux, grave simple, modeste, sans affectation, sans singularité, sans empressement, et soyez au dedans et aux yeux de Dieu ce que vous serez au dehors et devant les hommes. Approchez du Seigneur dans cette contenance modeste et paisible, adorez sa majesté, admirez sa bonté, reconnaissez votre néant devant lui, désirez-lui être uni, exposez-lui votre misère ; offrez-lui votre cœur d'une manière aussi tranquille que si vous ne

faisiez qu'un exercice ordinaire de religion. Si vous vous efforcez, vous pourrez peut-être d'abord ressentir quelque goût et quelque ferveur, mais qui se tournera bientôt en piège ; parce que cette ferveur sensible venant à manquer, ce qui arrivera infailliblement (rien de forcé ne pouvant se soutenir longtemps) et cette contrainte intérieure empêchant l'onction divine de pénétrer dans l'âme, et en faisant même écouler celle que le Seigneur y avait répandue, vous ne saurez plus comment aller à lui, parce que vous n'êtes accoutumé d'en approcher que lorsque vos goûts et vos pieuses sensations vous y attirent. D'ailleurs votre aridité vous jettera dans d'extrêmes alarmes sur l'état de votre conscience. Vous craindrez que quelque péché secret ne vous ait privé de cette ferveur sur laquelle vous comptiez si fort, et de cette onction qui avait pour vous tant de charmes ; et alors, ou vous prendrez le parti de vous priver des sacrements, ce qui sera toujours un mal, mais qui peut-être par degrés deviendra extrême ; ou vous ne les recevrez qu'avec de tristes perplexités qui vous en feront perdre presque tout le fruit.

§ II.

On a vu des personnes qui, après avoir fréquenté longtemps les sacrements avec succès, en sont venues jusqu'à s'en priver entièrement, parce qu'elles n'y ressentaient plus cette ferveur. Elles s'appuyaient trop sur le goût sensible, qui

ne peut servir de fondement à l'édifice immortel ; et, ayant bâti sur cette molle argile, dès qu'elle a manqué, tout leur ouvrage est tombé en ruine, et les a entraînées elles-mêmes dans le précipice. Au scandale de leurs frères, et à la perte de leurs âmes, on les a vues, plusieurs années de suite, séparées de la table sacrée, vivre sans remords dans cette espèce d'excommunication prononcée par le tribunal de leur erreur, et, ce qui est encore plus déplorable, finir une vie peu édifiante par une mort très-équivoque. L'on en a vu d'autres qui, dans les premières années de leur piété, ne participaient jamais au sacrement divin que le cœur plein de trouble, et ne voyaient qu'avec une secrète horreur approcher les jours qui les ramenaient à la sainte table. Cette disposition les alarmait. Par une erreur assez ordinaire, ils en cherchaient la source dans leurs confessions, sur lesquelles ils n'étaient jamais satisfaits : ils se donnaient la torture pour se tranquilliser ; et, comme le sacrement de la pénitence précédait toujours immédiatement celui de l'Eucharistie, ce n'était que par un tourment qu'ils se préparaient à un autre tourment ; et ainsi leurs communions devenaient tous les jours plus pénibles, et par conséquent plus pleines de dégoût. Dans cet état déplorable ils traînaient de tristes jours, ils s'épuisaient de forces, ils séchaient tout vivants. Ils faisaient une funeste épreuve de ce que l'on est exposé à souffrir, et des écarts que l'on ris-

que de faire dans le chemin de la vertu, lorsque l'on est sans expérience et sans guide, sans confiance ou sans docilité. Mais dès qu'ils se sont ouverts, et qu'ils ont bien voulu souffrir que l'on sondât la plaie de leur cœur, on leur a découvert la source de leur peine, qui ne consistait qu'à vouloir sentir celui qu'il ne faut qu'aimer, et à s'efforcer, pour ainsi dire, de lever le voile de la foi, malgré la main toute-puissante qui le tient abattu. La lumière leur a rendu la paix. Ils ont commencé d'attendre de Dieu ce qu'ils avaient cru pouvoir se procurer; ils ont substitué à leur empressement inquiet une diligence tranquille; et leur cœur pacifié étant devenu susceptible des mouvements délicats de la grâce, que leurs troubles et leurs alarmes intérieurs interrompaient, et Dieu bénissant leur docilité, ils ont été touchés de la présence de Jésus dès qu'ils ont moins voulu l'être, et ce qui faisait le tourment de leur piété est devenu la plus douce consolation de leur vie.

§ III.

J'entends ici un de ces dévots actifs à qui la retenue paraît une tiédeur. Quoi! approcher froidement de son Dieu! Faire la plus grande et la plus sainte de toutes les actions comme une action ordinaire! Ne se donner aucun soin pour se mettre dans les dispositions que l'Église nous ordonne d'y apporter, et que la sainteté de ce sacrement exige par elle-même! Ne point s'é-

prouver, comme l'Apôtre le prescrit, ou approuver tout ce que l'on est, quelque sec que l'on puisse être! S'unir à son Sauveur d'un air tranquille qui sent l'indifférence et le mépris!

Non, je ne veux point que vous approchiez froidement de ce Dieu d'amour. Mais est-ce de votre feu ou du sien que vous devez brûler? Certes le vôtre est tout à fait de trop lorsque vous approchez de cette fournaise ardente et de ce feu consumant (1). Je ne craindrai point de vous dire et vous ne devez pas craindre de penser qu'il faut faire cette grande action avec la même tranquillité que le reste des pieux exercices quoique avec des soins bien différents. Je ne veux point que vous vous négligiez sur les dispositions nécessaires pour vous nourrir de ce pain du ciel; mais je voudrais fort que vous comptassiez la paix du cœur pour une des principales: et c'est la seule que vous ne vous mettez pas en peine d'acquérir, et que vous semblez même vous faire un devoir de détruire. Vous voulez vous éprouver vous-même? Bien loin de vous en détourner, je vous y exhorte; et vous ne sauriez excéder en cela, tandis que votre épreuve ne fera qu'augmenter en vous l'humilité, l'amour de Dieu, la confiance en lui et le désir de le recevoir, et non le trouble, les alarmes, et l'éloignement de ce souverain remède à tous nos maux. Je n'ai garde d'approuver la sécheresse de votre cœur; au

(1) Dominus Deus tuus ignis consumens est. Deuter., iv, 2.

contraire, je vous conseille de ne pas l'augmenter par la chaleur de vos désirs et par la vivacité de vos mouvements. Malheur à la tranquillité qui vient de l'indifférence pour Dieu ! oui ; mais aussi malheur à l'empressement qui vient de l'amour excessif de soi-même ! La tranquillité que produit l'amour réglé de l'un et de l'autre tient le juste milieu. Préparez-vous donc de votre mieux à cette grande action, sans trop compter sur vos soins ; ranimez votre zèle, sans perdre votre repos ; efforcez-vous doucement et sans trop d'ardeur ; possédez-vous courageusement et sans indolence : c'est tout ce que Dieu demande de vous.

§ IV.

S'agiter, perdre la paix de l'âme, est-ce une bonne préparation à un sacrement dont un grand fruit est de nous mettre en paix ? Détruire la fin pour mieux pratiquer les moyens, quel renversement d'ordre ! C'est se mettre hors d'état d'avoir la paix qui est le fruit de la bonne communion, et s'exposer à en faire une peu utile, quoique l'on s'épuise, pour la bien faire, jusqu'à perdre la paix. Les ardents désirs que l'on a des sentiments de dévotion quand on doit communier, les soins empressés que l'on se donne pour les exciter, l'inquiétude que l'on ressent quand on n'y peut point réussir, ne servent, dit l'auteur de l'*Imitation de Jésus-*

Christ (1), qu'à nous rendre moins disposés pour la communion à laquelle nous voulons excessivement nous préparer, à interrompre les effusions de la grâce que nous voulons désordonnément attirer, et à détruire en nous toute la dévotion, au lieu de l'augmenter. Le sacrement de l'Eucharistie est sans doute un puissant moyen de salut et de sanctification, puisqu'il contient la source de toutes les grâces : j'ose dire toutefois, que si vous ne pouviez vous nourrir de ce pain vivifiant sans altérer considérablement cette paix qui est la vie même, il vaudrait mieux que vous en approchassiez rarement, et que vous possédassiez une paix constante et uniforme, que de lui donner de fréquentes atteintes par des communions réitérées. Je trouve bien des saints qui n'ont communié que rarement, mais je n'en trouve aucun qui n'ait possédé la paix de l'âme. Hé ! comment auraient-ils été des saints sans cette paix solide, intime, profonde, qui est la sainteté même, comme nous l'avons déjà dit d'après saint Augustin ?

§ V.

En vérité il y a un grand fonds d'amour-propre caché sous ce voile de la dévotion. On est tout confus de se voir peu fervent, parce que l'on

(1) Sæpe etiam impedit nimia sollicitudo pro devotione habenda. Age secundum consilium sapientûm, et depone anxietatem et scrupulum; quia gratiam Dei impedit, et devotionem mentis destruit. *Imit. Christi*, lib. IV, cap. x.

a la présomption de croire que l'on peut l'être par ses propres forces ; on se persuade qu'il n'est pas de moyen d'acquérir la ferveur sensible, qui puisse déplaire à Dieu ; l'on n'a pas l'humilité de reconnaître ingénûment les fautes qui ont détruit ou affaibli en nous cette heureuse disposition, ou la confiance en celui qui peut seul nous la donner de nouveau. Pour peu que l'on y fasse réflexion, on peut comprendre que ce mouvement et cette agitation intérieure que l'on se donne ne peut produire le feu de l'amour divin, mais seulement celui de l'imagination et de l'activité naturelle. N'importe ; on veut être fervent, de quelque manière que ce puisse être, parce que l'on veut être content de soi, sans beaucoup examiner si c'est le moyen que Dieu le soit aussi.

Je compare ces communiants animés d'un si grand zèle à certaines personnes du monde : j'y reconnais la même empressement, qui part du même principe. Ces dernières, qui aiment à être fort arrangées chez elles, qui se flattent de l'être, et qui veulent bien que l'on sache qu'elles le sont, surprises par une visite dans un moment de désordre et de découragement, se donnent beaucoup de mouvement, crient contre leurs domestiques, s'inquiètent elles-mêmes, étourdissent leur monde, le font gémir en secret et le reçoivent fort mal, pour vouloir trop bien le recevoir. Si un ami vous accueillait de la sorte ne vous affligerait-il pas ? Ne seriez-vous

pas plus sensible à sa présence qu'au grand ordre qu'il s'empresserait de mettre dans sa maison ? Ne prendriez-vous pas peut-être la liberté de lui dire : C'est pour vous que je suis venu, et non pour votre domestique ou pour votre ameublement : de grâce, soyez avec moi, et faites-moi goûter tranquillement le plaisir de vous posséder, et cela me suffit? Jésus-Christ vous dit à peu près de même, tant il aime à se mettre à notre portée. Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes (1), et je me plais singulièrement avec les pauvres, s'ils ont en partage l'humilité, qui est le premier apanage de leur état. C'est de boîteux, d'aveugles, de paralytiques que je remplis la salle de mon festin (2). J'y appelle les petits, et ceux en qui la confiance d'approcher de moi semble une présomption et une folie (3), pourvu que je voie une résolution sincère dans les premiers de renoncer à la légèreté de l'enfance, et dans les seconds, d'acquérir la véritable sagesse (4). C'est vous-même que je demande, et non vos présents (5). J'aime la pureté du cœur, l'éloigne-

(1) Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. Prov., viii, 31.

(2) Pauperes ac debiles, cæcos et claudos introduc hùc. Luc., xiv, 21.

(3) Si quis est parvulus, veniat ad me. Et insipientibus locuta est : Venite, comedite, etc. Prov., ix, 4.

(4) Relinquite infantiam, et vivite, et ambulate per vias prudentiæ. *Ibid.*, 6.

(5) Non quæro datum tuum, sed te. *Imit. Christi*, lib. IV, cap. viii.

ment du monde, le silence des passions, et une grande tranquillité d'âme (1). Des pensées sublimes me plaisent moins que l'humble connaissance de vos misères. Celles-ci entrent dans mes desseins ; elles en font éclater les miséricordes dans le sacrement de mon amour. En vain vous penseriez pouvoir vous y préparer suffisamment par vos efforts (2) : l'amour qui vous invite peut seul suppléer à l'indigence qui vous confond. Venez, recevez-moi, et qu'il vous suffise que c'est moi qui vous l'ordonne (3).

§ VI.

Reconnaissez les dispositions intérieures des saints lorsqu'ils ont reçu le Sauveur dans le sacrement de son corps, à la manière dont se sont comportés au dehors ceux qui ont eu le bonheur de le recevoir chez eux ou d'approcher de lui pendant sa vie mortelle. Zachée le reçoit dans sa maison lorsqu'il s'y attend le moins ; il l'accueille avec autant d'affection que de respect, il le regarde avec des yeux pleins de simplicité et de candeur ; pris au dépourvu, il le traite comme il peut, sans troubler sa joie, ni celle des autres conviés, par son empressement et son inquié-

(1) Ego cor purum quæro : exclude totum sæculum, omnem vitiorum tumultum. *Imit. Christi*, lib. IV, cap. XII

(2) Scito tamen te non posse satisfacere huic præparationi ex merito tuæ actionis. *Imit. Christi*, lib. IV, cap. XII.

(3) Ego sum qui vocavi, ego jussi fieri, ego supplebo quod tibi deest : veni, et suscipe me. *Ibid.*

tude. Saint Pierre reçoit aussi le Sauveur dans sa pauvre maison sans s'inquiéter de ce qui y manquait pour le recevoir avec décence, persuadé que, puisque rien ne lui est caché, et qu'il veut cependant loger dans cette pauvre demeure telle qu'il la connaît, il voudra bien se contenter de ce qu'il y trouvera. Aussi, bien loin de se troubler et de croire le Sauveur offensé de l'indigence de son accueil, il lui demande confidemment une grâce ; il lui présente sa belle-mère, qui est malade, et il le prie de la guérir. Les deux sœurs de l'Evangile sont favorisées à leur tour de la visite de leur divin Maitre. Marthe s'empresse pour le bien recevoir, elle en est reprise ; Marie le reçoit avec plus d'humilité que de soins, avec plus de repos que d'ardeur, l'âme assise aussi bien que le corps, *sedens* : elle écoute les paroles de vie qui sortent de sa bouche, et ne lui en dit pas une, *audiebat* ; elle en est hautement louée. Le fils de Dieu va chez le centenier, et il s'avance à grands pas, parce qu'on l'en presse. Celui-ci va à sa rencontre, et lui dit : Seigneur, ne vous hâtez pas ; hélas ! je ne mérite pas même que vous entriez chez moi. Hé ! pourquoi vous donner une peine inutile ! Dès ce moment, et du lieu où nous sommes, vous pouvez ordonner à la maladie de mon serviteur, comme j'ordonne à mes soldats et à mes domestiques, qui partent à l'instant. Le Sauveur se présente au baptême de saint Jean. Moi, Seigneur, que je vous baptise ! lui dit le saint pré-

curseur. Je serai trop heureux si je reçois de vous cette grâce, bien loin que j'ose exercer ce ministère d'autorité sur votre divine personne. Jésus insiste : Jean obéit. Il voit avec étonnement, mais sans trouble, son Dieu à ses pieds ; et, tout occupé du soin d'accomplir sa volonté, après avoir reconnu devant lui son insuffisance, il le baptise, le cœur pénétré de respect et d'amour, mais l'esprit tranquille, et le corps dans une contenance grave. Venons au plus grand de tous les exemples, c'est celui de la sainte Vierge au moment où elle est favorisée de la plus intime union avec Jésus-Christ, en devenant sa mère. A la vérité elle est d'abord un peu troublée, mais ce n'est que de s'entendre donner de grandes louanges qu'elle ne croit pas mériter. Dès que l'ange ne lui parle plus d'elle, mais du mystère divin qui doit s'opérer en elle, non seulement elle acquiesce à ce qui lui est annoncé : *Ecce ancilla Domini*, mais encore elle en désire l'accomplissement, et elle le témoigne avec simplicité, quoiqu'elle soit pénétrée de la sublimité du mystère, et de son propre néant : *Fiat mihi.*

Retrouvez-vous dans quelqu'un de ces exemples vos tressaillements forcés, les agitations qui vous épuisent, et ce feu pris de votre propre foyer, et non de l'autel, feu naturel pour vous, mais étranger pour le Seigneur ? Vous n'y voyez qu'humilité, que candeur, que regards simples, que sentiments ingénus ; et si vous pouviez pé-

nétrer au dedans de ces grands modèles, c'est tout ce que vous y verriez, avec des mouvements tranquilles qui coulent de leur cœur comme de source, proportionnés à leur degré de grâce et à l'impression actuelle de l'Esprit-Saint. Imitez-les sans y ajouter votre prétendue ferveur. Ouvrez votre cœur à Jésus-Christ avec simplicité, comme Zachée lui ouvre sa maison ; reconnaissez votre indignité devant lui comme le centenier ; demandez-lui la guérison de votre âme, comme saint Pierre lui demande celle de sa belle-mère ; seul avec lui, seul au fond de vous-même, écoutez, comme Magdeleine, les paroles qu'il dit à votre cœur dans cette profonde solitude ; témoignez-lui une disposition sincère d'obéir à toutes ses volontés, comme saint Jean ; désirez de vous unir intimement à lui, comme Marie ; et que, pour rendre cette union toujours plus étroite, il vienne souvent en vous.

Communiez donc, sans vous mettre trop en peine pour avoir cette ferveur sensible et cette vivacité de sentiments qui ne dépendent pas de vous, et que Dieu ne regarde pas tant en vous que l'humilité, la candeur, le repos, la confiance et le soin de votre avancement dans la vertu, dont vous semblez faire peu de cas. Communiez souvent, communiez plusieurs fois la semaine, sous la conduite d'un directeur pieux, prudent et éclairé, si l'attrait que vous avez pour ce Sacrement adorable est accompagné du sentiment

de votre indignité, si vous y joignez la pratique des bonnes œuvres, la fuite du monde, une vie de mortification et de recueillement déjà longtemps soutenue, l'éloignement de tout péché, même véniel (je dis l'éloignement, et non l'exemption qui est incompatible avec la fragilité humaine), le désir sincère d'avancer dans la vertu, l'attention sur vous-même, autant que votre état vous permet de l'avoir : communiez, dis-je, quoique vous ne paraissiez présenter à Jésus qu'un cœur sec et un esprit enveloppé de ténèbres. Souvenez-vous que ces ténèbres louent Dieu aussi bien que la lumière (1), et que l'on peut confidemment se présenter devant lui et entrer dans son sanctuaire avec cette aridité, sur laquelle il se plaît à faire éclater sa gloire. (2).

CHAPITRE III

Ne point se troubler de ses dégoûts ni de ses vicissitudes

§ 1.

Après ce que nous avons dit sur les dégoûts et les aridités, en traitant des moyens d'acquérir la paix, il ne nous reste que de l'appliquer à la pratique. Ainsi, quelque peu de goût que vous

(1) Benedicite, lux et tenebræ, Domino. Cant., III. puer.
(2) In terra deserta in invia, et inaquosa, sic in sancto apparui tibi, ut viderem virtutem tuam et gloriam tuam. Ps. LXII, 3.

ressentiez pour les saints exercices, persévérez-y constamment, pour vous maintenir dans la paix par une conduite toujours égale. Si votre prière devient une pratique insipide, et même un tourment, souffrez-le sans impatience, et joignez au sacrifice des lèvres celui de la privation des goûts sensibles. Bannissez soigneusement de votre esprit l'erreur trop commune qui consiste à croire que Dieu n'agrée plus le sacrifice de louange dès que l'on a le cœur reserré, puisqu'il veut au contraire, qu'on le lui offre lorsque l'on est affligé par la tribulation (1), et que c'est le moyen d'attirer sur nous la grâce, la lumière et la joie (2). Remplissez-vous de force, par la persuasion que plus la prière est laborieuse, plus elle est ordinairement agréable à Dieu et utile pour vous, supposé que vous ne vous négligiez pas. Unissez-la à celle du Sauveur agonisant, que la tristesse mortelle dont elle était acompagnée ne rendit pas moins méritoire ; et, à l'exemple de ce divin Maître, prolongez-la même quelquefois (3), pour mieux vaincre le démon et l'amour-propre, qui voudraient vous la faire ou abandonner ou abréger.

(1) Immola Deo sacrificium laudis, et invoca me in die tribulationis. P. XLIX, 14 et 15.

(2) Sacrificium laudis honorificabit me ; et illic iter quo ostendam illi salutare Dei. *Ibid.*, 23.

(3) Factus in agonia prolixius orabat. Luc, XXII, 44.

§ II.

L'oraison devient-elle quelquefois pour vous un exercice pénible et qui vous rebute, un serrement de cœur, une désoccupation qui égare votre esprit loin de le captiver, un théâtre où votre imagination se livre à toutes ses chimères? humiliez-vous devant le Seigneur de tout ce que vous éprouvez en vous-même ; pensez que vos péchés méritent bien ces froideurs de sa part, et que les vôtres en sa présence sont l'effet ou de vos infidélités envers lui ou de ses sages desseins sur vous. S'il ne vous permet pas de vous asseoir avec ses enfants, et de vous nourrir des mets délicieux qu'il leur sert, priez-le de vous accorder du moins les miettes qui tombent de la table (1). Estimez leur bonheur, désirez-le sans inquiétude ; efforcez-vous sans vous fatiguer ; demandez, soupirez, craignez, espérez ; méditez sur ce que vous ne méditez pas. Si vous ne pouvez gagner la hauteur des montagnes comme les cerfs, enfoncez-vous dans les antres des rochers comme les hérissons (2). Enveloppez-vous dans votre propre néant, loin d'affecter une élévation violente, inutile et même nuisible.

(1) Si aridum te sentis, insiste orationi, ingemisce, et pulsa ; nec desistas, donec merearis micam aut guttam gratiæ salutaris accipere. *Imit. Christi*, lib. IV, cap. XII.

(2) Montes excelsi cervis, petra refugium herinaciis. Ps. CXXX, 18.

Tenez-vous assis dans vos ténèbres, et priez le Seigneur de vous éclairer (1). Dites-lui du fond d'un cœur tranquille : « Seigneur, me voici « devant vous sans réflexion, sans sentiment, « comme un animal stupide ; et cependant je « ne me rebute pas, puisque vous ne vous re- « butez point vous-même. Je veux persévérer « dans l'oraison : et si je ne puis faire beaucoup « pour vous, du moins, je me tiendrai devant « vous (2). Je vous glorifierai par mes souffran- « ces, si je ne le puis par une ferveur sensible. « Je hais de tout mon cœur les péchés et les « négligences qui vous éloignent de moi ; mais « j'en reçois volontiers la peine. Quand je ne « serais point coupable, je voudrais toujours « être soumis. Votre volonté toujours adorable « me rendra précieuses jusqu'à vos rigueurs. « J'adorerai votre souveraineté, si je ne puis « goûter vos miséricordes ; mais je ne désespère « pas d'en ressentir enfin les douces effusions. « Vous avez beau me montrer un visage sévère ; « quand vous me frapperiez du dernier coup, « mon dernier soupir serait un mouvement de « ma confiance (3). Quand je serais cette vigne « que vous avez abandonnée, que vous avez dé- « fendu aux nuées d'arroser, et que vous avez

(1) Illuminare his qui in tenebris sedent. Luc., I, 79.

(2) Ut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum. Ps. LXXII, 23.

(3) Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo. Job, XIII, 15.

« changée en une solitude inculte (1), j'espère « que dans votre plus grand éloignement vous « vous tournerez vers moi, que du haut du ciel « vous jetterez un regard favorable sur cette vi- « gne que votre droite à plantée (2), et que vous « visiterez par les influences de votre amour; « que le temps viendra où le désert le plus sté- « rile et le plus affreux sera changé en un champ « fertile et riant (3), où vous vous plairez à faire « éclater votre gloire et à peindre votre beauté « (4). Vous aimez, Seigneur, à travailler sur le « néant : me voici ; et si je suis encore quelque « chose à mes propres yeux, hâtez mon anéan- « tissement pour commencer votre ouvrage. »

§ III.

Comportez-vous de même dans vos communions, dans vos pratiques de mortification, dans le service que vous rendez à votre prochain, et généralement en tout ce qui est de la piété, sur cette maxime déjà établie, que plus vos exercices vous coûtent de peines et de violences, plus ils vous méritent de couronnes, et atti-

(1) Ponam eam desertam, non putabitur, et nubibus mandabo ne pluant super eam imbrem. Is., v, 6.

(2) Respice de cœlo et vide et visita vineam istam. Ps. LXXIX. 15.

(3) Lætabitur deserta, invia, et exultabit solitudo, et florebit quasi lilium. Is., XXXV, 1.

(4) Ipsi videbunt gloriam Domini, et decorem Dei nostri. *Ibid.*, 2.

rent sur vous les regards favorables de Dieu. La croix, la croix, c'est là votre partage, si vous voulez marcher à la suite de Jésus-Christ. Fondez votre édifice spirituel sur la vive roche du Calvaire, où Jésus, dans la plénitude de son âge, développe les plus profonds secrets de sa doctrine et consomme l'ouvrage de votre salut, et non sur les terres grasses de l'Egypte, où il n'est que bégayant faible et inconnu. Est-ce pour vous amuser avec quelque douceur puérile, que vous vous êtes engagé dans le service de Dieu, ou pour opérer la sanctification de votre âme par toutes sortes de travaux? Malheur à vous, si, après bien des années d'une vie dévote, vous n'étiez à votre mort qu'un enfant de cent ans; et si, n'ayant semé pendant vos jours que dans la sensualité de la dévotion, et non dans l'esprit de la solide vertu, vous ne pouviez moissonner à la fin que la faiblesse et l'imperfection ! Que les goûts dont les autres jouissent ne vous fassent point porter impatiemment vos aridités. Ils ont comme vous leurs jours tristes. Leurs délices présentes sont ou la récompense de leurs travaux pour Dieu, ou une effusion gratuite de ses miséricordes, et vous ne devez ni comparer vos vertus à celles qu'ils pratiquent, ni être jaloux des faveurs dont ils sont comblés.

§ IV.

Il est vrai, direz-vous, Dieu ne fait pas les mêmes grâces à tout le monde. Il en est le

maître absolu, et je n'ai garde de murmurer contre la distribution qu'il en fait : c'est faveur quand il les accorde, et ce n'est jamais injustice quand il les refuse. Je reconnais même que je m'en rends toujours plus indigne, et c'est ce qui m'afflige le plus. Je serais sans inquiétude si j'étais sans infidélité. Si je cours jusqu'à me lasser, ce n'est pas pour ravir la couronne d'autrui, mais pour ne pas perdre la mienne qui m'échappe à tout moment. Hier j'étais fervent, aujourd'hui je suis tiède, peut-être que demain je serai froid. Et moi je vous dis que vous ne connaissez pas assez votre cœur et ses alternatives, la grâce dont vous êtes favorisé et ses différentes formes (1) ; que vous serez peut-être demain ce que vous étiez hier. Parce que vous étiez fervent hier, il ne s'ensuit pas que vous devez l'être aujourd'hui, et que ce soit par votre faute que vous ne le soyez pas. Qu'il serait à souhaiter que ce que vous appelez une tiédeur qui vous confond ne se tournât point, par votre impatience, en une ébullition qui vous évapore ! La vie de notre âme, comme celle de notre corps, est mêlée de jour et de nuit. Pendant le jour il faut travailler avec force, et pendant la nuit souffrir avec patience. C'est beaucoup alors de ne pas dissiper ce que l'on a acquis ; et il serait aussi ridicule d'être surpris de la faiblesse que l'on ressent, que des ténèbres où l'on se trouve.

(1) Multiformis gratia Dei. I Petr., iv, 10.

« Ne comptez pas beaucoup sur votre disposi-
« tion présente, qui se changera bientôt en une
« autre, dit l'auteur de l'*Imitation de Jésus-*
« *Christ*. Tant que vous vivrez, vous serez, mê-
« me malgré vous, sujet au changement et aux
« alternatives ; de sorte que vous vous verrez
« tantôt dans la joie, tantôt dans la tristesse ;
« tantôt tranquille, tantôt troublé ; tantôt dévot,
« tantôt sans dévotion ; tantôt fervent, tantôt
« lâche ; tantôt sérieux, tantôt léger. Mais un
« homme prudent et bien versé dans la spiritua-
« lité se met au-dessus de toutes ces vicissitu-
« des : sans faire attention à ce qui se passe en
« lui, ni de quel côté souffle le vent de l'incons-
« tance, il ne vise qu'à son but, qui est son avan-
« cement dans la vertu ; et ne regardant que
« Dieu en toutes choses, il rend sa conduite
« égale malgré ces alternatives, et sa vertu fer-
« me parmi toutes ces variations. »

§ V.

Saint François de Sales ne veut point que nous nous étonnions de ces vicissitudes, et que nous soyons alarmés de la faiblesse qui succédera à la plus courageuse résolution. Il nous assure (1) que Dieu fera de nos misères le trône de sa miséricorde, et de nos impuissances le siège de sa toute-puissance, si nous les supportons avec humilité, avec tranquillité, avec douceur ; si nous ne perdons pas la confiance parmi ces faiblesses

(1) Ep. XLVII, lib. IV.

et ces obscurités ; si nous évitons l'impatience, l'empressement et le trouble, qui ne feraient, dit-il, qu'entortiller le fil de notre ouvrage, et nous embarrasser de nous-mêmes dans nos pensées multipliées dans nos désirs entrelacés, comme un oiseau s'enlace dans un filet. Assurément ce ne serait pas le moyen d'aller plus vite dans le chemin de la vertu, et de regagner bientôt la ferveur passée ; il faudrait bien du temps pour se dégager et pour se remettre dans la liberté dont on jouissait avant que de se livrer à cette activité turbulente : et l'on en perdrait encore infailliblement beaucoup à suivre une ferveur artificielle que le démon, profitant de notre disposition, ne manquerait pas de nous présenter, pour nous faire abandonner la véritable.

Ces vicissitudes qui nous affligent avaient plusieurs fois servi d'épreuve au saint que nous venons de citer. Il les supportait sans s'en alarmer, et sans se livrer à l'inquiétude et à l'empressement qu'il condamne partout. « Sortant « de ma retraite, dit-il dans une de ses lettres, « je semblais revenir de l'autre monde, et je ne « savais presque plus parler de celui-ci. La « multitude des affaires, et les distractions « qu'elles causent, ont insensiblement ralenti « cette vivacité de sentiments, et il ne me reste « de cette retraite qu'une pratique sèche des « résolutions que j'y pris. » Imitez-le par votre fidélité, par une conduite toujours sérieuse et recueillie, par une mortification continuelle de

vos passions et de votre activité, par la patience à attendre tranquillement le Seigneur, qui vous a longtemps attendu, qui s'est souvent présenté à la porte de votre cœur sans jamais entreprendre de la rompre, qui vous a sollicité sans vous troubler, qui s'est offert sans empressement, qui s'est retiré sans se rebuter, qui est revenu sans cesse. Cette attente tranquille de la ferveur, jointe à un désir sincère et à des soins modérés, est le moyen le plus sûr de la rappeler plus vite, de la posséder plus constamment, et de nous rendre supérieurs, par notre fidélité, à des alternatives qui ne dépendent pas de nous.

§ VI.

Sainte Thérèse ressentait aussi ces vicissitudes (1), se trouvant tantôt avec un courage que rien n'ébranlait, tantôt avec une timidité qui était effrayée de la moindre peine ; tantôt avec une ferveur qui semblait ne devoir jamais se ralentir, tantôt avec une langueur qui semblait ne pouvoir jamais être ranimée ; tantôt avec un dégagement qui s'élevait sans peine au-dessus de tout, tantôt avec des affections d'attachement qui l'abaissaient, pour ainsi dire, au-dessous de tout. Néanmoins ces changements étonnants qu'elle dit avoir non-seulement éprouvés en elle-même, mais encore re-

(1) Voy. son *Chemin de la perfection*, ch. XXXVIII.

marqués en plusieurs autres saintes âmes, ne servaient qu'à lui faire connaître la faiblesse de la nature sans l'abattre, et la force de la grâce sans l'enorgueillir. Plus ces alternatives étaient fréquentes, plus elles lui rendaient présents ces deux objets, qui, se balançant, pour ainsi dire, l'un l'autre, la tenaient dans le milieu, entre la crainte excessive et la trop grande confiance. Sachant que le jour et la nuit se succèdent mutuellement, l'arrivée de l'un ne lui faisait pas oublier le prochain retour de l'autre ; et, accoutumée à passer alternativement de la lumière aux ténèbres, elle n'était ni effrayée de celle-ci, ni éblouie de celle-là.

Si ces grands saints et presque tous les autres ont ressenti ces faiblesses, ces ténèbres, ces aridités, devons-nous être surpris de ne pas jouir sans interruption de la force, de l'onction, de la lumière dont Dieu nous favorise en certains temps ? S'ils n'ont trouvé de ressource à ces infirmités que dans une humble prière, devons-nous en chercher dans de présomptueux efforts ? Si, persuadés que leur naturel, quelque vif et quelque droit qu'il pût être, ne pouvait produire que du naturel, ils se sont contentés d'agir doucement, selon la mesure de leur grâce présente, croyons-nous pouvoir ajouter quelque chose de notre fonds à la force de la nôtre ? ou voudrions-nous en interrompre le mouvement par nos propres efforts, plutôt que de renoncer à la vaine satisfaction que nous cherchons dans

notre vivacité ? Si, avec les vierges prudentes, ils ont attendu tranquillement le retour de l'époux, se contentant de veiller et d'avoir leurs lampes en bon état, serions-nous sages de sortir sans ordre, sans huile, à travers l'obscurité et les dangers de la nuit, pour prévenir celui dont il faut attendre les approches ? Attendons-le donc dans un grand repos, sans nous endormir et sans nous empresser. S'il tarde à venir, redoublons notre vigilance, persuadés qu'il ne manquera pas à sa promesse, et qu'il viendra sans délai (1). Y a-t-il une contradiction à dire que différer n'est pas tarder ? Non, puisque ce sont les paroles de la vérité même. Il semble quelquefois à notre amour-propre impatient, ou à notre zèle peu éclairé, peut-être encore à nos pieux désirs, que le retour sensible du Seigneur est tardif, et ses absences bien longues ; mais en effet il vient toujours sans délai, parce qu'il vient précisément au moment que sa sagesse infinie a marqué, et que nos vrais besoins le demandent.

(1) Sit moram fecerit, expecta illum ; quia veniens veniet et non tardabit. . . non mentietur. HABAC., II, 3.

CHAPITRE IV

Pour se maintenir dans la paix intérieure, on doit désirer les vertus mêmes avec modération, et les pratiquer sans trop d'ardeur.

ARTICLE PREMIER

Modération dans les désirs de la vertu.

§ I.

On serait sans doute étonné de nous entendre dire qu'il faut être sobre en sagesse, si nous ne le disions d'après saint Paul, qui l'appuie de toute l'autorité que lui donne son apostolat (1). Quoiqu'il n'y ait jamais d'excès dans la vertu, il y en a souvent beaucoup dans les idées qu'on s'en forme, dans les désirs que l'on en conçoit, et dans les actions qu'on en pratique ; parce que la vertu consiste dans un milieu dont on s'écarte en allant au delà comme en restant au-dessous, milieu encore plus difficile à trouver que le centre de la pesanteur des corps et le parfait équilibre : et de même qu'une main tremblante et trop empressée ne trouverait jamais cet équilibre, ainsi les désirs trop ardents qui jettent dans le chagrin et dans le trouble, ne feront jamais parvenir à la vertu qu'on se propose ; ils feront, au contraire, perdre la

(1) Dico enim per gratiam quæ data est mihi, non plus sapere quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem, Rom., XII, 3.

paix de l'âme qui est en même temps le principe et le fruit de toutes les vertus. Des commençants peu versés regardant ces désirs véhéments comme des coups de vent qui les poussent rapidement vers le port : mais en effet ils ne font que les faire tournoyer, ou les écarter de leur route. Aussi saint François de Salès, qui était si éclairé sur la conduite intérieure, veut qu'on tienne son cœur au large, et qu'on ne le presse pas trop par de grands désirs de perfection (1). Puisque toutes les vertus sont unies et qu'elles se donnent mutuellement du secours, il n'en est aucune qui puisse être opposée à une autre. Principe constant, règle invariable, sur laquelle on doit juger de certains mouvements de piété et de certains attraits personnels qui ne doivent pas être regardés comme des productions de la vertu, dès qu'ils sont opposés à l'obéissance et à la paix. La première de ces vertus est une règle vivante, sensible et parlante, qu'on peut facilement appliquer. La seconde est intérieure et cachée, mais elle se fait assez discerner à une âme un peu attentive.

Nous ne devons désirer les vertus que pour la gloire de Dieu et pour notre sanctification. La gloire de Dieu consiste dans l'accomplissement de sa volonté, et notre sanctification dans le renoncement à la nôtre. Or Dieu veut que la paix règne dans nos âmes sur toutes les vertus,

(1) Ep. LIX, liv. III.

qu'elle en règle les désirs, qu'elle en dirige les pratiques ; et notre volonté serait une opposition formelle à celle de Dieu si elle renversait cet ordre.

§ II.

Il y a deux choses dans la vertu qui peuvent exciter nos désirs : l'une est la vertu même, et les grands biens qu'elle nous procure ; l'autre est l'éclat de la vertu, et la gloire qui nous en revient. Les saints, qui n'avaient en vue que le premier objet, cherchaient la perfection avec des désirs tranquilles et de paisibles mouvements ; mais nous, qui envisageons aussi le second, et qui peut-être, par une suite de notre corruption, lui donnons la première place, nous voulons être parfaits jusqu'à nous impatienter de ce que nous ne le sommes pas. Que l'éloignement des hommes, dans lequel nous vivons peut-être, ne nous trompe pas et ne nous fasse pas accroire que notre vanité n'entre pour rien dans notre empressement. L'on n'est jamais tout à fait séparé du monde, et l'orgueil avide s'attache à tout : rampant malgré sa hauteur, il mendie les applaudissements de ceux mêmes qu'il méprise ; et ne fut-on que vis-à-vis de soi-même, on aimerait à s'y mirer, sans faire attention qu'il n'est pas pour notre vertu de regards plus meurtriers que les nôtres. La chute de ces anciens anachorètes qui se perdirent par la vanité en est

une forte preuve et un exemple formidable (1).

Accoutumons-nous à regarder sans cesse nos péchés et nos imperfections ; mais n'envisageons que rarement, et seulement pour le vrai besoin, nos progrès dans la vertu et notre exemption de certains défauts. Souhaitons, autant que la charité peut le permettre, que les yeux du prochain ne tombent que sur le premier objet. Aimons à être méprisés, et méprisons-nous nous-mêmes encore davantage ; et nos désirs inquiets se ralentiront bientôt. Et plaise à Dieu que nos lampes ne s'éteignent pas dès que l'huile de l'estime publique viendra à nous manquer, et que nous ne soyons pas dans la nécessité de revenir à ce que nous aurons quitté, pour ne pas tomber dans le dernier relâchement, et pour soutenir un reste de probité par le misérable appui de l'honneur, qui est peut-être tout ce qui nous presse si fort de tendre à l'acquisition de la vertu !

§ III.

Vous vous proposez d'abord la perfection de la vertu, et vous la regardez, non comme un objet éloigné auquel vous devez tendre par des progrès, mais comme une élévation où vous voulez atteindre par les derniers efforts. Les degrés vous ennuient ; mais un autre plus prudent que vous en profite, et arrive bientôt, sans se

(1) *Vies des Pères des déserts*, t. II, p. 49, et ailleurs.

fatiguer, au lieu vers lequel vous vous élancez vainement. Tout l'ouvrage de notre sanctification est partagé en commencements difficiles, en progrès insensibles, et en heureuse consommation. Dans l'ordre de la grâce, comme dans celui de la nature, Dieu veut que les accroissements soient imperceptibles ; et vous voudriez joindre les deux extrémités, et anéantir la gradation. Le laboureur est plus patient que vous, et vous devriez profiter de son exemple, puisque c'est à lui que le Sauveur vous envoie pour votre instruction (1). Il prépare d'abord les terres, il leur donne plusieurs façons ; ensuite il jette son grain, qui disparaît aussitôt à ses yeux, sans qu'il s'alarme, et qu'il croie avoir perdu son temps, ses peines et son froment. Celui-ci reparaît après un peu de patience ; mais il en faut encore beaucoup avant que de pouvoir recueillir quelque chose. Ce n'est d'abord qu'un tendre germe ; l'herbe vient après, ensuite l'épi, dans lequel le froment se forme et mûrit peu à peu (2) sans que le laboureur s'en aperçoive (3).

Le Seigneur a répandu sur vous le grain de sa parole et mis dans votre cœur des semences de vertu, et vous êtes impatient de les faire éclore.

(1) Sic et regnum Dei, quemadmodum si homo jaciat sementem in terram. MARC., IV, 26.

(2) Ultro enim terra fructificat primum herbam, deinde spicam, deinde plenum frumentum in spica. MARC., IV, 28.

(3) Et semen germinet, et increscat, dum nescit ille *Ibid.*, 27.

Vous voulez hâter, par l'ardeur de vos mouvements, des fruits que la seule patience conduit à maturité (1). Vous allez tout gâter et tout perdre, pour vouloir repaître les yeux de votre amour-propre du fruit de votre travail, ou pour vouloir le recueillir à contre-temps, sans patience et sans discrétion. Vous dites, et vous pensez même, que c'est zèle de la gloire de Dieu et de votre avancement ; mais en effet c'est amour déréglé de vous-même, et manque de confiance en Dieu et de dépendance de sa grâce. Vous attendez trop de vous-même ; et comme c'est sur vous seul que vous comptez sans vous en apercevoir, au lieu de mettre dans les trésors de la Providence tout le bien que vous faites et de l'oublier, vous voudriez voir chaque jour votre progrès, comme un marchand compte son gain à la fin de la journée. Peu satisfait de l'espérance de la moisson, vous voudriez la voir croître à chaque moment d'une manière sensible, et en repaître vos yeux. Homme de peu de foi ! eh ! confiez-vous du moins autant au Seigneur, qui reçoit dans ses mains tout ce que vous faites pour votre progrès, que le laboureur se confie à la terre sur laquelle il répand son gain. Dieu, qui est trop juste pour oublier vos

(1) Fructum afferunt in patientia. Luc., VIII, 15.

Patientes igitur estote, fratres, usque ad adventum Domini. Ecce agricola expectat pretiosum fructum terræ : patienter ferens donec accipiat temporanum et serotinum. Patientes igitur estote et vos. Jacob., V, 7.

bonnes œuvres, formera en vous insensiblement les vertus, et sans que vous vous en aperceviez. S'il vous les montre quelquefois dans leur naissance pour vous encourager, gardez-vous bien d'exposer ces tendres germes à la rigueur des temps. N'ayant pas encore jeté de profondes racines, ils seraient desséchés par les ardeurs du soleil (1) : la contradiction des méchants, et la persécution que le monde ne manquerait pas d'exercer contre vous, étoufferaient dans sa naissance cette espérance de moisson (2).

Vous êtes faible. Malheureux si vous ne le sentez pas, et plus malheureux encore, si, sentant votre faiblesse, vous vous exposez imprudemment. Mais aussi ne pensez pas que les progrès que vous ferez doivent vous rendre immobile au milieu des vents et des orages. Peut-être en serez-vous agité davantage à mesure que vous vous élèverez, et peut-être éprouverez-vous de plus violents penchants vers la terre lorsque vous serez le plus chargé de fruits. Ceux qui s'étonnent et qui s'inquiètent d'éprouver en eux-mêmes des inclinations terrestres, et qui, comme dit saint François de Sales, ne se contentent pas de ce que leur plante est ferme et bien enracinée, mais qui voudraient que le vent

(1) Sole autem orto, æstuaverunt, et quia non habebant radicem, aruerunt. MATH., XIII, 6.

(2) Facta autem tribulatione et persecutione propter verbum, continuo scandalizantur. MATH., XIII, 21.

n'en fît pas même remuer une feuille, ne connaissent pas assez le caractère du cœur humain, la nature de la vertu, ni l'économie de la grâce.

ARTICLE II.

Modération dans l'imitation de la vertu.

Ne pas entreprendre d'imiter ce qu'on voit faire aux autres.

§ I.

Penser qu'on doive imiter tout ce que l'on voit faire de bien, c'est une erreur, c'est une présomption qui ne produit que des distractions dangereuses, des efforts inutiles et le trouble du cœur. Dieu ne donne pas à tout le monde la même force pour pratiquer la vertu, parce que tous ne doivent pas avoir le même rang dans la gloire. Il donne cinq talents de grâce à l'un, tandis qu'il n'en donne que deux à l'autre. Lui demanderez-vous pourquoi il ne les rend pas tous égaux ? pourquoi il y a plusieurs demeures dans sa maison, ou d'où vient qu'il ne vous donne pas la première ? Ce serait une témérité qui entreprendrait sur les droits de Dieu, en prétendant s'élever au-dessus du rang qu'il a destiné à chacun, et s'y élever par ses propres forces, puisqu'elle n'attendrait pas le mouvement du Seigneur ; au lieu qu'une sagesse sobre attend tout de lui, et se contente de la mesure de grâce qu'il lui a destinée (1), bornant toute son atten-

(1) Sapere ad sobrietatem, et unicuique sicut Deus divisit mensuram. Rom., xii, 3.

tion à n'en laisser rien perdre, et toute sa ferveur à agir à chaque moment dans toute l'étendue de cette même grâce.

Où courez-vous ? et qu'est-ce qui vous presse si fort ? Vous avez vu faire une action héroïque de vertu, et vous ne voulez pas être un moment sans l'imiter : vous vous livrez sans fruit, et même avec perte de votre repos, à votre zèle bouillant et précipité. Avez-vous la grâce de cette action, comme vous en avez la volonté ? Dieu demande-t-il de vous ce service ? En même temps que cette action de vertu s'est faite, combien ne s'en est-il pas fait d'autres ! Pouvez-vous imiter tout, et être partout ? Eh ! restez, restez dans la place où Dieu vous a mis, fût-elle la dernière, et attendez avec modestie qu'il vous dise de monter plus haut. Vous discernerez sa voix à la paix qu'elle portera dans votre cœur, où une ambitieuse piété ne porte que le trouble. Vieillissez sans inquiétude dans un médiocre degré de vertu proportionné à votre attrait et à vos forces (1). Ne perdez cependant pas le désir d'une plus grande perfection. Dieu vous y fera peut-être parvenir à la fin en très peu de temps, après avoir affermi votre humilité en vous faisant sentir longtemps votre indigence (2). Le moyen le plus propre d'attirer ses faveurs, c'est

(1) Sta in testamento tuo, et in eo colloquere, et in opere mandatorum tuorum veterasce. Eccl., xi, 21.

(2) Facile est enim in oculis Dei subito honestare pauperem. *Ibid.*, 23.

de se confier en sa bonté, et de se tenir avec modestie dans le rang où l'on est appelé, sans envie et sans négligence (1). Il ne veut pas que tout le monde le serve de la même manière, mais les uns d'une façon, les autres d'une autre, selon la diversité des talents, des lumières et des forces qu'il leur communique (2); et vouloir tout entreprendre sans attendre son mouvement, sans que sa volonté se déclare, mais précisément, parce que c'est un bien et que les autres le font, c'est imiter le zèle imprudent de ces Hébreux qui voulaient être les libérateurs de leur peuple et les vainqueurs de ses ennemis, aussi bien que les Machabées, mais dont Dieu ne bénit pas l'entreprise, parce qu'ils n'étaient pas les hommes de sa droite, et qu'il les avait destinés à gouverner le peuple, et non à dompter les nations (3).

§ II.

Les saints eux-mêmes ont-ils pratiqué tout ce qu'ils ont remarqué de bien dans les autres? Saint Louis, roi de France, a-t-il imité la pauvreté réelle de saint François? et les Pères du désert se sont-ils engagés dans les travaux apostoliques? Je sais que chacune d'eux a réuni

(1) Confide in Deo, et mane in loco tuo. Eccl., xi, 22.

(2) Unusquisque proprium donum habet ex Deo, alius quidem sic, alius vero sic. I Corinth., vii, 7.

(3) Ipse autem non erant de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israel. I Mach., vii, 62.

toutes les vertus dans sa personne; mais les ont-ils toujours pratiquées de la même manière et dans le même degré? Ceux qui ont reconnu en quoi les autres excellaient et les surpassaient, se sont-ils livrés à l'empressement, à l'envie et au chagrin? S'ils eussent été susceptibles de ces impressions à la vue de l'abondance d'autrui et de leur propre indigence, ils n'eussent jamais trouvé de repos; car ils ont toujours eu une haute idée de leur prochain, et une fort basse d'eux-mêmes. Et vous, si vous attendez que le sentiment de votre perfection vous mette dans le calme, vous devez renoncer entièrement, ou à ce dernier, ou à l'humilité chrétienne. Mais Jésus-Christ a dit: « Apprenez de moi que je suis « doux et humble de cœur. » C'est la maxime fondamentale de toute sa doctrine. En vain, par une ambition et par une présomption qui se croirait capable de tout, l'on s'efforcerait de bâtir un édifice spirituel sur un autre fondement que sur celui de cette humilité, ou le cimenter autrement que par cette douceur. Les âmes justes sont comme autant de fleurs dans le jardin de l'époux céleste. Toutes n'ont pas la même beauté et ne répandent pas la même odeur: c'est dans leur variété qu'éclate admirablement la sagesse divine dont elles sont l'ouvrage. La sainteté a plusieurs formes, comme la grâce qui en est le germe. Portons notre fruit, portons-le dans son temps, et ne regardons celui des autres que pour l'admirer.

Que ferai-je, mon père (1) ? disait un solitaire à un ancien qu'il consultait. Depuis que je suis dans le désert, je n'ai pu parvenir à faire que trois cents oraisons par jour ; et cependant j'apprends qu'une fille qui vit dans un village en fait jusqu'à sept cents. Son exemple me confond et me trouble. Et moi, lui répondit le sage vieillard, je n'en fais que cent, et je n'en ai point de remords. Si vous en sentez, c'est que vous ne faites pas tout ce que vous pourriez faire. Que d'utiles réflexions cet exemple ne nous fournit-il pas ! Un solitaire souffre de grandes peines de conscience de ce qu'il ne fait que trois cents oraisons par jour. Quelle condamnation de notre lâcheté, de notre dissipation et de notre éloignement pour la prière ! Une fille en fait sept cents. Que ne peut pas notre faiblesse, lorsqu'elle est animée d'une vive foi, d'un grand courage et d'une ardente ferveur ? Un homme d'une vertu consommée ne fait pas ce que fait une fille. La perfection est donc indépendante de la multitude des pratiques. Dieu ne donne donc pas la même force à tous, et n'exige pas de tous les mêmes services. Donc l'on peut-être parfait dans son degré par la fidélité à ce que Dieu exige, sans imiter ce que les autres font ; et par conséquent nous ne devons pas nous faire un devoir d'imiter tout ce que nous voyons faire d'édifiant. Le jeune solitaire est blâmé

(1) *Vies des Pères des déserts*, t. II.

comme négligent par le saint qui en fait moins que la Profonde sagesse, solide instruction pour les directeurs des âmes, qui doivent discerner les forces et les attraits, conduire chacun selon la mesure du don de Jésus-Christ (1), se bien garder d'assujettir ceux qu'ils dirigent à une routine de conduite invariable, et ne craindre pas de les voir plus fervents qu'eux-mêmes, de leur prescrire des règles qu'ils n'observent pas, et de les reprendre des manquements dont ils ne sont pas exempts eux-mêmes, de leur propre aveu. Le solitaire, ainsi condamné par celui qui lui est inférieur en pratiques, ne se récrie point contre son jugement. Modestie digne d'un saint qui consulte un autre saint. Discernement judicieux, qui comprend qu'en faisant plus que les hommes parfaits on peut ne l'être point, parce que l'on ne fait pas tout ce que Dieu exige. Utile instruction pour nous, d'écouter avec simplicité ce que disent ceux qui sont assis sur la chaire, sans examiner avec malignité ce qu'ils font. Si le sage vieillard ne dit pas au jeune solitaire qu'il ne devait pas se piquer de faire autant d'oraisons que cette fille, c'est que, comme il paraît assez par sa réponse, il comprit que le jeune solitaire péchait plus par négligence que par présomption, et qu'il fallait plutôt exciter sa ferveur que travailler à la renfermer dans ses justes bornes. D'ailleurs,

(1) Secundum mensuram donationis Christi, Eph. iv, 7.

en lui disant qu'il faisait lui-même moins d'oraisons et qu'il était tranquille, il lui donnait précisément l'instruction que nous donnons ici.

§ III.

Tenez donc votre cœur en paix, et toujours en état, par ses forces ménagées, de faire un coup de vigueur et de soutenir des travaux pour le service de Dieu ; mais n'entreprenez rien au-dessus de votre portée. Approuvez tout ce que vous verrez faire de bien, regardez avec complaisance tout celui qui se présentera à votre esprit, sans pourtant imiter ceux qui s'amusent à contempler l'étendue des cieux et la beauté des astres, perdant de vue le chemin où ils marchent et les précipices où ils risquent de tomber. Occupez-vous des devoirs de votre état et des besoins de votre âme. Admirez et louez les saints, sans avoir ni la vanité de vous croire tel ni la présomption de vouloir les imiter. Tout ce que leurs exemples doivent vous inspirer, c'est d'être toujours plus fidèle et à vos devoirs et à la mesure de grâce qui vous est donnée. Ne sortez point de votre sphère, vous ne feriez qu'errer au hasard. Quoique le soleil darde de fort loin ses rayons, la lune doit se tenir dans sa place (1) pour en être éclairée : elle ne gagnerait rien à l'approcher. Ne vous piquez donc

(1) Elevatus est sol, et luna stetit in ordine suo. Hab., III. — Ainsi cité par saint Grégoire le Grand, Hom. XXIX, sur les Évangiles.

pas d'imiter en tout les actions des saints. N'imitez pas même en tout leur langage Il était l'expression de leurs héroïques sentiments, et les vôtres ne sont que médiocres. Si vous affectiez de parler comme les plus grands saints, quoique vous ne soyez en effet qu'un homme faible, ce serait un mensonge, si vous vouliez tromper autrui, ou une erreur, si vous vous trompiez vous-même. Un langage toujours sublime, opposé à une conduite ordinaire, formerait un contraste ridicule, qui serait nuisible à la piété.

ARTICLE III

Modération dans l'exercice de la vertu.

§ I.

Ce n'est qu'en combattant courageusement et en remportant la victoire que l'on mérite d'être couronné. Mais il y a des couronnes de différents prix, il y a du plus et du moins dans les combats. La prudence doit nous faire éviter ceux qui seraient dangereux pour notre faiblesse, et nous ne devons pas exposer sans nécessité la paix de notre cœur. Vous aspirez à la plus haute perfection, et le bien le plus difficile à pratiquer est le seul qui peut vous satisfaire. Résolution louable et même nécessaire pour faire quelques progrès. Mais ne commencez point par où vous devez finir, ne vous piquez pas d'abord d'un héroïsme, qui, dans un com-

mençant, n'est qu'une présomption. Votre vigne est encore en fleur : vous pouvez vous exercer à prendre les petits renards qui s'y tiennent cachés et qui y feraient du dégât (1) ; mais n'allez pas chercher imprudemment les sangliers retirés dans les forêts qui l'environnent, et qui, après vous avoir renversé, la ravageraient entièrement (2). Commencez par l'entourer d'une bonne muraille, renfermez-vous-y pour la cultiver et pour en écarter l'indiscrétion des passants (3). Ne tentez pas au-dessus de vos forces. Que le sentiment de votre faiblesse soit un avertissement de ne point vous exposer à voir le terme de votre vertu, ou la ruine de votre paix. Votre cœur est votre forteresse. Si vous y commandez en maître, si vous y faites régner la tranquillité et la discipline, si vous en tenez les portes bien fermées, si vous repoussez avec vigueur et en bon ordre les assauts que l'on y donnera, comptez cela pour beaucoup, et ne hasardez pas, comme les prêtres d'Israël (4), une sortie imprudente, qui vous exposerait ou à une défaite dans laquelle vous péririez, ou à

(1) Capite nobis vulpes parvulas quæ demoliuntur vineas, nam vinea nostra floruit. Cant., II, 15.

(2) Exterminavit eam aper de silva. Ps. LXXIX, 14.

(3) Destruxi maceriam ejus, et videmiant eam omnes qui prætergrediuntur viam. Ps. XIII.

14l Ceciderunt sacerdotes in bello, dum volunt fortiter facere, dum sine consilio exeunt in prælium. I Machab., 67.

une déroute dont vous ne vous remettriez pas aisément.

§ II.

Mais il faut user en ceci d'un grand discernement. Il faut savoir avancer et reculer à propos dans cette guerre spirituelle : et cela demande pour le moins autant de sagesse que de résolution, la retraite comme l'attaque étant toujours funestes lorsqu'elles sont faites à contre-temps. Éviter l'ennemi quand on peut le battre, c'est manquer la victoire ; vouloir le battre quand on doit l'éviter, c'est courir de grands risques. Nous ne parlons pas ici de l'esprit impur, avec lequel on ne doit jamais se commettre. Il faut toujours tourner le dos à Sodome, et ne pas la regarder même de loin et dans son embrasement pour en concevoir de l'horreur. Mais s'il faut fuir l'esprit de fornication (1), il faut résister aux autres (2), et il en est même qu'il faut provoquer au combat. Celui qui, au lieu de les vaincre, ne s'étudie qu'à n'en être pas vaincu, en évitant toutes les occasions d'en venir aux prises, n'acquiert jamais aucune vertu. « Nous avons besoin d'une grande discrétion, « dit saint Jean Climaque (3) pour reconnaître « quand, en quelles rencontres et jusqu'à quel

(1) Fugite fornicationem. I Corinth., VI, 18.
(2) Resistite diabolo. Jacob. IV, 7.
(3) *Échelle sainte*, 26e degré, n° 185.

« point nous devons combattre contre le péché,
« dans les occasions qui nous y exposent, et
« quand nous devons nous retirer sagement
« de ce combat. »

Si le discernement est d'une grande conséquence, il n'est pas d'une moindre difficulté ; et le saint qui en enseigne la nécessité n'en donne pas en même temps le moyen. Toutefois l'on peut dire qu'il l'a indiqué en quelque manière, en traitant presque tout de suite du saint repos (1). En effet, ce repos intérieur qui est une règle intime et toujours présente, qui nous fait discerner les ennemis que nous devons combattre avec rigueur d'avec ceux que nous devons éviter avec prudence. Si la tentation vous agite violemment, si vous en perdez la paix de l'âme, s'il vous faut beaucoup de temps et de soins pour retrouver cette paix, ne vous exposez pas à ce choc, puisque vous en sortez toujours avec perte ; étudiez-le autant qu'il dépendra de vous, jusqu'à ce qu'exercé par de petits combats, vous soyez en état de remporter de grandes victoires.

S'il ne fallait consulter que vos intérêts, les grandes occasions de vous vaincre seraient toujours les plus précieuses ; mais, comme il faut aussi consulter vos forces, les plus grandes occasions sont pour vous les plus critiques. Examinez-vous sans prévention et sans timidité ; et,

(1) *Échelle sainte*, 27e degré.

s'il le faut, évitez la rencontre d'un puissant ennemi, plutôt que de vous exposer à être vaincu, ou du moins troublé, épuisé, rebuté par un débat violent et opiniâtre. Mais aussi ne manquez pas de combattre en fuyant et de gagner par l'humilité, en vous confondant de votre peu de courage, ce que vous auriez gagné par la force en terrassant votre ennemi ; et cependant proposez-vous de faire un jour avec le secours de Dieu et à l'aide d'une vertu exercée, ce qui est maintenant trop fort pour vous. Venons à une pratique plus détaillée et plus sensible : les exemples réalisent les maximes.

§ III.

Ma réputation est attaquée par des traits calomnieux (1) que je puis repousser sans beaucoup de peine, mais qui se répandent au loin, à la faveur de mon inaction. Quelle occasion pour moi de détruire ce fonds d'amour-propre qui, sous les plus beaux prétextes, me rend avide d'estime et si délicat sur l'honneur ! Si j'étais assez fort pour supporter les atteintes de ces traits qui me percent, toute la corruption dont je suis rempli disparaîtrait bientôt, mais je sens une extrême faiblesse, et mon cœur est aux abois. Je ne suis plus en état de prier, de méditer ; j'ai entièrement perdu la paix de l'âme, et

(1) D'une espèce que l'on peut souffrir en conscience sans se justifier.

rien ne me dit qu'elle reviendra avant la réputation que l'on m'a ôtée injustement. Je gémis de mon peu de vertu. Je me demande à moi-même si je prétends l'acquérir sans la pratiquer, ou si j'attends, pour la pratiquer, que je n'y sente aucune répugnance, si c'est en reculant toujours que l'on va au ciel, ou en avançant malgré les obstacles. Mais enfin je me traite moi-même dans cette occasion comme je traite un malade faible et timide; touché de compassion, je diffère l'opération jusqu'à ce qu'il ait pris du courage et des forces ; mais je l'exhorte toujours à s'y résoudre et à s'y disposer, puisque sa vie en dépend. Il ne faut qu'une parole ingénue et modeste pour dévoiler mon innocence ; je la dis, et en la disant j'accepte au moins l'humiliation qui m'en revient à mes propres yeux et aux yeux des personnes vertueuses, qui sont surprises de voir le fond de ma patience si près de sa superficie.

Une personne est tellement indisposée contre moi, que, toutes les fois qu'elle peut me joindre, elle me traite de la manière la plus dure et la plus outrageante. Je sens que je ne suis pas encore assez mort à moi-même pour souffrir cet affront avec la tranquillité nécessaire. Le fonds d'amour-propre qui est en moi ma cause des agitations violentes qui m'ôtent la paix. J'évite la rencontre de cette personne lorsque je la vois le plus envenimée, et que je puis l'éviter sans scandale et sans inconvénient ; mais, si je me sens venir des forces, j'attire mon adversaire et je reçois

sur moi tout le poids de la contradiction. Ainsi saint François fuit d'abord la colère injuste de son père ; mais, fortifié dans sa retraite, il s'expose sans crainte à tous les excès de sa fureur.

J'ai reçu un sanglant affront. Quoique je n'y sois pas insensible, le Seigneur me fait la grâce de n'en être pas troublé. J'en fais usage selon les desseins de Dieu et les besoins de mon âme : je l'accepte de bon cœur ; je remercie le Seigneur de me l'avoir ménagé ; et je prie pour celui qui m'a procuré un si grand bien. Pour confondre mon amour-propre, je me rappelle l'outrage que j'ai essuyé, j'y fixe toute mon attention, et dans ces moments je reconnais, mais sincèrement, que j'ai mérité cette humiliation par mille endroits, si ce n'est pas par celui qui en a été l'occasion. Mais ce que cet affront n'a pas fait en moi, la réflexion le fait dans la suite. L'idée que je m'en retrace m'émeut, me trouble vivement, et me fait perdre la paix. Je n'ai garde d'en venir aux mains avec un ennemi déjà vaincu, et de disputer encore la victoire que j'ai remportée : je renouvelle tout simplement l'acceptation intérieure de cet affront, et je ne m'occupe qu'à en dissiper le souvenir. C'est ainsi qu'en usa saint François de Sales, lorsque, sentant le mouvement de sa piété fortement combattu par le penchant de la convoitise, il prit le parti de se distraire de ce sujet, et tout son soin fut d'en écarter la pensée.

Voilà la prudence des saints. Mais notre té-

méraire présomption ne s'accommode pas de ces sages tempéraments ; elle veut toujours avoir la gloire de voir ses ennemis à ses pieds, et jamais l'humiliation d'éviter d'en venir aux mains. Mais qu'arrive-t-il ? C'est que l'on se fatigue à les combattre, et souvent l'on emploie sans raison ses efforts contre ceux que l'on a déjà vaincus et que l'on tient aux fers : quelquefois même l'on s'anime et l'on s'épuise contre des fantômes et des chimères qui n'auront jamais aucune réalité, et l'on perd à ces vains débats contre des ennemis imaginaires les forces qu'il faudrait réserver pour la pratique des vertus ; mais on y perd encore plus la paix, qui n'habite jamais dans une âme tumultueuse.

§ IV.

Enfin il ne faut jamais troubler la paix de son âme par une pratique forcée de la vertu. Je dis une pratique forcée, et non pas une pratique fervente. La première est la seule qui trouble, qui fatigue et qui égare ; la seconde tranquillise, soulage et fait avancer. J'appelle une pratique forcée celle qu'inspirent l'ambition et la présomption, ou du moins un zèle peu éclairé, et qui ne consulte ni ses forces ni son attrait. Marchons avec précaution, mais avec fidélité, et toujours sur les pas de la grâce, dans les routes scabreuses de la perfection. Quelque lentement que nous allions, nous ferons beaucoup de chemin si nous avançons toujours, dit saint Fran-

çois de Sales (1). Si nous ne nous possédons et ne nous observons soigneusement dans ces sentiers rapides, nous risquons beaucoup de faire de faux pas et de tomber dans le précipice. Les saints ont toujours redouté de marcher précipitamment dans les sentiers roides de la vertu, comme on tremble pour un imprudent qui court sur le penchant d'un abîme où il faudrait se traîner sur ses pieds et sur ses mains, à l'exemple du sage Jonathas (2). Des progrès trop subits leur ont paru aussi peu durables que les richesses amassées à la hâte, qui se dissipent en très peu de temps (3). Un commençant qui veut tout faire et exceller d'abord, s'excite lui-même sans se donner aucun repos, et s'anime à courir comme un géant, tandis qu'il n'est encore qu'un enfant dans la vertu, et plût à Dieu qu'il le fut autant par la défiance de lui-même que par son peu d'expérience et de force ! Je le vois en effet avancer rapidement ; mais je vois aussi sa marche forcée, qui ne le conduira pas loin. Bientôt il se sent fatigué, et s'arrêter dans le chemin de la vertu, c'est revenir sur ses pas (4) ; tandis que celui qui le suivait de loin par une marche réglée le laisse à son tour bien loin derrière lui. Il ne convient qu'à celui qui part du haut du ciel

(1) Ep., xlvii, liv. IV.

(2) I Rois, xiii.

3 Voy. l'*Echelle sainte de saint Jean Climaque*, 5e degré n° 28.

4 In via salutis non progredi regredi est.

et qui descend sur la terre, de courir comme un géant (1) ; mais nous sortons du sein de la terre pour monter au ciel, nous devons marcher avec précaution et ménager nos forces. Les saints ont cependant marché à pas de géant dans la voie de la perfection : mais leur marche n'était point forcée, parce qu'elle était proportionnée aux grands desseins de Dieu sur eux, et aux grâces abondantes qu'il répandait dans leurs âmes. C'est néanmoins toujours en pure perte que l'on trouble la paix de son âme par le zèle excessif, mais séduisant, de son avancement dans la vertu.

CHAPITRE V

De la paix intérieure dans les tentations.

ARTICLE PREMIER.

La paix intérieure est un moyen très efficace de combattre les plus fortes tentations, et le démon ne gagne pas peu sur nous lorsqu'il réussit à nous la faire perdre.

§ I.

Si l'amour du bien est capable d'exciter dans nos âmes des mouvements peu réglés qu'il faut amortir, l'horreur du mal, et la vivacité de la tentation qui le rend présent, y excitent plus souvent des troubles dangereux qu'il faut apaiser. Notre faiblesse nous rend bien plus susceptibles de la crainte qui effraye le cœur et

(1) Exultavit ut gigas ad currendam viam ; a summo cœlo egressio ejus. Ps. CXVIII, 7.

qui le décourage, que de l'imprudente ardeur qui l'enflamme et qui le transporte. On ne saurait donc trop se posséder et se munir contre les impressions de la crainte dans les plus violentes tentations : c'est un puissant moyen d'éviter les surprises, de résister aux attaques, de réparer les pertes, et de le laisser pénétrer par les lumières du ciel, si nécessaires dans ces moments ténébreux. L'ennemi est déconcerté lorsqu'il voit que nous montrons une contenance ferme et assurée ; que, bien loin de gagner quelque avantage, il perd à nous tenter ; que nous devenons toujours plus humbles par le sentiment simple et tranquille de notre faiblesse, plus expérimentés pour user de la force qui nous vient d'en haut ; que nous possédons toujours la paix avec plus de mérite ; et qu'enfin notre infirmité se fortifie de tout ce qu'il fait pour la terrasser, comme le roseau se nourrit du torrent même qui l'agite.

§ II.

Vous avez surmonté une fâcheuse tentation, et vous voilà tout satisfait d'avoir frustré toutes les espérances de votre ennemi ... Vous vous trompez. S'il n'a pu gagner sur vous tout ce qu'aurait souhaité sa malice, il a du moins obtenu tout ce qu'il avait espéré, puisque vous êtes sorti du combat tout troublé, tout dissipé, tout épuisé de forces. Il ne s'était point flatté de vous faire tomber d'abord dans le précipice qu'il

vous a présenté ; il vous voyait trop loin du danger, et trop bien soutenu par la main du Seigneur ; il ne prétendait que vous effrayer et vous troubler en vous montrant la profondeur de cet abîme : mais il ne désespère pas de vous y conduire dans la suite, ne fût-ce que par votre étourdissement, s'il peut le fomenter par le trouble où vous êtes déjà. Il vous attaque dans votre cœur, comme l'on attaque quelquefois des ennemis dans un fort, non pour les y forcer, mais pour les attirer au dehors et les défaire plus aisément en rase campagne. Vous êtes hors de vous-même : voilà tout ce que le démon se promettait de son premier choc. Prenez garde que le second ne lui réussisse aussi bien, si vous ne vous hâtez de prendre sur lui, par une profonde paix, l'avantage qu'il a eu sur vous.

§ III.

Non assurément, ce n'est pas avoir vaincu une tentation, que d'en sortir plein d'un trouble qui est lui-même une grande tentation. Dans le trouble intérieur, il ne vient que des pensées tristes et capables de nous décourager. L'obscénité, le chagrin, la tristesse, le dépit, la jalousie, la défiance, le découragement, tout renaît alors et se réunit en nous contre nous : et ainsi la crainte excessive d'une tentation fait renaître presque toutes les autres, parce que le trouble remue tout le fond de l'âme, et qu'alors tout ce qui était assoupi en nous se réveille, comme la

lie tombée au fond d'un tonneau se mêle avec le vin dès qu'on le remue. Dans cet état l'on ne connaît Dieu que confusément, l'on ne sait discerner ni son éloignement ni ses approches (1), et, comme les disciples de Jésus, on le prend tantôt pour un esprit qui nous trompe (2), tantôt pour un fantôme qui nous fait peur (3) : l'on ne se reconnaît plus en soi-même ; l'on n'y retrouve plus ni la sérénité de son âme, ni la délicatesse de son attrait, ni la netteté de ses idées, ni la vivacité de ses sentiments, ni la fermeté de ses résolutions : enfin l'on ne sait plus où l'on en est, ni presque ce que l'on est : et, pour parvenir à se posséder, il faut calmer ses inquiétudes, se distraire par le mépris de tout ce qui les excite, en se retirant au dedans de soi-même. C'est le seul moyen de dissiper les nuages qui troublent cette heureuse sérénité.

Mais la tentation est horrible ; mais elle fait impression sur vous ; mais vous sentez du penchant pour le mal. N'importe. Soyez tranquille dans le combat, puisque vous êtes sans blessure; et que vous vous exposeriez à en recevoir de mortelles si vous ne vous possédiez. L'impression est un sentiment qui vous humilie, et non un consentement qui vous rende coupable.

(1) Si venerit ad me, non videbo eum : si abierit, non intelligam. Job, ix, 11.

(2) Conturbati vero existimabant se spiritum videre Luc., xxiv, 37.

(3) Turbati sunt, dicentes quia phantasma est; et præ timore clamaverunt. Matth., xiv, 26.

Le penchant est une infirmité de votre nature, et non un désordre de votre volonté. L'horreur et l'infamie de la pensée qui vous fait tant craindre, est, entre autres choses, ce qui doit vous rassurer. Plus elle est horrible, moins elle est dangereuse pour vous ; et plus vous la craignez, moins vous avez sujet de la craindre. Comment aimeriez-vous ce que vous craignez même de voir ? Et comment Dieu, qui ne vous reproche qu'un amour volontairement entretenu, vous condamnera-t-il pour une pensée qui vous afflige ?

ARTICLE II.

Assurance intérieure dans les tentations du blasphème.

C'est un horrible blasphème que le démon vous suggère ; c'est tout ce que l'enfer peut inventer de plus infâme et de plus impie. Reconnaissez donc à ces traits, sans vous émouvoir, la malice de votre ennemi, et non la corruption de votre cœur. Un préjugé favorable pour le dernier, c'est qu'il n'a peut-être jamais produit rien de semblable, lors même que la plus grande dissipation en faisait sortir tout ce qu'il contenait de mauvais. Un autre préjugé bien consolant pour vous, c'est que le démon, qui vous afflige, ne vous compte pas sans doute parmi les siens qu'il n'a garde d'inquiéter. Il vous porte une haine mortelle ; et, désespérant presque de vous tourmenter dans l'autre monde,

il tâche de se satisfaire dans celui-ci. Sentant qu'il ne peut vous vaincre, il s'efforce du moins de vous intimider ; et, ne pouvant d'abord vous abattre, il tâche de vous fatiguer et de vous affaiblir, pour vous combattre ensuite avec avantage lorsque vous vous serez épuisé à lutter contre ces fantômes. Mais enfin, après que le Fils de Dieu fait homme a été tenté du plus énorme de tous les crimes, qui est celui d'adorer le démon et de le reconnaître pour son Dieu, et qu'il n'a rejeté cette tentation qu'en répondant tranquillement au tentateur : « Il est écrit, tu « adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne ser- « viras que Dieu seul, » Faible créature, pétrie de corruption, devez-vous être surprise de vous voir susceptible de quelque suggestion infâme ? L'horreur que vous en concevez doit-elle être la matière de votre trouble ? et faut-il faire tant d'efforts pour la repousser ? Faut-il vous donner de violentes secousses et vous débattre comme vous faites ? Le combat contre le démon est-il celui du ceste ou de la lutte ? Est-ce par le mouvement du corps que l'on chasse les pensées de l'esprit.

ARTICLE III.

Assurance intérieure dans les tentations contre la pudeur.

§ I.

C'est d'une pensée contraire à la modestie que vous êtes affligé ? Votre trouble est su-

perflu ; mais il ne me surprend pas. Ces sortes de tentations sont du nombre de celles dont les âmes timorées sont les plus affligées. Elles voient que le fond vicié de leur nature ou les produit ou les fomente. L'on s'y complaît ; et plus on est pur, plus on est affligé d'éprouver en soi des pensées et des impressions qui ne le sont pas. Saint Paul lui-même, qui souffrait avec tant de patience les plus furieuses persécutions et les plus cruels traitements, ne peut s'empêcher de se plaindre à Dieu de ces attaques de Satan ; il le prie plusieurs fois de l'en délivrer. Tout concourt à rendre cette tentation violente, et capable de troubler une personne modeste. L'esprit, la mémoire, l'imagination, le penchant naturel, tout se réunit contre elle. Les pensées sont importunes, et semblent s'attacher à l'âme qui veut les repousser ; les images sont vives et séduisantes ; la nouveauté ajoute aux attraits de la volupté ; que sais-je ? la chair se joint à l'esprit ; et l'âme, qui se trouve entre ces deux ennemis, ne sait sur lequel porter ses coups, l'un restant dans toute sa liberté, tandis qu'elle est aux prises avec l'autre. Violente situation, mais qui ne doit, âmes timides, ni vous troubler ni vous faire donner des agitations corporelles semblables à des convulsions, comme vous faites assez ordinairement ; puisque le trouble, bien loin de dissiper les mauvaises pensées, serait seul capable de les faire naître, et que l'agitation que vous vous donnez suffirait pour

exciter l'impression qui vous afflige. Plus le penchant est rapide, plus vous devez vous tenir ferme pour ne pas tomber ; et plus l'ennemi qui vous assaille est impur, moins vous devez vous commettre avec lui, puisque vous vous souilleriez même en le terrassant. Tournez-lui le dos ; oubliez qu'il est derrière vous ; ne répondez rien à ses propos honteux ; ne vous apercevez pas qu'ils frappent votre oreille intérieure : occupez votre esprit de quelque sainte et consolante pensée, et votre corps de quelque exercice modéré, et soyez tranquille.

§ II.

Lorsque votre ennemi se sera retiré, ne le rappelez pas pour savoir les coups qu'il vous a portés, et si vous les avez écartés assez tôt et assez bien pour n'en recevoir aucune blessure. Ce serait rengager le combat avec plus de danger, puisque votre adversaire conserve toute sa force, et que vous êtes affaibli par le premier choc. Combien le démon n'en a-t-il pas trompés par là ! Il a tourné contre eux la délicatesse de leur conscience, qui les rendait comme inaccessibles au mal ; il les a insensiblement affaiblis et enfin vaincus, en les faisant revenir sans cesse sur des pensées séduisantes, pour examiner s'ils en avaient été séduits. Oubliez donc, et l'espèce, et l'occasion, et la durée du combat, et les perplexités mêmes qu'il vous occasionne. Si dans la suite il faut tranquilliser la conscience

timide et alarmée, prenez-en les moyens moins dans un examen suivi, qui lui serait aussi dangereux que le jugement pourrait lui être favorable, que dans ces grands principes, que l'on n'aime jamais véritablement ce que l'on craint encore d'aimer ; que ce qui fatigue ne plaît pas ; que ce n'est pas pas le sentiment, mais le consentement qui fait le péché ; que plus le débat est violent, plus la résistance est manifeste ; que ce que nous souffrons de l'impression du mal est pour nous un sujet de mérite ; et qu'ordinairement, pour les personnes timorées et accoutumées à discerner le péché, un doute si elles ont consenti est une présomption et presque une certitude qu'elles n'ont point succombé, du moins jusqu'au péché mortel. Et les péchés véniels en cette matière sont plutôt le sujet de nos gémissements et de nos précautions, que de nos examens rigoureux et de nos confessions détaillées.

ARTICLE IV.

Assurance intérieure dans les tentations de vaine gloire.

§ I.

Une autre espèce de tentation qui porte ordinairement le trouble dans le cœur, ce sont les pensées et les sentiments de vaine gloire. L'on sait que ce vice déplaît infiniment à Dieu, qu'il est le poison de toutes les vertus, et qu'il est lui seul capable de perdre les saintes âmes ;

qu'il ruine tout le mérite des bonnes œuvres, et qu'il les tourne même en sujet de condamnation : l'on sait tout cela, on le rappelle ; et le démon, tout orgueilleux qu'il est, ne laisse pas d'en exagérer la malice. Tout lui est bon, pourvu qu'il porte le trouble dans les âmes, dont il ne voit le saint repos qu'avec le dernier dépit. Le piége est subtil, et il est rare que l'on n'y soit pas pris. Qui croirait, en effet, pouvoir trop craindre la vanité, et que le père de l'orgueil se cachât sous le voile de l'humilité même ? L'on ne garde aucun ménagement dans l'exercice de cette vertu, pour éviter le précipice opposé ; l'on fait les derniers efforts pour s'abîmer dans son néant, on multiplie les réflexions les plus tristes et les plus effrayantes, jusqu'à ce qu'étant accablé de leur poids, l'on se croit humble parce que l'on est abattu. Ce n'est pas assurément le bon moyen de rejeter les tentations ; mais c'en est un tout propre à troubler la paix de l'âme. Un regard dédaigneux de votre ennemi et de vous-même, un prudent oubli de tout ce que votre amour-propre s'imagine trouver de bon en vous ; une fidélité attentive, sans contention, à rendre à Dieu la gloire de tout ce qu'il vous a confié de talents que vous ne pouvez vous dissimuler ; l'exactitude à laisser tomber tous les désirs de vaine estime, et à retrancher, autant qu'il se peut, tout ce qui serait capable de vous l'attirer ; le soin de vous humilier simplement de votre orgueil : c'est ce qu'il y a de

plus propre à le faire périr, et à conserver en même temps l'humilité et la paix de l'âme.

§ II.

L'on n'ose ordinairement adresser ses prières à Dieu dans cette fâcheuse situation, parce que l'on est tout confus de sa vanité ; ce qui augmente la tristesse et l'abattement. C'est une illusion. Tournez-vous vers Dieu par un regard simple et amoureux, il vous remplira le cœur de consolation. Regardez votre tentation plutôt comme une infirmité que comme une malice, puisque votre volonté s'en défend. Découvrez-la avec confiance et avec simplicité au souverain Médecin des âmes. Dites-lui ingénument : « Seigneur, celui que vous aimez est malade ; il « est dans une sorte de délire. Voyez l'égarement de mon imagination et l'excès de ma « folie. Je me crois tout ce que je ne suis pas, « et je me crois être rien moins que ce que je « suis en effet. Le larcin se joint au délire : je « m'approprie injustement ce que vous m'avez « confié, après m'être attribué follement ce que « vous ne me confiez pas. Mon Dieu, préservez-« moi de ce double égarement. Donnez-moi un « juste discernement de ma pauvreté et de vos « largesses. Ne permettez pas que j'exagère les « talents que vous m'avez ordonné de faire valoir, ni que je vous en dérobe la gloire, dont « vous êtes si justement jaloux. Gardez vous-« même votre bien, qui est entre des mains

« suspectes : je serais capable, et vous me voyez « même tenté, de détourner à mon profit, « comme Judas, ce qui m'a été confié pour votre « service. » Si les pensées de vaine estime et de vaine complaisance revenaient avec importunité, un retour simple vers Dieu serait un renouvellement abrégé de ces humbles et pieux sentiments, et un suffisant désaveu des impressions contraires.

ARTICLE V.

Assurance intérieure dans les tentations contre la foi.

§ I.

Nous ne devons pas oublier ici les tentations contre la foi, qui sont les plus capables d'ébranler les âmes, parce qu'elles portent sur le fondement de l'édifice intérieur. Une âme qui en est attaquée se trouble d'autant plus, que ce qui fait sa ressource dans les autres tentations fait précisément le sujet de celle-ci ; qu'elle est toute découverte aux traits de son ennemi, parce qu'elle combat contre lui pour son bouclier et pour son armure (1) ; qu'elle n'a plus cette force que donne la vive conviction que l'or combat pour la justice ; et que ce n'est plus une tentation clairement reconnue qu'elle combat, mais

(1) Accipite armaturam Dei, in omnibus sumentes scutum fidei. Eph., vi, 13 et 16.

une impression que sa conscience même lui fait craindre de combattre. L'embarras est grand, et il est bien difficile et bien rare que l'on n'y perde pas la paix du cœur. Car enfin quel parti prendre ? Examiner et raisonner ? Ce n'en est pas le temps. Croire sans examen et sans raisonnement ? Mais est-ce absolument sans raisonnement et sans examen que l'on fait taire un esprit qui se révolte et une conscience qui s'alarme ? Croire parce que l'on est résolu de croire ? C'est caprice. Croire parce que l'on a été élevé dans cette croyance ? c'est préjugé. Croire aujourd'hui parce que l'on croyait hier ? C'est habitude. Croire parce que nombre d'habiles gens et des peuples sans nombre croient ainsi ? C'est foi humaine. Croire parce que par ses propres lumières l'on se juge fondé sur la parole de Dieu ? C'est une présomption qui préfère son discernement à celui des autres ; c'est une source d'hérésies, bien loin d'être une ressource dans les tentations. Croire parce que l'Eglise catholique croit ainsi, et que Dieu l'a révélé ? Oui : c'est l'unique voie pour sortir de ce labyrinthe. Heureux qui peut venir jusque-là et s'y tenir ! Mais est-ce sans examen que l'on y parvient ? Mais encore, si la tentation porte sur l'Eglise même et sur la révélation divine ? Mais si l'on ne voit pas plus les premiers principes que les dernières conclusions ? Mais si toute la religion disparaît dans cet orage ? L'appui échappe : l'on revient à flotter comme des enfants, avec

une perte infaillible de la paix de l'âme, et un grand risque pour la foi (1).

§ II.

On voit par là, que ceux qui ne donnent pour remède aux âmes tentées contre la foi que de se soumettre aveuglement aux véritées revélées, et de désavouer les impressions qui leur sont contraires, ou ne donnent pas un remède aussi étendu que le mal, ou n'en expliquent pas assez l'usage, remède qui resserré dans l'idée qu'il présente, ne guérit pas radicalement la plaie du cœur, mais y laisse toujours un fonds d'inquiétude : remède qui peut être tourné en poison et qui ne montre point par lui-même lequel il est des deux, puisque plusieurs de nos adversaires exigent de leurs sectateurs une soumission aveugle ; remède, enfin, qui ne suppose pas dans le fond la véritable connaissance du mal, qui est pourtant le premier pas qu'il faut faire pour parvenir à une solide guérison. Il ne faut donc pas raisonner pendant la tentation, mais il faut la prévenir par de sérieuses réflexions sur ce que l'on croit, et sur les motifs que l'on a de le croire. Il faut être sobre en sagesse, mais il faut aussi être prudent et raisonnable en soumission. Il faut obéir sans réplique, mais il faut savoir à qui l'on obéit, et ce qui l'autorise à nous faire obéir ; sans quoi on

(1) Ut jam non simus parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinæ. Eph., iv, 14.

risque de ne pas bien obéir, même en obéissant à qui l'on doit.

§ III.

Il faut donc connaître la religion, du moins jusqu'à un certain point, et selon que l'on est capable. Il faut en avoir remarqué les appuis extérieurs et l'économie intérieure. Il faut savoir qu'il n'y en a qu'une ; qu'elle est divine dans son institution comme dans son objet ; qu'elle est le seul moyen de connaître Dieu autant qu'il veut être connu, parce qu'il ne s'est fait connaître que par elle ; qu'elle est l'autorité qui nous dirige, et la lumière qui éclaire nos pas. Il faut être instruit que c'est l'Eglise catholique, qui remonte, par l'Eglise d'Israël et par les patriarches, jusqu'aux commencements de la foi et du culte, qui est seule la dépositaire de cette religion, l'interprète légitime des Ecritures, et le témoin fidèle de la révélation ; que, par une nécessaire et dernière conséquence après laquelle il n'est plus permis de raisonner, il faut écouter cette Eglise avec une entière soumission quelque difficile à croire que soit la doctrine qu'elle nous propose. Ces principes sont si lumineux, qu'ils peuvent pénétrer les esprits les plus bouchés, s'ils leur sont présentés dans tout leur jour par ceux qui sont chargés de les instruire. S'il semble à quelqu'un que c'est trop faire raisonner les simples fidèles, qu'il fasse attention que celui qui n'est pas conduit du moins implicitement, par ces degrés à

croire la sainte doctrine, croit souvent sans savoir pourquoi et pour ainsi dire, au hasard. Et à quelles tentations n'est-il pas exposé ! Quelle sera alors sa ressource ! S'il n'est point tenté, sa tranquillité n'a-t-elle pas peut-être son origine dans son indifférence ? Quelle injure ne fait-il pas à la religion, qu'il craint toujours d'approfondir, de laquelle il ne peut rendre aucune raison, à laquelle il ne paraît et n'est peut-être attaché que parce que sa naissance, son éducation et, pour ainsi dire, le sort l'ont voulu ainsi !

§ IV.

Mais ces grands principes une fois posés et suffisamment approfondis, une âme qui sait qu'il y a un temps de voir et d'examiner, quoique sans entrer en doute, et un temps de se soumettre et de faire taire sa raison, quoique sans imprudence ; que le premier n'est pas celui de la tentation et du trouble, et que le dernier est celui de presque toute la vie ; que la religion dans son tout est sensible et lumineuse ; que ses principes tiennent l'un à l'autre par un enchaînement si nécessaire, que l'on ne peut en abandonner un seul que tout ne se démonte et ne se dissipe ; qu'elle ne peut nier un seul article de sa croyance sans être conduite par degrés et par des conséquences nécessaires jusqu'à nier l'existence d'une église, d'une religion, et même d'un Dieu ; que ce qui fait maintenant le sujet de son embarras pendant le

trouble et l'orage a fait l'objet de ses ferventes adorations, de ses méditations enflammées, de ses saintes délices dans le temps serein ; que, quoique la foi, dans ses dehors et dans ses préliminaires, soit une obéissance raisonnable, elle est en elle-même une obéissance de la raison : une âme, dis-je, qui connaît toutes ces vérités, se possède dans le temps de la tentation, et elle se sent fondée à ne pas se troubler. Elle respecte les ténèbres répandues sur la face de l'abîme, et elle y descend sans crainte sur les pas de la foi. Elle est ferme et assurée, parce qu'elle sait en qui elle se confie (1). Non-seulement elle n'est pas troublée de se voir dans cette obscurité, mais encore elle sent que le plus grand jour ne lui donnerait jamais une consolation aussi solide. Voilà de quelle manière on peut conserver la paix dans les tentations contre la foi ; sans cela on s'exposerait à perdre l'une et l'autre.

ARTICLE VI.

Assurance intérieure dans les tentations contre l'espérance.

§ I.

Après les tentations contre la foi, desquelles nous venons de parler, celles qui attaquent l'espérance viennent se placer ici comme d'elles-mêmes. Elles sont toutes propres à troubler la

(1) Scio cui credidi, et certus sum. II Tim., i, 12.

paix intérieure d'une âme qui ne se repose en Dieu, que parce qu'elle connaît ses bontés, qu'elle goûte sa présence, et que, s'il se cache pendant le temps de cette vie, elle espère de le voir et de le posséder dans l'éternité de l'autre. Tandis que le juste aura son soutien dans une ferme espérance, il ne sera point ébranlé (1); mais si ce soutien lui manque ou chancelle dans sa main, comment pourra-t-il se tenir ferme? La crainte du Seigneur, qui faisait sa consolation, n'étant plus modérée par l'humble confiance, ne fera plus que son tourment. C'était un maître doux et attentif, qui l'instruisait et qui le protégeait (2); ce ne sera plus qu'un censeur terrible, qui lui fera souffrir ce qu'à peine il souffrirait d'un ennemi déclaré (3). Les traits imaginaires de la colère de Dieu, que cet infortuné aiguise sans cesse lui-même, le perceront jusque dans le fond du cœur, et dévoreront en lui tout l'esprit intérieur et toute l'onction sainte (4). Il n'osera chercher de la consolation en Dieu, puisque c'est des mains de Dieu même qu'il croit voir partir ce feu qui le dévore. Il en cherchera peut-être parmi les hommes; mais peu entendront sa peine, et parmi

(1) Paratum cor ejus sperare in Domino, confirmatum est cor ejus : non commovebitur. Ps. CXI, 8.

(2) Est custos timor quasi pædagogus. Aug.

(3) Terrores Domini militant contra me. Job, VI, 4.

(4) Sagittæ Domini in me sunt, quarum indignatio ebibit spiritum meum. Job, VI, 4.

ceux-là il s'en trouvera peu qui y compatiront, et moins encore qui seront en état de l'adoucir ; plusieurs même l'augmenteront en lui exagérant ses fautes, ou en irritant son imagination, qu'il faudrait calmer. Les ténèbres de son esprit augmentent à proportion du saisissement de son cœur (1) ; et plus il s'éloigne de la voie de la paix, plus il écarte les ressources pour y rentrer. Pour surcroît de malheur, cette tentation, la plus terrible de toutes, est celle qui lui paraît le moins ce qu'elle est ; il se figure, au contraire, que c'est une foi vive qui lui fait sentir tout le poids des vérités terribles dont il est frappé.

§ II.

Mais il s'en faut de beaucoup que ces terribles transes soient ce que l'on se figure. La foi est le fondement de l'espérance ; et celle-ci est ferme et consolante à mesure que celle-là est vive et animée. L'on voit toujours augmenter la joie, la consolation, l'assurance et la paix, à mesure que l'on est plus persuadé de l'amour de Dieu pour nous, de la puissance de sa grâce, de l'efficacité du sang de Jésus-Christ, de la vertu des sacrements qui en contiennent le prix et qui en appliquent les mérites ; toutes vérités

(1) Timor et tremor venerunt super me, et contexerunt me tenebræ. Ps. LIV, 6.

essentielles, primordiales et lumineuses, que l'on néglige pour s'occuper de quelques autres qui sont moins prochaines et même impénétrables, comme de l'incertitude de la prédestination, de la profondeur des jugements de Dieu, de la sévérité de sa justice ; vérités auxquelles il ne faudrait penser que rarement, et seulement pour le besoin où l'on est d'abattre la présomption et d'exciter la vigilance. Les fréquentes réflexions que l'on fait sur des vérités effrayantes se tournent souvent en tentation, et tentation ordinairement la moins connue de toutes, mais en effet très facile à connaître, si l'on y réfléchit comme il faut. Elle porte dans l'âme le trouble, l'affaiblissement, le découragement et l'éloignement de Dieu, ce que nos seuls ennemis peuvent faire, Dieu, au contraire, excite toujours en nous une agréable sérénité, une joie modeste et une résolution ferme de le servir, même dans les impressions les plus fortes que sa grandeur fait sur nos âmes, dans les retours les plus humiliants qu'il nous fait faire sur nous et dans les plus cuisants remords qu'il nous inspire. Plus cette tentation est dangereuse, turbulente et opposée à la paix de l'âme, plus nous devons lui résister dans ses accès, et l'affaiblir pendant ses intervalles, par les réflexions et les pratiques suivantes, la plupart tirées de saint François de Sales, qui, ayant éprouvé ces grandes peines durant un assez long temps, compatissait sensi-

blement, comme il dit lui-même, à l'état triste des âmes qui en étaient affligées (1).

§ III.

Nous avons déjà dit qu'il ne fallait s'occuper que rarement et pour le besoin de certaines vérités de la religion qui effrayent et qui accablent. Les personnes timides et sujettes aux tentations contre l'espérance doivent encore réfléchir sobrement à ce qui les étonne et qui les saisit ; à la vaste étendue de l'éternité, où la vue se perd ; à l'infinité de Dieu, qui est un abîme sans route et sans fond ; au peu que nous pouvons faire pour mériter ce poids immense de gloire auquel nous aspirons, et au peu encore que nous faisons de ce peu que nous pouvons faire. Il n'y a qu'un pas à faire pour passer de la frayeur à la défiance. Les mystères les plus connus, les vérités les plus pratiques, les maximes les plus simples doivent faire l'occupation ordinaire des âmes timides et encore peu avancées dans la vertu.

§ IV.

Il est si rare que les pensées sur la prédestination touchent le cœur et excitent la piété autant qu'elles étonnent l'esprit et qu'elles irritent l'imagination, que les directeurs des âmes les plus éclairés ne les leur permettent qu'avec la

(1) Voy. Saint François de Sales. Ép. xxxviii, liv. V.

dernière réserve, et qu'ils les interdisent absolument à celles qui sont agitées des tentations dont nous parlons ici. Quel avantage pouvez-vous retirer, leur disent-ils ordinairement, ou plutôt quelle perte n'est-ce pas pour vous que d'employer à penser tristement si vous êtes prédestiné, un temps qu'il faudrait mettre tout entier à travailler courageusement pour mériter de l'être ! Il n'est rien, dites-vous, que vous ne voulussiez faire, si vous saviez être du nombre des élus. Faites tout ce que vous voudriez faire alors, et vous le serez plus certainement que si un ange vous l'avez révélé. La crainte de la réprobation qui vous abat est tout à fait frivole dans ses excès et dans ses recherches sur l'avenir. Dieu, qui a fait connaître à plusieurs saints pendant leur vie mortelle qu'ils étaient prédestinés, a-t-il jamais mis dans l'esprit à aucun réprouvé qu'il le serait ? C'est que cette connaissance et cette pensée ne sont bonnes à rien. Ou vous serez un jour du nombre des bienheureux, ou vous n'en serez pas, disent encore ces sages directeurs à ces personnes qui perdent leur temps, leur santé, leur dévotion à faire ces réflexions aussi stériles qu'effrayantes. Si vous venez à l'être, vous le serez toujours moins de tout ce que vous aurez perdu de temps à penser si vous le seriez. Si vous ne l'êtes pas, ce ne sera que par votre faute. Et n'en est-ce pas déjà une, que de vouloir prévenir le jugement de Dieu, sonder la profondeur de ses conseils, et

découvrir, comme malgré lui, ce qu'il veut tenir caché, au lieu d'adorer sa majesté, de louer sa sagesse, de goûter sa présence et d'accomplir sa volonté ? Laissez donc là des pensées qui ne servent qu'à vous faire souffrir dès ce monde une partie des tourments de la réprobation, et à vous la faire presque mériter à force de la craindre et de vous en occuper contre la volonté de Dieu.

§ V.

Une tendre piété est toute propre à soulager les âmes attaquées de ces tentations. L'onction intérieure adoucit toute l'amertume de ce poison que le démon souffle dans les cœurs. La vue, le goût et encore plus la pratique du bien réjouissent, consolent et encouragent bien plus que les réflexions les plus consolantes que l'on puisse prescrire dans cet état. Celles-ci livrent souvent une âme déjà accablée de peines à une méditation sèche et à une triste désoccupation, où les anciennes idées, plus puissantes que celles que l'on veut substituer (parce qu'elles occupent la place, et qu'elles s'y sont fortifiées par un long séjour), font les plus vives et les plus dangereuses impressions. Si l'on veut des réflexions (et en effet il en faut, puisque le siège du mal est dans l'esprit et dans l'imagination, et qu'il y faut porter le remède), qu'elles soient vives, courtes, pleines d'onction. Que l'on aille à l'esprit par le cœur, puisque toutes les autres

avenues sont fermées. Les mouvements intérieurs, pourvu qu'ils ne soient point forcés et trop longs, produisent ordinairement un feu qui éclaire l'esprit en même temps qu'il échauffe le cœur. Ainsi, au lieu de raisonnements amenés de loin, lentement et avec peine, je conseillerais à ces personnes de se répandre fréquemment en affections toujours animées, et toujours propres à consoler les âmes et à mettre en fuite les démons. Nous leur fournirons ici quelques-unes de ces élévations affectueuses, dont elles pourront se servir utilement, mais qui doivent toujours céder à celles dont l'expérience leur fera connaître qu'elles seront plus touchées, ou que leur cœur attendri produira subitement de lui-même.

C'est en vous, mon Dieu, que j'ai mis mon espérance ; je ne serai jamais confondu... A vous, esprits orgueilleux et obstinés, démons infâmes, à vous le désespoir et la réprobation, et non à une âme pénitente et humiliée qui gémit tous les jours du mal qu'elle fait tous les jours... Que la vertu de votre sang est grande, Seigneur Jésus ! Le monde entier y trouve une rédemption surabondante. Elle le serait pour un million d'autres, et pour les démons mêmes, s'ils étaient capables de pénitence et de salut comme je le suis... Ah ! quand mes péchés seraient mille fois plus énormes et plus nombreux, mes mauvais penchants plus violents et plus horribles, mes fautes journalières plus fréquentes et plus réfléchies, je ne craindrais rien tant que de

trop craindre... Non, Seigneur, quand mes chutes deviendraient tous les jours plus considérables, tandis que je conserverai la volonté de m'en relever, tandis que vous m'attirerez encore par le désir d'aller à vous, je ne désespérerai jamais ni de votre grâce pour me convertir, ni de votre miséricorde pour me pardonner... Qu'il est doux d'espérer au Seigneur ! L'enfer même ne serait plus ce qu'il est, si la moindre lueur de cette espérance pouvait percer ces ténèbres. Lui seul peut m'envier un si grand bien, et le nuage du désespoir ne peut s'élever que de ses abîmes.

§ VI.

La dévotion envers la sainte Vierge est singulièrement une grande ressource dans les tentations contre l'espérance. Elle est un puissant moyen de salut, une source féconde de toute sorte de biens, et même une marque de prédestination, selon saint Anselme (1) et plusieurs autres Pères de l'Eglise. « Si les remords de votre « conscience et de la crainte des jugements de « Dieu vous jettent dans une profonde tristesse, « dit saint Bernard, si le poids énorme de vos « crimes vous entraîne vers l'abîme du désespoir, tournez-vous vers Marie, implorez son « assistance, vous verrez bientôt renaître en

(1) De excellentiis beatæ Virginis, cap. IV.

« vous la joie, la confiance et la paix (1)... Vous « êtes pécheur : Marie est cette échelle mysté- « rieuse par laquelle les pécheurs montent au « Ciel, dont ils s'étaient fermé les avenues. Pé- « cheur comme vous, je suis encore plein de con- « fiance, parce que j'en trouve en elle les plus « puissants motifs (2). » Avant lui, saint Ephrem l'avait appelée l'espérance de ceux à qui il n'en reste plus aucune : *Spes desperatorum* ; et, après lui, saint Thomas, lui appliquant avec l'Eglise les éloges de la Sagesse, nous la présente comme le principe de toute espérance de vie et de vertu (3).

Il donc très utile, dans ces moments d'orage et de trouble, d'avoir recours à Marie, mais d'une manière simple, affectueuse et pleine de confiance, en prononçant son nom, regardant ses images, pensant aux vertus qu'elle a pratiquées, à la gloire qu'elle possède et à l'amour tendre et vraiment maternel qu'elle nous porte ; lui adressant cette prière de l'Eglise : *Marie, mère de grâce et de miséricorde, protégez-nous*

(1) Si criminum immanitate turbatus, conscientiæ fœditate confusus, judicii horrore perterritus, barathro incipias absorberi tristitiæ, desperationis abysso, cogita Mariam. Bern., *Hom*, II, super Missus est.

(2) Hæc peccatorum scala, mea maxima fiducia, tota ratio spei meæ. Bern., *Serm. de Aquæ ductu.*

(3) In omni periculo potes obtinere salutem ab ipsa Virgine gloriosa ; et ideo dicit ipsa : In me omnis spes vitæ et virtutis. IIIe part., quæst. 17, art. 5, ad Sum.

contre notre ennemi (1) : ou cet autre, que l'on récite peut-être tous les jours sans goût et sans réflexion, parce que l'on s'en est fait une habitude, mais qui en elle-même est pleine d'onction, et qui, surtout au moment de la tentation devient personnelle, intéressante et animée : *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous maintenant :* ou bien ces trois paroles courtes et enflammées : *Notre vie, notre douceur et notre espérance* : ou bien encore lui disant dans les plus violents accès de la tentation, comme le jeune Tobie à l'ange Raphaël : *Hélas ! ce monstre infernal est prêt à me dévorer ; il me saisit et m'entraîne dans les abîmes : puissante protectrice, hâtez-vous de me secourir.*

L'état de votre âme fût-il aussi triste et aussi désespérant que celui du célèbre Théophile, vendu au démon non-seulement par égarement et par désordre, mais par choix et par convention expresse écrite de sa main et de son sang comme lui, vous trouverez toujours dans la confiance en Marie l'espérance, la grâce et le salut (2).

(1) Maria mater gratiæ, dulcis parens clementiæ, tu nos ab hoste protege.

(1) Tu peccatorum quamtumlibet fetidum non horres, non despicis, si ad te suspiraverit..... Tu illum a desperationis barathro pia manu retrahis, spei medicamen aspiras, foves..... quousque horrendo Judici miserum reconcilies. Famosum hujus tuæ benignitatis testimonium est per te Theophilus restauratus gratiæ. Ber-

§ VII.

L'amour de Dieu surtout est propre à ramener la paix dans une âme agitée de ces sortes de tentations, parce qu'il dilate le cœur, qu'il fortifie, qu'il inspire des sentiments généreux, et qu'il bannit cette espèce de crainte qui fait des malheureux, et qui ne convient qu'à des esclaves. Voyons-le dans un exemple connu, de saint Francois de Sales. Le démon jaloux de la paix de son âme et des progrès qu'il fait dans la vertu par ce moyen, lui met dans l'esprit qu'en vain il gêne ses inclinations et mortifie ses sens, puisqu'il n'est pas du nombre des prédestinés. Idée bien affligeante pour un saint. Celui-ci en est accablé. En vain il cherche du soulagement ; partout il porte l'image de la réprobation empreinte dans son esprit, et il en ressent en parti les peines. Le Dieu de bonté, qui appelle les pécheurs, qui aime les plus obstinés, qui console et qui sauve les pénitents, n'est plus pour lui qu'un juge sévère qui le condamne aux peines éternelles pour les taches imperceptibles de sa vie, ou par la profondeur impénétrable de ses conseils. Mais ce Dieu, dont il craint si fort les jugements dans ces moments terribles, il l'a toujours aimé, il l'aime

NARD, *in deprec. et laude Mariæ.* — Si quid spei in nobis est, si quid gratiæ si quid salutis, ab ea (Maria) noverimus redundare. *Id., serm. de Aquæ ductu.*

encore, et le démon, qui lui imprime des images tristes et accablantes, ne peut affaiblir cet amour généreux et consolant, qui lui fournit une puissante ressource. « Hé bien, dit-il au milieu de « ce nuage ténébreux qui l'environne, si je suis « si malheureux que de ne pouvoir contempler « cette beauté infinie pendant toute l'éternité, « du moins je la louerai et je l'adorerai pendant « toute ma vie ; et plus je crains de n'aimer pas « toujours un Dieu si digne d'être aimé, plus je « veux redoubler mes soins pour l'aimer tou- « jours davantage. » Cette résolution courageuse, fervente, et toute de pur amour, est comme un éclair qui porte une lumière subite dans nos âmes, et comme un coup de foudre qui terrasse son ennemi.

§ VIII.

La crainte excessive de sa faiblesse et des tentations auxquelles on pourra être exposé est une source féconde de vaines terreurs. On ne sera jamais tranquille, tant que l'on craindra de perdre son repos (1). Vous qui trouvez dans le présent de quoi vous consoler, vous allez chercher des alarmes dans l'avenir ! Le repos vous est-il à charge ? Quoi ! tandis qu'à chaque jour suffit son mal (2), vous rassemblez dans un moment celui qui est répandu dans toute la

(1) Calamitosus est animus futuri anxius. Seneca.
(2) Sufficit diei malitia sua. Matth., vii, 34.

vie ! vous réunissez, par votre prévoyance, des tentations que Dieu ne veut vous faire vaincre qu'en détail ! C'est de toutes les tentations la plus dangereuse : il est bien difficile que vous n'y succombiez pas. C'est tenter Dieu ; c'est attirer sur vous des ennemis auxquels il ne veut point que vous vous exposiez maintenant ; c'est vouloir les combattre seul et sans secours, c'est vouloir périr. Bornez-vous au moment présent, et vous serez tranquille. Vivez du pain quotidien ; ne pensez pas au jour de demain, et ne vous inquiétez pas d'un avenir éloigné, vous qui touchez peut-être au dernier moment de votre vie. Si vous avez déjà vaincu les tentations que vous craignez, pourquoi ne les vaincrez-vous pas encore ? Vous ne sentez maintenant de la faiblesse que parce que ce n'est pas le temps du combat, mais celui de votre imprudence. Dieu donne la grâce dans l'occasion et selon le besoin, et non dans tous les moments et selon notre caprice. Le fort d'Israël n'est saisi de l'esprit de Dieu que lorsqu'il se présente des monstres à terrasser ou des ennemis à combattre (1). Eussiez-vous eu autrefois du dessous avec ceux qui vous font trembler jusque dans leur éloignement, vous devriez vous fortifier par toute sorte de précautions, loin de vous affaiblir par la crainte. Rien de plus formidable pour les démons qu'une âme qui unit la con-

(1) Saint François de Sales, *Ep.* xxx et xxxi, liv. V.

fiance en Dieu au mépris à la défiance d'elle-même. C'est ce qu'il furent forcés d'avouer plus d'une fois à l'abbé Moyse. « Tu nous a « vaincus, Moyse, lui disaient-ils, et tous nos « efforts contre toi sont vains, parce que, quand « nous voulons t'abaisser pour te faire tomber « dans le désespoir, tu te relèves ; et, lorsque « nous voulons t'élever pour te porter à la vanité, « tu t'abaisses et tu t'humilies. »

§ IX.

Enfin, puisque la seule crainte qui arrête nos passions et qui excite notre ferveur est un vrai bien, et que celle qui ne sert qu'à nous affliger, qu'à nous abattre, qu'à nous ôter le goût des choses divines, qu'à émousser les désirs de notre avancement, ne peut être qu'un mal et un grand mal, ce n'est pas trop de tous nos efforts pour détruire cette dernière. Nous le pouvons en réfléchissant souvent qu'elle ne peut venir de Dieu, puisqu'elle nous éloigne de lui ; et qu'elle ne peut être que la manœuvre du malin esprit, puisqu'elle est si conforme à ses desseins. Nous le pouvons par une dévotion tendre qui dilate le cœur, qui en adoucit les plaies, et qui met en fuite les démons comme le son de la harpe touchée de la main de David délivrait Saül de l'esprit malin dont il était tourmenté. Nous le pouvons encore par la confiance en Dieu, qui désire notre salut plus que nous ne le désirons nous-mêmes. Il veut tellement que nous en soyons convaincus,

qu'il nous fait un crime, et un grand crime, d'en douter. Il est aussi puissant pour exécuter avec nous ses desseins de miséricorde, qu'il est bon pour les former en notre faveur. Notre perte semble intéresser sa souveraine félicité, tant il y paraît sensible. Enfin nous pouvons détuire cette crainte par la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par la participation fréquente au Sacrement de son corps, par la méditation de ses mystères, et de l'amour qui les lui a fait opérer pour notre salut, amour qui le pressait sans cesse de consommer l'œuvre de notre rédemption par le baptême de son sang.

ARTICLE VIII.

Maximes générales pour conserver également l'innocence et la paix dans les tentations.

Nous ne finirions jamais, si nous voulions parcourir toutes les différentes espèces de tentations qui peuvent troubler la paix de l'âme. Nous avons touché les principales : mais il n'en est point qui ne puisse produire et qui ne produise le plus souvent ce mauvais effet, si l'on n'observe les maximes suivantes.

PREMIÈRE MAXIME.

Il ne faut pas trop craindre les tentations, ni désirer avec trop d'ardeur d'en être délivré puis-

que la crainte excessive nous tiendrait dans des alarmes continuelles, qui suffiraient pour faire revenir la tentation par l'image vive qu'elles en conserveraient, qui enhardiraient notre ennemi et nous affaibliraient pour le temps du combat. Persuadons-nous bien que Dieu ne permettra jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, et qu'ainsi les tentations ne peuvent nous faire que le mal que nous voudrons. D'ailleurs elles produisent toujours de bons effets dans les âmes fidèles: elles les humilient, elles excitent leur vigilance, elles exercent leur patience et leur courage, elles entretiennent leur ferveur en les ramenant souvent à Dieu, et les rendent compatissantes aux infirmités du prochain, et capables de lui donner des conseils utiles ; ce qui a souvent porté les saints à les souffrir avec joie, loin d'en demander à Dieu la délivrance (1) ; et enfin toutes celles que nous surmontons nous méritent des couronnes et nous fournissent des armes, comme en fournit à David son triomphe sur Goliath.

DEUXIÈME MAXIME.

On ne doit pas opposer toujours aux tentations une vive résistance, mais substituer le mépris à la force, si elles ne cèdent pas aux premiers coups. Je l'ai déjà insinué, mais je ne sau-

(1) Voyez sainte Thérèse, *Chemin de la Perfection* ch. XXXVIII.

rais trop le dire : car c'est ordinairement par un combat opiniâtre que l'on se fatigue et que l'on se trouble. D'ailleurs le mépris est le moyen le plus court de se défaire d'un ennemi orgueilleux que rien ne blesse tant que le dédain. C'est un enfant pour ceux qui le méprisent, et un géant pour ceux qui le craignent. On voit, dans la vie de saint Antoine et de plusieurs autres saints, qu'ils mettaient en fuite des légions de démons par un ris moqueur et une piquante raillerie. Vous vaincrez plus aisément les tentations, aidé du secours de Dieu, en les combattant peu à peu avec patience et avec douceur, qu'en les repoussant avec trop d'empressement et de chagrin (1).

TROISIÈME MAXIME.

Il faut découvrir ses tentations à son directeur. On voit, dans les instructions et dans les vies des saints, et particulièrement dans celles des Pères des déserts, combien ils jugeaient cette pratique nécessaire ; et l'un d'eux en fit une triste expérience. Il fut tourmenté pendant l'espace de vingt années d'une grande tentation, dont il ne fut délivré qu'à la première ouverture qu'il en fit à un ancien. Le prince des ténèbres craint beaucoup la lumière qui manifeste le fond des cœurs, et qui le fait voir lui-même, à

(1) Paulatim, et per patientiam, cum longanimite, Deo juvante, meliùs superabis, quàm cum duritia et importunitate propria. *Imit. Christi*, I., cap. XIII.

découvert. Ce lion, qui court pendant la nuit, cherchant quelqu'un à dévorer, rentre dans ses sombres retraites dès que le jour paraît (1). Le père de l'orgueil ne hait rien tant que l'humilité qui découvre toutes ses misères ; et l'ouverture du cœur est comme une issue pour le feu intérieur de la tentation, qui, renfermé, excitera toujours de violentes secousses et de funestes ébranlements. Mais il faut bien choisir celui à qui l'on s'ouvre, car, s'il était peu expérimenté, il risquerait d'aigrir la plaie du cœur au lieu de la guérir, et peut-être de se salir sans la nettoyer.

QUATRIÈME MAXIME.

Il est important de ne pas multiplier des réflexions qui ne peuvent qu'affliger sur des tentations assez affligeantes par elles-mêmes, sur leur durée, sur leur vivacité, sur le danger d'y consentir, sur la tranquillité de ceux qui en sont exempts, sur l'incertitude du temps où elles finiront, etc. : mais il faut veiller, prier, se méfier de soi-même, se confier en Dieu, et éviter les occasions autant qu'on le peut, sans sortir des bornes de la prudence. Saint Pierre marcha d'un pas ferme sur les abîmes de la mer tandis qu'il

(1) Posuisti tenebras, et facta est nox ; in ipsâ pertransibunt omnes bestiæ silvæ, catuli leonum rugientes ut rapiant. Ortus est sol, et congregati sunt, et in cubilibus suis collocabuntur. Ps. CIII, 20, 23.

ne regarda que Jésus-Christ : mais il commença d'enfoncer dès qu'il se détourna pour considérer les tourbillons de vent et les flots qu'ils soulevaient (1)

CINQUIÈME MAXIME.

Quoique la prière soit notre grande ressource contre les tentations, il en est pourtant qui demandent quelque chose de plus, et, ce qui paraîtra peut-être surprenant, quelque chose d'opposé : le travail, la distraction, la gaieté. Il est des imaginations qui saisissent les objets avec tant de vivacité, et qui en reçoivent de si profondes impressions qu'elles les portent partout, et les retiennent jusqu'à ce que d'autres plus fortes viennent à les effacer. Alors il est tout manifeste que se recueillir n'est que se désoccuper, pour être, même malgré soi, spectateur des peintures que l'on a toujours présentes ; que prier ne suffit pas, parce que Dieu veut que l'on se serve des moyens connus. C'en serait un bien puissant pour effacer ou faire oublier toutes ces images, qu'une affaire sérieuse ou même fâcheuse qui surviendrait (2). Au défaut de ce moyen, on peut avoir recours à une étude appliquante, à un

(1) Ambulabat super aquam, ut veniret ad Jesum videns vero ventum validum, timuit ; et cùm cœpisset mergi, etc. MATTH., XIV, 30.

Dùm respicit Jesum, non respicit elementum. AMBROS.

(2) Malitia horæ oblivionem facit luxuriæ magnæ. ECCLI., II, 29.

travail qui demande beaucoup d'attention, à une multitude d'occupations qui se succèdent les unes aux autres sans laisser d'autres intervalles que ceux qui sont nécessaires à de courtes et vives élévations du cœur à Dieu pour attirer son secours, pour ne pas trop se dissiper, et pour ne point perdre par cette dissipation la paix de l'âme que l'on veut conserver en cherchant à se distraire de la tentation.

C'est de ce dernier moyen qu'usa un sage supérieur envers un jeune solitaire, qu'il délivra d'une tentation fâcheuse et opiniâtre par des occupations continuelles de corps et d'esprit, qui lui ôtaient la liberté de penser au mal, ne lui laissant pas même; pour ainsi dire, le temps de vivre (1). On sait encore que c'est par le même motif que saint Jérôme redoubla ses études dans son désert, et s'appliqua singulièrement à apprendre la langue hébraïque, qui occupait son esprit presque jusqu'à lasser sa patience. Ceux qui ne sont capables ni d'une forte étude ni d'un long travail pourront trouver une utile diversion dans la conversation édifiante et agréable de leurs pieux amis, dans le spectacle de l'univers, simple, mais touchant pour qui le considère de près ; dans une douce promenade à la campagne, toute propre à dissiper les dangereuses impres-

(1) Quomodo fornicari libeat, cui nec vivere licet. *In vitis Patrum.*

sions, et la tristesse presque inséparable du violent combat qu'elles causent.

SIXIÈME MAXIME.

L'on est ordinairement porté à prendre des résolutions pour éviter les tentations ou pour les vaincre, lorsque l'on en est le plus pressé ; mais c'est précisément alors que l'on n'en doit prendre aucune, que celles que l'on prendrait en tout autre temps, et que la prudence suggère à toute personne sensée. Les partis que l'on prend, les pratiques que l'on s'impose dans le temps de l'agitation, se ressentent presque toujours de cet état violent. Elles sont ordinairement extrêmes, et la source de plusieurs troubles : troubles lors même que l'on remplit les onéreux devoirs que l'on s'est imposés, parce qu'ils sont au-dessus de ses forces ; troubles encore plus grands lorsque l'on vient à y manquer et que l'on regarde ces manquements comme des infidélités envers Dieu, quoique en effet Dieu ne puisse jamais inspirer une résolution imprudente ou en exiger la pratique ; troubles surtout lorsque la tentation revient, et qu'on la regarde comme une punition de ces infidélités chimériques. Et fasse le Seigneur que ces troubles ne soient pas suivis de l'affaiblissement et du découragement, et que l'on ne soit pas vaincu de la tentation par les moyens mêmes que l'on croyait devoir servir à la vaincre !

SEPTIÈME MAXIME

Non-seulement nous devons conserver la tranquillité de l'âme parmi les tentations, mais encore, si elle avait commencé de ressentir quelque trouble, nous n'en devons rien témoigner au dehors par nos gestes et par notre inquiétude, mais faire bonne contenance, pour déconcerter le démon, qui, ne pouvant pénétrer dans nos âmes, ne juge de leur disposition que par l'extérieur, et qui, désespérant de nous abattre, nous laissera peut-être lorsque nous serons déjà ébranlés ; comme un ennemi qui assiège une place que l'on défend vivement, et où tout paraît disposé à faire une longue résistance, l'abandonne quelquefois lorsqu'elle est sur le point de se rendre, parce qu'il ne sait ni les grands effets qu'ont produits les feux qu'il y a jetés, ni le trouble et la division qui y règnent.

CHAPITRE VI

Que l'on ne doit pas même se troubler des péchés que l'on commet.

§ I.

C'est ici surtout que nous avons besoin d'autorité, et vous de confiance, âmes chagrines de vous-mêmes, qui ne pouvez supporter vos péchés tandis que Dieu les supporte avec tant de patience. Vous ne voulez entendre à aucune pro-

position de paix au sujet de vos fautes, parce que vous ne faites pas attention que ce n'est que de ta paix avec vous-mêmes, et nullement avec le péché, que nous vous parlons. Un repentir tranquille, surtout au moment qui suit celui de vos chutes, vous semble toujours un paradoxe, ou même une erreur. Nous savons qu'il faut haïr le mal, et que c'en serait un grand que de le regarder avec indifférence : mais n'y a-t-il pas un milieu entre l'indifférence que craint votre raison, et le dépit, le chagrin et le trouble où vous jette votre impatience ? Un humble et paisible retour vers Dieu s'éloigne également de ces deux extrémités. « Retour paisible vers Dieu ! » me répond ici une de ces âmes préoccupées, dans lesquelles rien de ce que l'on dit pour les porter au calme, ne peut pénétrer. « Il faut attaquer « vivement le péché, et c'est dans son propre « cœur qu'il faut l'attaquer ; il faut le détruire et « se confondre. Il siérait bien au publicain de « lever la tête, d'entrer dans le tabernacle, de « porter ses audacieux regards du côté du sanc- « tuaire ! Rester dans le parvis, baisser les yeux, « se frapper la poitrine, s'abîmer dans son néant, « et encore plus dans la profondeur de ses dé- « sordres, c'est tout ce qui lui convient. Considé- « rer ses plaies et les sonder tandis qu'elles sont « encore tout ouvertes, c'est le moyen d'en sa- « voir la profondeur, et de connaître toute l'é- « tendue de ses misères. » Je reconnais aisément à ce discours, l'attachement à vos idées et votre

ardeur excessive ; mais, s'il est encore possible, écoutez-moi tranquillement.

§ II.

Il faut détruire le péché, sans doute, mais est-il nécessaire pour cela de se détruire soi-même, de troubler sa raison, de ruiner sa santé, et, par la violence de ses mouvements de se déranger au dedans et au dehors, et de se mettre hors d'état de suivre la lumière divine, et même de la discerner ? Il faut briser son cœur, sans doute ; mais ne le peut-on sans se démonter tout entier ? Il faut sonder ses plaies ; mais faut-il les agrandir et les envenimer à force de les ouvrir pour en bien connaître la profondeur ? Le publicain est au fond du temple, frappant sa poitrine et baissant les yeux ; oui c'est là sa place, et la situation qui lui convient ; mais il est plus tranquille dans l'humilité de son repentir, que ne l'est le pharisien dévoré de ses passions et enflé de sa fausse justice. Comme ce publicain converti, tous les vrais pénitents ont été tranquilles tandis qu'ils se sont reconnus coupables. Le saint roi Ézéchias repasse les années de sa vie dans l'amertume de son cœur ; mais cette amertume n'en altère nullement la paix (1). David, à la vérité, parle souvent de trouble et de frémissement dans les

(1) Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ. In pace facta est amaritudo mea amarissima. Is., XXXVIII, 15 et 16.

psaumes de la pénitence ; mais il reconnaît que ce trouble n'est qu'au dehors d'une âme pénitente et affligée, et dans le fond remplie de la joie que lui inspire la confiance en Dieu (1). Sainte Marie, nièce de saint Abraham solitaire, pleure ses péchés ; eh ! quels péchés ! mais elle les pleure, dit l'auteur de sa vie, dans un grand repos d'esprit (2).

Le retour simple et tranquille vers Dieu vous paraît-il encore difficile ? Faites attention que, le péché n'étant qu'un éloignement de Dieu pour s'attacher à la créature, la véritable conversion consiste à se détourner de la créature pour revenir à Dieu, avec un regret sincère de lui avoir déplu, et une véritable résolution de lui satisfaire pour le passé, et de lui être plus fidèle à l'avenir. Tout ce qui est au delà, chagrin, trouble, réflexions infinies sur ses chutes, n'est qu'un reste d'attachement à la créature, qu'un amour raffiné de soi-même, et qu'un obstacle à la parfaite conversion. Il faut gémir de ses fautes, mais ce ne doit pas être par le sentiment naturel qu'inspire le dépit de ses imperfections, ce qui est l'unique source de l'impatience et du chagrin ; mais il en faut gémir par amour pour Dieu, et par le désir de sa gloire et de son propre salut. Vous voulez revenir à Dieu en détestant la créa-

(1) Tu es refugium meum à tribulatione quæ circumdedit me : exultatio mea, etc. Ps. xxxi, 7,

(2) Voyez sa vie parmi celles des Pères du désert. T. I.

ture qui vous l'a fait abandonner ; vous devriez, au contraire, commencer par revenir à Dieu, et votre attachement à la créature tomberait nécessairement.

§ III.

Il s'en faut bien que les alarmes d'une âme qui est hors d'elle-même à la vue de ses fautes réitérées soient ce qu'elle se figure, c'est-à-dire la connaissance de soi-même et l'humilité. Elle se voit confusément dans un certain désordre qui l'effraye, mais qu'elle ne peut définir, et elle ne remarque ni les miséricordes de Dieu sur elle, ni les semences de vertu qu'il y a mises, ni les mouvements intérieurs qu'il y opère : elle ne voit ni la résistance qu'elle oppose à la tentation avant d'y succomber, ni le regret avec lequel elle y succombe, ni la promptitude avec laquelle elle se relève. Elle ne démêle point cette heureuse inclination pour la piété, qui l'y ramène sans cesse, et qui est un présent de Dieu et un gage de son amour, d'avec cette espèce de fatalité qui lui a fait contracter de mauvais penchants dans le temps de sa dissipation, et que le Seigneur, moins attentif à ses surprises qu'à ses dispositions, regarde plutôt comme un malheur que comme une malice. J'ose même dire, non pour l'effrayer davantage, mais pour lui découvrir l'illusion cachée sous cette belle apparence de connaissance de soi-même, qu'elle ne voit pas tout le mal qui est ; qu'un saint y en verrait da-

vantage, sans cependant perdre la paix ; témoin, entre autres, Saint François d'Assise, qui se disait et qui se croyait le plus grand de tous les pécheurs, et qui toutefois était toujours dans une sainte joie, et ennemi déclaré de la tristesse dans lui-même et dans les autres. Si l'on se trouble de voir la corruption de son cœur, ce n'est pas qu'on la connaisse à fond, mais parce qu'on la voit dans un mauvais jour ; c'est plutôt vue confuse, que connaissance distincte.

Aussi cette fausse connaissance de soi-même ne produit point l'humilité qui devrait en être le fruit. L'on voit souvent ces personnes, qui pensent en apparence et qui disent en effet tant de mal d'elles-mêmes, remplies réellement de l'idée de leur propre mérite, dont elles s'occupent sans cesse : on les voit chagrines, décisives, pleines de dépit, et, dans le fond, moins humiliées du mal qu'elles voient en elles que flattées de savoir le discerner. Ce trouble et cette crainte excessive sont l'ouvrage du démon ; et le démon, toujours orgueilleux, enfle toujours le cœur lors même qu'il abat le courage. C'est donc, pour m'exprimer d'après sainte Thérèse, une humilité diabolique, que celle qui ôte la confiance en Dieu et la paix de l'âme (1).

§ IV.

Vous perdez courage à la vue de vos rechutes

(1) Sainte Thérèse, *Chemin de la perfection ;* ch. XXXIX,

malgré vos résolutions ; et moi j'espère beaucoup de vos résolutions, si vous les soutenez malgré vos rechutes ; et j'ose dire que le démon espère bien moins de celles-ci qu'il ne craint celles-là, et que, s'il s'attache si fort à vous faire souvent retomber dans les mêmes fautes, c'est moins pour vous rendre criminel que pour vous rendre timide. C'est surtout à votre courage qu'il en veut. Il sera déconcerté si vous ne vous laissez point abattre, comme un ennemi fier, robuste et plusieurs fois vainqueur, est enfin intimidé de voir celui qu'il a souvent terrassé se relever toujours avec un nouveau courage et revenir sur lui avec plus de feu. Ainsi, quand vous retomberiez plusieurs fois le jour dans les mêmes fautes, relevez-vous autant de fois avec le même courage, et ne craignez rien tant que de ne pas espérer assez. Eh ! pourquoi n'espéreriez-vous pas puisque Dieu vous appelle encore ? Le désir que vous sentez d'aller à lui, dont lui seul peut être auteur, et qui serait encore plus vif si vous étiez moins timide, vous est garant de la volonté sincère où il est de vous sanctifier, malgré vos fautes et vos imperfections.

Espérez beaucoup en Dieu et j'espérerai beaucoup de vous malgré vos faiblesses ; et c'est sur sa parole que j'espérerai de voir dans la suite la rapidité de vos progrès égaler l'étendue de vos misères présentes (1). Et ne pensez pas que ces

(1) Multiplicatæ sunt infirmitates eorum ; postea acceleraverunt. Ps. xv, 4.

maximes ne regardent qu'un petit nombre d'âmes choisies, elles sont applicables à toutes sortes de personnes. Les directeurs y sont si accoutumés, qu'ils attendent toujours plus de ces âmes pieuses qui, faisant des fautes, même assez marquées, se relèvent toujours avec une nouvelle ardeur, que de celles qui sont exemptes de ces fautes, mais aussi qui n'ont pas cette résolution qui les précède et qui les suit (1). Ils voient dans les premières un reste de faiblesse, à la vérité, mais aussi un courage toujours renaissant : ils voient les efforts extraordinaires que le démon fait pour les arrêter ; mais aussi l'assistance toute particulière que Dieu leur accorde, et qui est une marque de prédestination, n'échappe pas à leurs lumières. Jamais ces personnes ne frustent leurs espérances, si elles ne donnent pas dans le piège de la dissipation ou dans celui du découragement : il est même rare qu'elles leur fassent attendre longtemps les fruits abondants de leurs soins et de leur patience.

L'on voit un exemple de cette conduite dans la vie d'une fondatrice de maison religieuse. Deux aspirantes se présentent à elle pour embrasser la vie monastique. L'une, d'un caractère doux, pratiquait d'un air tranquille tous les devoirs de l'état religieux ; on ne remarquait en

(1) Diligens æmulator valentior erit ad proficiendum, etiam si plures habeat passiones, quam alius bene morigeratus, minus tamen fervens ad virtutes. *Imit. Christi*, lib. III, cap. xxv.

elle ni manquement ni humeur : l'autre, au contraire, était sujette à tous les deux ; mais ces défauts étaient contre-balancés par une ferme résolution de s'en corriger, et d'acquérir la perfection. Cette fondatrice renvoya la première, et reçut l'autre, au grand étonnement de ceux qui ne discernaient point comme elle les caractères, la force de l'attrait et l'étendue de la grâce, et qui ne savaient pas qu'avec beaucoup de courage et de force on fait beaucoup de chemin, quoique l'on tombe fréquemment ; mais qu'avec beaucoup de lenteur on avance peu, quoique l'on ne fasse aucun écart ni aucun faux pas.

§ V.

Dosithée faisait des fautes ; mais, parce qu'il les réparait d'abord sans se rebuter, il ne lui a fallu que peu d'années pour se rendre saint. Sainte Catherine de Sienne en faisait aussi ; et, comme elle s'en affligeait devant le Seigneur, il lui fit entendre que ses retours simples, prompts, vifs et pleins de confiance lui plaisaient plus, qu'il n'était offensé de ses fautes. Tous les saints en ont fait, et quelquefois les plus grands en ont commis des plus considérables, comme David, saint Pierre, saint Théophile ; et peut-être n'eussent-ils jamais été si grands saints, s'ils n'eussent fait des fautes et de grandes fautes. Tout concourt au bien des élus, dit

saint Paul (1), jusqu'à leurs péchés, dit saint Augustin. Oui, au lieu qu'une âme tiède tourne en piège et en péché même le peu de bien qu'elle fait, une âme fervente tourne en moyens de sanctification jusqu'aux péchés dans lesquels elle tombe. Sa ferveur augmente à l'occasion de ses infidélités, comme un grand feu devient plus actif lorsque l'on n'y jette que quelques gouttes d'eau ; et Dieu, qui voit combien ces infidélités sont utiles, les permet par providence et les pardonne avec bonté. *Dieu de miséricorde, vous sacrifiez donc ainsi votre gloire à notre utilité, et vous souffrez que nous devenions ingrats, infidèles, coupables, parce que vous voyez que nous en serons plus humbles, plus circonspects et plus saints.*

§ VI.

J'insiste beaucoup sur ce chapitre ; et ma prolixité doit faire comprendre à ces pénitents inquiets combien leur état demande de soins, et combien je me sens fondé à condamner leur impatience. Je multiplie les réflexions, parce que l'expérience m'a appris que, quoique elles soient très nécessaires, on est peu capable d'en faire dans un état où à peine on peut profiter de celles d'autrui, l'esprit bouché par les plus tristes images, et le cœur serré par la crainte, ne laissant presque aucune ouverture à la lu-

(1) Omnia cooperantur in bonum iis qui secundum propositum vocati sunt sancti. Rom., VIII, 28.

mière et à la consolation. C'est pourquoi je demande d'abord à ces personnes de m'écouter tranquillement, et de calmer pour un moment toutes leurs alarmes ; et, comme leur situation n'est pas celle où l'on peut absolument exiger leur obéissance, je m'efforce d'en rendre la nécessité sensible : l'autorité fait place à la persuasion ; et, si je réussis alors à convaincre que je commande avec raison, je suis assuré de commander avec succès dans mille autres occasions, sans rendre raison de ce que je commanderai.

Pensez-vous, dis-je à ces esprits plus abattus de leurs réflexions que de leurs chutes, que cette forte impression d'effroi et d'abattement, que vous appelez une impression de regret et de pénitence, soit en vous une production du Saint-Esprit ? Vous n'oseriez le dire, ou du moins vous ne sauriez le prouver ; et moi je dis que l'Esprit-Saint n'en est ni n'en peut être l'auteur ; et ce que je dis, je le prouve. Les véritables sentiments de pénitence sont toujours accompagnés de l'espérance du pardon, et l'espérance est la source de la véritable joie (1) ; et vous ne sentez que de l'opposition à l'une et à l'autre. Les remords de conscience que Dieu produit en font cesser le trouble (2) ; et les vôtres l'augmentent toujours de plus en plus.

(1) In vera contritione nascitur spes veniæ. *Imit. Cihrsti*, lib. III, cap. LII.

(2) Reconciliatur perturbata conscientia. *Ibid.*

Dieu excite en nous le désir de réparer nos pertes (1) ; et vous ne vous sentez du penchant qu'à tout abandonner. L'âme, animée du saint repentir, s'élève à Dieu, qui se penche vers elle pour lui donner le saint baiser (2) ; et vous, comme Adam prévaricateur, vous fuyez sa présence, et vous voudriez pouvoir vous dérober à ses regards. La tristesse excessive, c'est-à-dire celle qui va jusqu'à troubler et à décourager, est si peu un effet de la véritable contrition, que l'Apôtre ne veut pas que l'incestueux Corinthien s'y livre pour un crime énorme, public, scandaleux et longtemps soutenu (3) ; et cela, dit saint Paul, pour ne pas donner dans le piège du démon, dont nous connaissons les desseins (4) ; et vous, pour des fautes assez pardonnables, vous vous livrez à de sombres et tristes regrets, d'autant moins utiles, qu'ils sont plus cuisants par le défaut de confiance. Il est donc hors de doute que c'est le démon qui vous inspire ce repentir accablant, ou du moins qui le pousse jusqu'à l'excès.

(1) Reparatur gratia perdita. *Imit. Christi.*

(2) Occurrunt sibi mutuo, in osculo sancto, Deus et pœnitens anima. *Ibid.*

(3) Ne abundantiori tristitia absorbeatur qui ejusmodi est. II, Corinth., II, 7.

(4) Et non circumveniamur a Satana ; non enim ignoramus cogitationes ejus. *Ibid.*, 2.

§ VII.

Mais que vous dit cet esprit de ténèbres ? Deux choses principalement. La première, que vous n'êtes pas sans doute bien converti, puisque vous êtes encore si faible ; que l'on ne tombe pas si facilement dans le mal que l'on a sincèrement détesté ; que la justice donne une toute autre consistance à l'âme ; qu'il n'est pas facile au démon d'entamer ce trésor, protégé qu'il est, au dedans, de la vertu de Dieu même qui y habite, et, au dehors, de ses anges qui l'environnent. Raisonnement aussi faux que spécieux et séduisant. Une âme qui craint le péché et qui en évite les occasions, qui travaille journellement à se fortifier contre les tentations par les saints exercices, qui prévient l'attrait du plaisir par la mortification, les surprises des passions par la vigilance, et leurs efforts par la prière ; cette âme, dis-je, est sincèrement convertie, quoiqu'elle ne soit pas impeccable. Elle possède ordinairement la justice, quoiqu'elle tombe quelquefois. Les fautes qu'elle commet de temps en temps, ou se sont pas de nature à lui faire perdre la grâce, ou du moins elles ne supposent pas que cette âme ne fût point juste avant que de les commettre, et, moins encore, qu'un sincère repentir ne la rétablisse pas dans son premier état. Rien, au contraire, ne prouve tant les regards favorables de Dieu sur une âme, que le mouvement qu'elle se sent pour revenir à lui

dès qu'elle a eu le malheur de s'en séparer ; et rien ne prouve tant qu'il y habite encore, que les reproches intérieurs qu'elle essuie de ses plus légères fautes.

§ VIII.

En second lieu, cet esprit d'erreur vous dit que vous ne vous corrigerez jamais de vos défauts, paisque vous y tombez si fréquemment, malgré les résolutions les plus fortes ; que vos mauvaises habitudes se fortifient tous les jours ; que chacune de vos chutes en appesantit les chaînes, que vous ne pourrez plus enfin ni rompre ni porter ; qu'étant aussi négligent dans la première ferveur qui fait franchir ordinairement tous les obstacles, temps où l'on brise et où l'on entraîne tout ce qui s'oppose à un zèle naissant, un rien vous arrêtera lorsque les premiers bouillons de ferveur sont tombés. Il vous suggère enfin que chacune de vos fautes est une diminution de la grâce qui vous a été donnée, et un refroidissement réciproque entre Dieu et vous. Raisonnement aussi spécieux et aussi faux que le premier. Non, les habitudes de vos défauts ne se fortifient point par vos chutes ; mais vos résolutions se fortifient par chacun de vos retours. Vous tombez par faiblesse, par surprise, par un reste d'habitude qui devient tous les jours moins forte et moins volontaire ; mais vous vous relevez par courage, par réflexion et par le désir d'une fidélité

constante, qui se fortifie par tous vos gémissements sur vos continuelles infidélités. Des fautes de pure faiblesse précédées d'une forte résistance, ou commises sans réflexion et suivies d'un prompt repentir, ne laissent presque aucune trace dans l'âme. C'est un feu que l'on prend dans ses mains et que l'on rejette tout de suite dont on ne ressent presque aucune impression. Mais, ce qui forme une véritable habitude, ce sont les retours de votre pénitence, bien volontaires, bien réfléchis, bien soutenus, et d'ailleurs bien difficiles, puisqu'ils ont à surmonter l'impression du péché encore toute récente, la faiblesse et le penchant qu'il a laissés dans l'âme, l'ascendant qu'il a donné au démon, la violence avec laquelle ce cruel ennemi vous pousse sur le penchant du précipice, et votre propre timidité qui ne peut se relever que par un dernier effort. Ainsi vous pouvez dire, dans un vrai sens, que vous vous fortifiez par toutes vos faiblesses : « Lorsque je suis faible, c'est « alors que je suis fort (1) ; » et que tous les jours les bonnes habitudes gagnent sur les mauvaises à l'occasion même des surprises que vous font les misérables restes de celles-ci. Que sera-ce donc de vos communions, de vos prières, de vos méditations, de vos austérités, et enfin de tous vos saints exercices ? C'est de quoi votre ennemi ne vous parle pas, et ce qu'il a même intérêt d'éloigner de vos réflexions.

(1) Cum infirmor, tunc potens sum. II Cor., XII. 1.

§ IX.

Autre erreur, autre illusion diabolique. Un commençant rempli de ferveur, que Dieu attire fortement, et qui veut de tout son cœur aller à lui, vient à commettre une faute considérable, dans laquelle le démon le fait tomber ou par adresse ou par effort, et qu'il ne manque pas de lui exagérer autant qu'il lui est possible. Alors, prenant la forme et le ton de l'ange de lumière, il lui dit au dedans, d'un air sévère et dédaigneux : « Comment es-tu tombé du Ciel, toi qui « en faisais ou plutôt qui te flattais d'en faire « un des plus beaux ornements ? Toi qui disais « dans ton cœur : Je m'élèverai, je me perfec- « tionnerai, j'ornerai mon âme de toutes les « vertus, j'approcherai de plus en plus du Très- « Haut. Te voilà donc tombé dans l'abîme, es- « prit téméraire, jeune audacieux qui voulais « porter ton vol rapide jusqu'au sommet de la « perfection, et dont l'ambitieuse et frivole pié- « té voulait égaler les saints mêmes. Que sont de- « venues tes belles résolutions prises, réitérées, « écrites ? Est-ce donc là que devait aboutir ce « système original d'une dévotion raffinée : « *N'ayez pas des sentiments trop élevés* (1) ! » Car il ne craint point de prendre le langage des saints divinement inspirés pour tromper les serviteurs de Dieu, puisqu'il s'en est servi contre Dieu même, pour le tenter dans son humanité.

(1) Noli altum sapere. Rom., xi, 20,

« Apprends, continue-t-il, à t'humilier et à sui-
« vre les routes communes, esprit vain et singu-
« lier : les grands exemples de vertu sont des
« merveilles pour toi, et non pas des modèles. »

L'illusion ne peut être plus grossière : un commençant sans instruction comme sans expérience peut à peine y être trompé. Dieu se rit-il d'une âme lorsqu'elle vient à tomber ? et lui fait-il de son zèle et de sa ferveur des sujets de reproches ? Est-ce un crime d'avoir voulu le servir, lorsque l'on vient à l'offenser ? Cela ne demande pas une longue discussion. Vous devez donc alors vous armer de force, faible commençant ; mais, âme généreuse, dont les premiers pas dans la vertu sont dirigés vers la perfection, vous devez opposer la vérité au mensonge et le courage à la tentation de pusillanimité, et répondre à l'ennemi : « Retire-toi de moi, Satan,
« ou prends d'autres stratagèmes : ta malice te
« couvre mal ici. Ce que j'ai à me reprocher,
« ce n'est pas la sublimité de mes vues et
« l'austérité de mes résolutions, mais l'incons-
« tance de mon cœur et l'infidélité de mes pra-
« tiques ; ce n'est pas d'avoir voulu aimer mon
« Dieu, puisque ce n'est que dans cette vue
« qu'il m'a formé, mais de m'être attaché à la
« créature, dont je ne devais me servir que pour
« tendre à ma fin. Oui, j'ai voulu m'unir à mon
« créateur, qui est le centre aussi bien que le
« principe de mon être, et je le veux plus que
« jamais, observant seulement d'aller à lui par

« les différents degrés de la vie spirituelle. Soit « faiblesse, soit malice, soit surprise, soit reste « d'habitude, soit permission divine pour me « désabuser de moi-même et me rendre plus « propre à la solide vertu, j'en suis déchu à ce « moment ; mais je ne la perds pas de vue. Plus « je me suis éloigné, plus je veux redoubler « mes efforts pour en approcher toujours da- « vantage. Je n'affecte point les voies extraor- « dinaires, je les laisse pour les saints ; mais la « mortification des sens, mais l'humilité de l'es- « prit et du cœur, mais le renoncement à moi- « même, mais l'obéissance à mes supérieurs et « la déférence pour mes égaux, mais le recueil- « lement et l'oraison ne sont-ils pas de la voie « ordinaire où tout chrétien est appelé, et où je « veux courir de toutes mes forces !

« Et vous, Seigneur, témoin de ma faiblesse, « auteur de ma résolution, daignez affermir « celle-ci en m'ôtant celle-là. Vous voyez que « les désirs de mon cœur me portent à vous ; « que ma plus grande consolation serait d'i- « miter les âmes qui ne vivent que pour vous ; « que mes plus doux moments sont ceux que je « passe avec vous ; que je porte à regret le poids « de mes passions qui m'entraînent loin de « vous, et que je gémis continuellement des « chutes qu'elle me font faire. Ces chutes sont « lourdes, à la vérité ; mais la douleur que j'en « ressens d'abord me prouve que je ne les aime « pas, et que, malgré mes infidélités, vous m'ai-

« mez encore. N'abandonnez donc pas votre ou-
« vrage : continuez, hâtez, achevez ma sancti-
« fication ; et, puisque vous voulez que ce soit
« aussi mon ouvrage, je vais y remettre la main
« avec autant de confiance, de zèle et de tran-
« quillité que si je ne l'en eusse jamais retirée. »

§ X.

Concluons donc avec un grand saint que je cite souvent (1), parce que c'est un des plus grands maîtres de la vie spirituelle et de la paix intérieure, que vous devez, âmes timides, regarder vos fautes plutôt avec compassion qu'avec indignation, et avec plus d'humilité que de sévérité. Vos péchés ne peuvent étonner que votre présomption ; votre raison doit plutôt être surprise, et votre religion reconnaissante envers Dieu de ce que vous ne péchez pas davantage. Vous n'êtes pas un Dieu impeccable, dit le pieux et consolant auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ* (2), mais une créature sujette au péché ; non pas un esprit céleste, mais un homme pétri de boue et rempli de corruption. Et cette boue et cette corruption seraient surprises de se sentir exhaler quelquefois une vapeur de péché et une odeur de mort, dont les anges dans le Ciel et Adam dans le Paradis terrestre, n'ont pas été

(1) Saint François de Sales.

(2) Homo es, et non Deus ; caro es, non angelus. *Imit. Christi*, lib. III, cap. LVII.

exempts (1) ! Je suis le seul, dit le Seigneur, exempt de corruption et de faiblesse. C'est moi qui puis soulager, délivrer de l'une et de l'autre, et qui le fais jusqu'à rendre participantes de ma sainteté les âmes qui, bien convaincues de leur misère et de leur néant, sont entièrement éloignées de s'approprier leur vertu et de m'en dérober la gloire (2).

Lisez ceci de temps en temps pour être prêts dans l'occasion, vous que vos péchés jettent ordinairement dans le trouble. Lisez encore plus le *Combat spirituel* (3). Lisez surtout les lettres de saint François de Sales, qui ne respirent partout que la confiance et la paix au milieu de nos misères. Vous ne sauriez trop vous précautionner contre le trouble que vos péchés vous causent, puisque c'est ordinairement le plus difficile à apaiser, et toujours celui dont l'occasion est inévitable dans cette vie. Nous ne cesserons de pécher que lorsque nous cesserons de vivre ; et plus nous serons surpris et chagrins de nos chutes, plus elles nous seront nécessaires, et Dieu les permettera pour nous guérir de notre présomption : mais, lorsque nous n'atten-

(1) Quomodo tu posses semper in eodem statu virtutis permanere, quando hoc defuit angelo in Cœlo, et primo homini in paradiso ? *Imit. Christi. Ibid.*

(2) Ego sum qui mœrentes erigo sospitate, et suam cognoscentes infirmitatem ad meam proveho divinitatem. *Imit. Christi*, lib. III. cap. LVII.

(3) Chap. XV de l'édition de Castignisa, qui est le XVI, dans celle de Scupoli.

drons rien de nous que le péché, le péché même ne nous troublera pas.

§ XI.

Quoique je vous aie déjà montré non seulement la confiance, mais encore la simplicité avec laquelle vous devez revenir à Dieu lorsque vous vous en êtes éloigné par le péché, je ne puis finir ce chapitre sans vous parler de cette simplicité dans un plus grand détail. Il est nécessaire de vous précautionner contre l'empressement téméraire qui succède quelquefois à la pusillanimité et à l'abattement. Je dis donc que vous devez être aussi tranquille dans votre retour que patient dans votre chute. L'un est presque inséparable de l'autre ; et ceux qui voient leurs fautes avec plus d'humilité que de dépit en gémissent avec plus de patience que d'activité ; au lieu que le même orgueil, qui consterne et qui décourage lorsqu'il est abattu, enflamme et transporte lorsqu'il se relève. Il passe en un moment du désespoir à la présomption ; et toujours par le même principe, qui est la confiance en soi-même, chagrine et désespérée lorsqu'elle se voit confondue, fière et arrogante lorsqu'elle croit trouver des ressources en elle-même. N'espérez rien de vous, mais espérez tout en Dieu, le repentir comme le pardon, le désir et la pensée même de revenir à lui ; et votre pénitence sera simple, humble et retenue.

L'enfant prodigue est le modèle des vrais pé

nitents. Voyez-le se présenter devant son père d'un air grave et sérieux, mais pénitent et modeste. Il ne se frappe point le front, il ne s'arrache point les cheveux ; mais aussi la bonne conduite qu'il se propose de tenir désormais ne lui fait pas prendre un air ferme et assuré. Il témoigne ingénument les sentiments de sa douleur il n'emploie point de grands discours pour exprimer son vif regret et ses sincères résolutions ; sa contenance parle pour lui. Il retranche la moitié du peu qu'il voulait dire, dès que la bonté de son père l'interrompt. Quand sa tendresse se penche sur lui pour l'embrasser, il ne se retire point par une humilité mal entendue ; mais aussi l'on ne remarque point en lui une confiance pleine de fierté. Il se laisse dépouiller de ses haillons et revêtir d'habits magnifiques sans se répandre en discours superflus. Il voit dans un humble silence, mais avec des yeux reconnaissants, le festin qui se prépare : il y prend sa place dès que son père l'en convie, sans exagérer par des exclamations mal placées la magnificence de ce bon père et sa propre indignité. Il n'écoute pas la symphonie d'un air morne et consterné ; mais aussi il n'a garde de se mêler avec ceux qui chantent, pour faire éclater ses transports. Une joie modeste et une grande retenue, jointes aux sentiments de regret et de reconnaissance que son cœur pénétré épanche sans affectation par ses yeux et par tous ses mouvements, expriment mieux que tout la sincérité de sa conversion, et

présentent le modèle de la véritable pénitence. Laissez donc là cette ferveur qui sent de l'enthousiasme, et qui n'est rien moins que ce qu'elle vous paraît ; revenez à Dieu avec plus de candeur que d'activité. Il aime mieux un cœur touché qui ne peut exprimer ses affections, qu'une imagination échauffée qui ne saurait retenir l'impétuosité de ses saillies. S'il vous semble que votre cœur n'est dans le silence que parce qu'il est sans ferveur, présentez-le tel qu'il est au Seigneur ; priez-le de le ranimer, et ne prévenez point par votre impatience, n'empêchez point par votre empressement ce qu'il peut faire par sa grâce, et ce qu'il fera par sa bonté lorsqu'il le jugera convenable.

CHAPITRE VII

Ne pas se troubler des fautes d'autrui.

§ I.

Vous avez du zèle, vous aimez le bon ordre ; la gloire de Dieu vous intéresse vivement ; après elle et votre salut éternel, rien ne vous touche autant que celui de votre prochain : l'ardent désir que vous en avez fait que chacune de ses fautes vous perce de plusieurs traits, parce qu'elle blesse et celui qui la commet et plusieurs de ceux qui en ont la connaissance. Utile disposition, si vous savez la régler ; ardeur nuisible et pour vous et pour autrui, si vous vous y livrez sans mesure. Outre la perte de la paix, la charité,

comme dit saint François (1), sera infailliblement altérée et en vous et en votre prochain, si votre zèle contre ses fautes se tourne en courroux contre lui. Vous ne sauriez donc trop vous prémunir contre les agitations et le feu d'un zèle ardent et impétueux, au milieu duquel le Seigneur n'habite pas (2), et où toutefois des yeux offusqués par l'impatience ne croient apercevoir que lui seul. Le zèle qui plaît au Seigneur est celui qui, semblable à un doux zéphyr, adoucit et purifie sans émotion, sans bruit et sans danger (3). Plus donc le vôtre s'enflamme, plus il vous semble que le mal qui l'irrite est grand, et qu'il faut vous y opposer d'abord et de toutes vos forces, plus vous devez vous en méfier et vous tenir en garde contre ses saillies ; parce que vous avez lieu de craindre que ce feu ne vienne pas de Dieu, que sa sombre lueur ne vous fasse paraître les objets tout autres qu'ils ne sont, et qu'ils ne vous fasse donner dans des travers qui augmenteraient le mal, bien loin d'en accélérer la guérison. Ajoutez à cela que ces grands mouvements feraient perdre à votre âme cette assiette où Dieu la veut, et dont le démon s'efforce toujours de la tirer, même sous les plus beaux prétextes.

(1) Chap. VII de la *Règle des Frères-Mineurs*.

(2) Zelo zelatus sum,... Non in spiritu Dominus, non in commotione Dominus, non in igne Dominus. III Reg., XIX, 11, 12.

(3) Et post ignem sibilus auræ tenuis. *Ubi supra*.

Si cet ennemi rusé, qui vous observe continuellement, vous voit porté à cette indignation, il vous pressera sans cesse de ce côté-là, sachant bien qu'il y gagnera toujours contre vous, et qu'à l'égard de votre prochain, du moins il n'y perdra rien, *la colère de l'homme n'opérant point la justice de Dieu* (1). Sans que vous vous en aperceviez, vous deviendrez semblable à ceux dont vous ne sauriez approuver la conduite, qui n'ont jamais de repos ni au dedans ni au dehors, et dont le zèle dévore le corps aussi bien que le cœur, parce que les agitations qu'il leur donne détruisent également la santé de l'un et la paix de l'autre.

§ II.

Chacun doit porter son fardeau : voudriez-vous vous charger de celui de tous les autres ? Mais encore croyez-vous ramener l'ordre par le désordre de votre passion, et corriger les fautes de votre prochain par les vôtres ? L'hypocrite même que Jésus-Christ condamne dit modestement : *Mon frère, souffrez que j'ôte de votre œil une paille que vous y avez.* Et vous vous ferez un mérite de l'arracher brusquement, avec autorité et avec violence ! Vous aigrissez le mal de votre prochain au lieu de le guérir, et par votre emportement la correction détruit la vertu qui la commande. La vertu est patiente et douce (2),

(1) Épître de S. Jacques, chap. I, 20.
(2) Caritas patiens est, benigna est. I Cor., XIII, 4.

et votre zèle est inquiet et amer. « Celui-ci ne « peut pas plus conduire à celle-là, qu'une eau « salée n'en peut rendre une autre douce, comme « dit l'apôtre saint Jacques (1). Si quelqu'un « croit être sage et retenu parmi vous, conti- « nue le même auteur inspiré, qu'il le fasse voir « par une conduite pleine de discrétion et de « douceur. Si, au contraire, vous êtes animé « d'un zèle plein d'amertume, qui excite l'in- « dignation dans le cœur et les contestations « dans les paroles, gardez-vous bien de vous « en glorifier, car ce serait donner le démenti « à la vérité même. Non, mes frères, cette sa- « gesse ne vient pas d'en haut, elle est toute « terrestre, animale, diabolique : car là où sont « le zèle inquiet et le bruit qu'il excite, là « règnent l'inconstance et toutes sortes de dé- « sordres. La sagesse qui vient d'en haut, la « voici : c'est celle qui est retenue, amie de la « paix, modeste, insinuante, pleine de défé- « rence pour les gens de bien et de compassion « pour les méchants ; qui est chargée de bonnes « œuvres, et qui juge de tout avec la dernière « simplicité. Voilà les fruits de la véritable jus- « tice, qui se sèment dans la paix, et qui ne « sont que pour ceux qui cultivent la paix. »

Vous ne devez donc avoir que de la compassion pour les fautes de vos frères, et de l'indignation que contre le zèle amer dont vous vous

(1) Sic nec salsa dulcem potest facere aquam. Jacob., III, 12.

sentez animé. De la compassion pour les fautes de vos frères ; car ils en sont tout à fait dignes s'ils pèchent par ignorance, puisqu'ils ne connaissent pas le bien ; mais s'ils pèchent par malice, leur état est encore plus déplorable, puisqu'ils se rendent plus coupables, connaissant le mal qu'ils font et le bien qu'ils devraient faire. Réservez, au contraire, votre indignation contre le zèle impétueux qui vous dévore, puisqu'il est ordinairement une production de l'orgueil et de la présomption. L'humilité porte dans l'âme la douceur et la paix (1).

§ III.

J'ai dit, au chapitre précédent, qu'il y avait de l'amour-propre à ne pouvoir supporter ses propres faiblesses. Il y en a bien plus encore à ne pouvoir supporter celles d'autrui. S'il y a quelquefois de l'imperfection à vouloir être parfait, il y en a toujours à exiger rigoureusement la perfection des autres. Le zèle qui veut corriger tous les abus est lui-même un grand abus. Il y en a de presque insurmontables : l'on s'efforcerait en pure perte de les réformer par une activité déréglée et par un ministère sans vocation. Il en est mêmes d'utiles qu'il serait dangereux de retrancher d'abord. Tel, par exemple, est l'attachement trop fort et trop naturel qu'aurait un faible commençant pour un homme plus avancé dans

(1) Jugis pax cum humili ; in corde autem superbi zelus et indignatio frequens. *Imit. Christi*, lib. I, cap. VII.

la perfection qui le soutient. Lui ôter son appui avant qu'il soit en état de s'en passer, c'est ôter à un enfant sa gouvernante qui le conduit par la lisière : on veut qu'il marche seul, il tombe et il se blesse. Telle est encore une certaine froideur qui éloigne une jeune personne des compagnies dangereuses pour sa fragilité. Tels certains petits excès d'autorité dans celui qui est environné de délices qui l'amolliraient. Telle une régularité inflexible dans celui qui porte dans son caractère un violent penchant pour l'inconstance.

§ IV.

Il est donc des défauts utiles ; mais il est rare que la correction subite et prématurée le soit aussi. Il faut beaucoup de jugement et d'expérience pour discerner ceux-là et pour diriger celle-ci ; et cependant tout le monde s'en croit capable. Il n'est pas d'homme rempli de défauts qui n'en voie dans les autres, quelque vertueux qu'ils puissent être, et qui ne se croie en droit ou de les reprendre ou de les critiquer, sans faire attention qu'il s'expose lui-même à une plus juste correction ou à une plus judicieuse critique. Il faut, pour ainsi dire, être parfait pour faire voir aux autres qu'ils ne le sont pas ; mais il faut l'être en effet pour les conduire à la perfection. La correction, si elle n'est longtemps méditée, autant que la nature du mal peut le permettre, et si elle n'est pas préparée par la prière, aura le plus souvent la passion ou pour principe

ou pour effet. Dans les premiers mouvements de notre activité que notre illusion déguise sous le nom de zèle, nous nous troublons, nous troublons les autres ; nous brouillons tout ; nous blâmons, nous louons sans discernement, sans mesure ; nous choquons ceux que nous prétendons corriger, et dont il aurait plutôt fallu gagner l'affection. Dans cette confusion, nous ne savons choisir ni les moyens de nous insinuer, ni les paroles, ni les gestes pour nous expliquer comme il faut ; tout n'est que feu, qu'aigreur, que dépit de part et d'autre.

§ V.

Les anciens solitaires, ces hommes d'une vertu consommée, méditaient longtemps, consultaient entre eux, concertaient sagement les moyens les plus doux pour corriger un de leurs frères, dont la sainteté devait inspirer tant de confiance à leur zèle, si elle n'eût imprimé encore plus de respect à leur discrétion. Ils usaient de ménagements lors même qu'il ne s'agissait que de fautes très légères, dont la correction devait plus flatter qu'offenser celui en qui l'on ne voyait que ces imperfections à reprendre. Nous, au contraire, nous faisons rougir ceux que nous reprenons en appuyant sur la grièveté de la faute qu'ils ont commise, que nous exagérons même contre les règles de la prudence : nous ne manquons pas de nous prévaloir de ce qu'elle est encore toute récente, et nous déconcertons par

des reproches animés, sans ordre et sans égard, de faibles commençants qu'il faudrait plutôt encourager par des éloges. Ce qui est encore plus déplorable, c'est qu'après avoir excité du trouble sans aucun fruit, on va, tout satisfait de soi même, s'applaudir en secret, et encenser ce zèle imprudent dont on fait son idole (1): et souvent ceux qui s'ingèrent à faire ainsi des leçons de vertu et à en venger les outrages ne sont encore que des novices dans la perfection (2). Il n'y a même guère que ceux-là qui tombent dans cette imprudence, parce qu'ils sont ordinairement et plus ardents et moins éclairés. La véritable et parfaite justice est pleine de compassion et de charité; mais celle qui est fausse ou imparfaite ne montre que de l'indignation et du dédain. (3).

§ VI.

Faites de sérieuses réflexions avant que de reprendre, et vous vous épargnerez des émotions fâcheuses en reprenant, et des retours affligeants après avoir repris. Voyez si ce qui vous paraît un défaut et un grand défaut, n'est pas une simple faute et une faute assez légère, où la faiblesse et la surprise ont plus de part que la malice et la réflexion. Attendez que le temps vous

(1) Idolum zeli. Ezech., viii, 4.
(2) Idolum zeli in ipso introitu. *ibid.*
(3) Vera justitia compassionem habet, falsa justitia dedignationem..... Greg., *Hom.* xxxiv *in Evang.*

fasse connaître si l'habitude, si le scandale, si les suites dangereuses de cette faute sont aussi importantes que votre première ardeur vous le représente. C'est une faute de réflexion, de malice, d'habitude. Soit: elle est d'une nature à ne devoir pas être tolérée; mais l'occasion la plus propre de s'élever contre cet abus est-elle celle qui se présente maintenant? Dieu vous a-t-il destiné à le corriger? En voyez-vous tous les moyens, pour choisir le plus doux et le plus convenable? Etes-vous exempt de ce défaut comme il faut l'être, pour que la récrimination ne soit pas le seul fruit de votre zèle? Est-ce le défaut qui doit être corrigé le premier dans la personne que vous allez reprendre? N'est-ce pas, peut-être, non le plus nuisible pour elle ou pour les autres, mais le plus choquant pour vous, qu'il intéresse par quelque endroit? De quelle paix ne jouirait-on pas si l'on faisait toutes ces réflexions! et quel avantage ne retirerions-nous pas de la conduite de notre prochain, quelque imparfaite qu'elle fût, si chacun de ses manquements nous ramenait ainsi aux règles de la prudence!

§ VII.

Vous qui ne pouvez conserver la paix de l'âme à la vue des imperfections des autres, vous allez la chercher loin des imparfaits, en vous retirant du commerce des hommes. Vous faites voir par là que vous êtes très imparfait vous-même et que par conséquent vous portez toujours avec vous c

que vous voulez éviter. Vous fuyez donc en vain, et le trouble vous accompagnera jusqu'au fond des déserts. Le solitaire qui ne peut avoir la paix dans son monastère avec ses frères ne peut l'avoir dans le désert avec sa cruche. Restez avec vos frères, quoiqu'ils ne soient que des hommes, puisque vous n'êtes pas vous-même un ange. S'ils conviennent avec vous sur les règles des mœurs, s'il s'en écartent par faiblesse plutôt que par habitude, s'ils louent votre exactitude bien loin de la blâmer, si leurs fautes ne portent directement que sur vous, et sur les saintes lois seulement par contre-coup, votre amour-propre sera celui qui perdra le plus à leur compagnie. Ceux qui vous paraissent et qui sont peut-être en effet les moins pieux et les moins traitables vous sont, à certains égards, plus utiles que les plus sociables et les plus vertueux. Avec ceux-ci notre amour-propre trouve son compte ; il se nourrit et se fortifie des égards qu'on a pour lui et de l'affection qu'on lui témoigne ; il s'applaudit de la profonde paix dont il jouit, sans faire attention qu'elle vient plutôt des autres que de lui-même ; mais avec des personnes d'un commerce difficile, d'une humeur fâcheuse et d'une conduite peu régulière, on apprend à se vaincre et à se renoncer soi-même, ce qui est toujours le plus essentiel de la vertu, et cependant souvent le plus négligé.

Réflexion bien consolante dans les petites peines que nous avons à souffrir de notre pro-

chain ! Moyen bien puissant pour arrêter l'ardeur qui nous enflamme contre ses manquements ! Ces petites fautes qui nous font gémir peuvent guérir en nous de grandes imperfections que nous n'y apercevons pas, l'amour de nous-mêmes, la dureté pour les autres, l'impétuosité du naturel, le penchant excessif à suivre nos idées et nos goûts, et à éloigner de nous tout ce qui les contrarie. Pourquoi nous révolter des petits défauts que nous apercevons dans notre prochain ? Dieu ne les laisse peut-être en lui que pour être un contre-poids à sa vertu, et encore plus une épreuve pour la nôtre ; et il n'attend que de nous voir tels que nous devons être, pour le rendre tel que nous le souhaitons (1). Ce Père, plein de bonté, qui fait entrer les fautes de nos frères dans les desseins que sa Providence a sur nous, ne voit qu'avec douleur l'indignation que nous en concevons contre eux. Ils se rendent coupables, mais ils nous deviennent utiles : recueillons nos avantages avant que de travailler à guérir leurs maux ; et si nous ne pouvons réussir dans le dernier, que le premier nous console. Dans le fond ces défauts ne sont presque rien pour eux, mais ils sont beaucoup pour nous. Quel aveuglement que de négliger ce qui nous intéresse le plus, pour nous occuper de ce qui est moins important !

(1) Cogita quia sic forte melius est pro tua probatione et patientia non sunt multum ponderanda merita nostra. *Imit. Christi*, lib. I, cap. XVI.

§ VIII.

Nous avons tant de péchés, de si grands péchés à pleurer, que nous ne pouvons sans égarement nous occuper des manquements journaliers des autres. Hypocrite, arrache, avant toutes choses, la poutre de ton œil ! Notre zèle est ordinaire ment si faible et si lent, que, si quelquefois nous retrouvons en lui quelque force et quelque vivacité, nous devons dans ce précieux moment le tourner tout entier sur nous-mêmes. Nous sommes si imparfaits, que ce n'est pas trop de tout notre temps et de tous nos soins pour notre amendement ; et nous avons besoin de tant de moyens pour nous perfectionner, que, s'il était permis, nous devrions souhaiter que la malice des hommes se joignît à tous les secours du ciel. Ce qu'il ne nous est pas permis de souhaiter, Dieu permet qu'il arrive. Réjouissons-nous, non pas de ce que les hommes ont de la malignité, ce que nous ne devons pas même penser facilement mais de ce qu'elle se tourne contre nous plutôt que contre les autres qui en ont moins de besoin. D'ailleurs, ce qui nous semble une malignité n'est peut-être qu'un penchant qui les afflige encore plus qu'il ne nous choque : ils le combattent vivement et ils le surmontent dans cent occasions pour une où ils en sont vaincus. Nos défauts, qui pour le moins sont aussi fâcheux que les leurs, ne les troublent point : ils les supportent avec tant de patience, qu'ils n'en paraissent souffrir

que parce que nous en souffrons. Pourquoi donc nos yeux, offusqués par la colère, regarderaient-ils les faiblesses de nos frères comme capables d'effacer toutes leurs bonnes qualités, tandis que le Dieu des miséricordes les leur pardonne en considération de leurs vertus et des efforts qu'ils font pour se corriger ? Ces réflexions faites à loisir rendraient notre zèle plus retenu et moins incommode, nos corrections plus rares et moins hasardées, notre commerce plus édifiant et moins difficile, et notre paix intérieure plus profonde et moins exposée.

§ IX.

L'exemple de la patience de Dieu devrait servir de frein à l'empressement impétueux qui nous fait perdre la paix. Il voit sans émotion, il tolère sans inquiétude une infinité de maux qu'il condamne toujours sans passion, et qu'il punit dans leur temps sans se troubler. Dira-t-on que ce Dieu patient ne tolère le mal que dans les réprouvés, sur lesquels il exerce déjà une terrible justice en les abandonnant aux indignes maîtres qu'ils ont choisis, tandis que malgré eux il fait servir à la sanctification des justes la haine qu'ils leur portent ? Que de défauts Dieu ne voit-il pas dans ces justes mêmes, à l'égard desquels ces imprudents censeurs sont inexorables, sans doute parce qu'ils voient bien que la critique maligne qu'ils font de la vertu ne peut retomber sur eux-mêmes : ce sont quelquefois, dans les

justes mêmes, des défauts grossiers dont ils rougissent dans la suite ; et Dieu non seulement les souffre en eux, mais encore il ne les leur reproche pas. Il ne les leur découvre que peu à peu, parce que sa sagesse toujours tranquille veut opérer insensiblement. Elle ne développe leurs misères à leurs propres yeux que lentement, à proportion qu'ils ont corrigé ce qu'il leur en avait fait connaître ; et, pour ne point les décourager, sa bonté ne leur découvre la vaste carrière de la perfection qu'ils doivent fournir, que successivement et à mesure qu'ils avancent. Mais notre ardeur inconsidérée voudrait faire tout à la fois; et cependant c'est elle-même qui est le plus grand obstacle à la correction du mal contre lequel elle est si animée. Celui qu'elle nous fait n'est pas médiocre, puisqu'elle nous donne des émotions qu'il n'est pas facile d'apaiser. S'il fallut du temps, du silence et le son d'un instrument au prophète Elisée pour calmer son esprit agité par le mouvement du zèle le plus légitime, et pour le remettre en état d'entendre la voix de Dieu et de discerner sa lumière (1), changerons-nous facilement en calme l'impétuosité du torrent qui nous emporte, qui étourdit, qui trouble, qui ébranle, qui renverse et qui submerge souvent ce qu'il n'aurait dû qu'arroser ?

(1). IV Rois, III.

§ X.

Un des plus grands exemples que Jésus-Christ nous ait donnés pendant sa vie mortelle est celui du support des défauts des hommes. Il a souffert avec bonté les faiblesses, l'ignorance, les jalousies, les disputes ambitieuses de ses apôtres : il les a repris avec douceur de leurs défauts les plus grossiers que les malintentionnés auraient pu faire retomber sur lui ; il a attendu avec patience le fruit tardif de ses instructions, et il semble avoir choisi ses disciples de la lie du peuple, sans éducation, sans lettres et avec peu de vertu, et les avoir laissés dans cet état pendant tout le temps de sa vie mortelle, pour nous enseigner à vivre en paix avec des gens grossiers, intéressés, timides, et enfin pleins de défauts. Aurions-nous bonne grâce, nous qui sommes chargés de péchés, ou tout au moins remplis d'imperfections, de ne les point supporter dans les autres, tandis que Jésus-Christ les supporte avec tant de bonté dans les hommes qu'il a honorés de sa confiance ? Dieu, tout jaloux qu'il est de sa gloire, souffre avec patience, depuis le commencement du monde, ce déluge de crimes dont il est inondé. Quoiqu'il soit affligé des défauts qu'il voit en nous, dans les autres, et dans ceux mêmes qu'il a le plus comblés de ses faveurs, il les dissimule, et sa paix n'en est pas altérée.

§ XI.

Après ces exemples, quel sera le défaut que nous ne pourrons pas supporter ? Il en est, à la vérité, quelques-uns qui paraissent insupportables à ceux mêmes qui en sont le plus remplis ; mais chacun s'accorde-t-il à condamner le même ? Nullement. Nous avons tous une opposition personnelle à quelque défaut, comme un penchant particulier pour quelque autre. Preuve certaine du déréglement de notre jugement, comme celui de notre conduite. Ce que nous condamnons le plus n'est pas ce qu'une raison désintéressée nous représente comme le plus condamnable, mais ce dont le subtil amour-propre nous persuade que nous sommes exempts. L'un se révolte contre un manque de raison, l'autre regarde comme un crime l'ingratitude dans les plus petites choses. Celui-ci pardonne facilement une première et une seconde faute, mais les fréquentes récidives poussent sa patience à bout ; celui-là fait grâce d'une faute dont on ne cherche pas à se disculper ; mais veut-on en excuser une ? dès lors elle lui paraît inexcusable. On en voit qui passent presque tout à certaines personnes, tandis qu'ils frémissent, qu'ils s'emportent contre quelques-uns de leurs manquements qui sont contraires à l'esprit et aux devoirs de leur état.

Mais quel est de tous ces défauts celui qui ne nous parût pardonnable, si nos réflexions le

rapprochaient de nous autant que le fait notre faiblesse ? Sera-ce le manque de raison ? Eh ! sommes-nous sans défauts ? et tout défaut n'est-il pas un manque de raison ? L'esprit de l'homme n'est-il pas sujet à s'égarer ? Il serait aussi ridicule de s'armer d'indignation contre l'égarement d'un esprit déraisonnable, que contre l'infirmité d'un corps qui boîte. Il n'est point de défaut moins connu et moins volontaire, ni par conséquent plus pardonnable, que celui de s'écarter de la raison. Sera-ce l'ingratitude ? C'est, à la vérité, le vice contre lequel nous nous réunissons tous, tant il porte un caractère odieux ; et cependant c'est celui que nous aurions tous intérêt d'excuser, puisque aucun de nous n'en est exempt. Il nous est aussi naturel d'être ingrats, qu'il nous l'est d'être amateurs de nous-mêmes jusqu'à rapporter tout à nous. Nous nous attachons au bienfait qui nous est utile, jusqu'à oublier le bienfaiteur et même à le haïr en quelque façon, parce que nous lui sommes redevables ; il est bien rare que nous témoignions quelque gratitude, si la reconnaissance du bienfait ne nous en fait espérer un autre. Les récidives nous révoltent, nous qui ne pouvons réfléchir tant soit peu sur nous-mêmes que nous ne trouvions une opposition continuelle entre nos pratiques et nos résolutions. On ne mérite aucune grâce, dites-vous, quand on ne veut point s'avouer coupable. Êtes-vous donc d'une autre nature que les en-

fants d'Adam qui a transmis à tous ses descendants, avec l'inclination au mal, l'art de l'excuser? Pouvons-nous nous dissimuler que nous avons une forte opposition à la honte et à l'aveu sincère de nos désordres? Ne la retrouvons-nous pas en nous jusque dans le tribunal sacré où nous nous portons pour accusateurs de nous-mêmes? Les fautes contre les devoirs de l'état sont impardonnables! Eh! ne péchons-nous pas à toute heure contre les nôtres? Ne manquons-nous pas souvent de recueillement dans les prières, de sincérité dans les paroles, de fidélité dans les promesses? Sommes-nous toujours amis zélés, débiteurs exacts, citoyens fidèles? Combien de fois ne nous sommes-nous pas retrouvés maîtres sans bonté, supérieurs sans condescendance, inférieurs sans égard?

Peut-être ne sont-ce là que des fautes ordinaires, et que ce qui vous choque dans les autres, ce sont de très grands défauts. Mais n'est-ce pas le plus grand de tout les défauts que d'être livré au plus grossier amour-propre, et ne savoir pas même qu'il y ait un amour-propre, ou ne savoir pas le reconnaître lorsqu'il se montre tout entier? Si nous le connaissions bien, nous saurions qu'il diminue autant nos fautes à nos propres yeux, qu'il nous grossit celles des autres pour nous préférer à eux; et ainsi, après avoir diminué les leurs de la moitié et doublé les nôtres, nous craindrions encore l'injustice et l'illusion. Au reste il n'y a aucun risque à pré-

férer tout le monde à soi, mais il y en a toujours beaucoup à se préférer à un seul (1).

§ XII.

Je n'ai garde d'inspirer ou d'approuver ici une molle tolérance dans ceux à qui Dieu présente les moyens de corriger ou d'arrêter les méchants, et moins encore en ceux à qui leur état en fait un devoir. Que ne puis-je plutôt les porter à préférer un trouble utile à une funeste paix ? Au lieu de s'opposer comme un mur d'airain au torrent du désordre, ils se détournent pour étudier son choc, ou ils s'amollissent pour éviter le bruit. Ils croient faire beaucoup s'ils savent plier à propos, comme de faibles roseaux, pour n'être pas entraînés, eux qui devraient faire tout plier sous le poids de leur ministère. Ils veulent la paix avant toutes choses, au lieu qu'elle ne doit venir qu'après le devoir. Malheur à cette paix ! C'est celle des faux prophètes, qui, ne voulant point s'exposer à la malice ou à la dérision des méchants, les laisse jouir tranquillement de leurs désordres, et qui préfèrent un nom de modération et d'anges de paix qui leur nuit autant qu'à ceux qui le leur donnent, à la confusion que les méchants attachent au zèle qui les veut sauver, mais que les vrais ministres de Jésus-Christ recueillent avec joie, comme le précieux apanage de leur divin

(1) Non nocet si omnibus te supponas ; nocet autem plurimùm si vel uni te præponas. *Imit. Christi*, lib. I, cap. VI.

ministère (1). Les véritables anges de paix pleurent amèrement de ce que ceux-ci ne pleurent pas (2). Ce que j'inspire donc, c'est la paix intérieure, qui se possédant toujours, sait prendre le temps et les mesures propres pour reprendre avec fruit, et qui du moins en retire toujours de grands avantages qui consistent dans la mortification des passions et, ce que je blâme, c'est le zèle impatient d'un naturel indompté, qui fait d'un égal un téméraire, et d'un supérieur un turbulent.

§ XIII.

Ne laissons donc pas troubler la paix de notre âme par le chagrin de voir les défauts du prochain, et par l'impatience de les corriger. Lorsque nous en venons à la correction que nous sommes autorisés à faire, lorsque notre activité s'est émoussée avec le temps par nos réflexions, et que nous avons tout médité devant Dieu, observons de près tous nos mouvements, pour ne pas laisser troubler la paix de notre cœur ; pesons toutes nos paroles, réglons toutes nos manières, pour ne pas la troubler dans les autres. Parlons peu. Une parole qui part du fond de la modestie, du recueillement et de la

(1) Dicentes: Pax, pax, cùm non esset pax. Confusione non sunt confusi, et erubescere nescierunt. JEREM., VIII, 11 et 12. — Est confusio adducens gloriam et gratiam. ECCLI., IV, 25.

(2) Angeli pacis amare flebunt. Is. XXXIII, 7.

charité, dit tout et fait beaucoup ; mais un grand nombre ne font qu'offusquer, et n'opèrent rien ; c'est une ardeur qui s'évapore. L'on sent d'abord tout ce que vous voulez dire, et ce qui vous oblige de le dire. Ne vous épuisez donc pas sans nécessité, et avec risque, à étaler toutes vos pensées, lorsqu'une seule parole est quelquefois de trop. Si vous trouvez quelque résistance, paraissez ne pas vous en apercevoir et ne pensez pas que vous ayez perdu votre peine. La terre qui résiste à la charrue n'est pas la plus stérile ; le grain qu'elle engloutit et semble anéanti, germera dans son temps.

L'amour naturel de l'ordre est ordinairement trop actif ; l'amour de Dieu et du prochain est toujours tranquille (1). Préférez le dernier au premier. Ce que vous pourrez dire utilement sur le don de l'intruction, gardez-vous bien de le dire sur celui de la correction, qui a toujours quelque chose de rude. L'instruction, qui l'emporte sur la correction, le cède au conseil, et le conseil à l'exemple. On ne parle jamais trop, et on ne parle guère sans quelque fruit quand on ne parle qu'aux yeux. Instruisons, conseillons, reprenons par nos pratiques : c'est l'instruction la plus modeste, le conseil le plus efficace, la seule correction dont personne ne peut être offensé. Opérons, avant que de dire aux autres qu'il faut opérer.

(1) Caritas patiens est, benigna est... non inflatur. I Corinth., xiii, 4.

Le grand secret pour ne pas reprendre les défauts de notre prochain au préjudice de la paix de notre âme, mais pour nous rendre toujours utile la correction qui l'est rarement à autrui, c'est d'observer la pratique que saint Grégoire dit être commune à tous les justes (1). Humilions-nous au dedans de nos propres fautes, tandis qu'au dehors nous reprenons celles des autres : pensons que celles-ci sont beaucoup moindres que celles-là. Ce sera souvent avec vérité, et toujours avec utilité, que nous le penserons. Cette idée répandra dans nos âmes une douceur qui corrigera le venin de la suffisance et qui guérira l'enflure de l'autorité, et sur nos paroles et nos manières un air de candeur, de charité et de retenue, qui gagnera notre prochain. Supportons du moins avec une gaieté apparente ce qui nous déchire le cœur. Cette pratique est surtout nécessaire, dit saint Augustin, lorsque celui qui est repris, ayant la coutume à opposer à notre avis, se croit autorisé à le rejeter avec indignation, comme une téméraire singularité.

(2) Justi, et si foris increpationes per disciplinam exagerant, intùs tamen dulcedinem per caritatem servant. Præponunt sibi in animo ipsos plerumque quos dirigunt; meliores existimant ipsos quoque quos judicant. Quod videlicet agentes, et per disciplinam subditos, et per humilitatem custodi semetipsos. S. Greg., *Hom.* xxxiii, *in Evang.*

§ XIV.

Je conclus donc sur les fautes de votre prochain comme j'ai conclu sur les vôtres, d'après saint François de Sales, que vous devez les regarder plutôt avec compassion qu'avec indignation et avec plus d'humilité que de sévérité. Car la charité ni la raison ne vous permettent pas plus de rigueur pour les autres que pour vous-même ; et si vous ne pouvez avoir la paix intérieure sans supporter tranquillement vos défauts, parce que vous en être rempli, vous ne sauriez la conserver sans souffrir patiemment ceux des autres, parce que vous en êtes environné. Que votre zèle soit limité, mais que votre paix soit sans bornes. Ou Dieu ne vous a pas chargé de ses intérêts, ou du moins il ne veut pas que vous les preniez avec plus de feu que lui-même ; mais plutôt, sacrifiant en quelque manière sa gloire à votre avancement, il veut que votre patience à supporter des péchés qui l'offensent soit pour vous un exercice de vertu qui vous sanctifie.

CHAPITRE VIII

Modérer son activité en toutes choses.

ARTICLE PREMIER.

Modération de l'activité dans les désirs.

§ I.

Ne vous livrez pas d'abord à tous les désirs qui vous paraissent louables, dit l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* et ne rejetez pas du premier mouvement ceux qui vous paraissent ne pas l'être. Ne vous exposez pas, en prévenant vos réflexions par votre choix, aux erreurs qu'elles pourraient vous faire apercevoir et aux regrets qui pourraient les suivre. Quand même ces désirs seraient indubitablement bons et en eux-mêmes et dans toutes leurs circonstances, ce qui ne peut se reconnaître sans un examen raisonnable, quelquefois même fort long, vous ne devriez pas vous y livrer d'abord et sans retenue. Cette activité inconsidérée entraîne ordinairement avec elle de fâcheux inconvénients. Le premier est que l'on agit souvent d'une manière tout humaine, que l'on ne cherche pas Dieu en Dieu même, et que l'on ne fait que sa propre volonté dans les choses mêmes qu'il veut que nous fassions. Le second, que, lorsqu'on agit en vue de Dieu et par son mouvement, on se recherche avec lui et l'on se met à côté. Le

troisième, que l'on se dissipe par sa précipitation. Le quatrième, qu'étant peu réglé dans sa conduite, on scandalise le prochain. Le cinquième, que si l'on vient à rencontrer des obstacles à son empressement, on s'inquiète, on se trouble, et on fait quelquefois plus de mal par là, que le désir même ne faisait espérer de bien. Le sixième, que l'on ne fait jamais qu'imparfaitement ce que l'on veut faire trop subitement. Le septième enfin, qui est celui que nous considérons particulièrement ici, c'est que cet empressement fait perdre la paix intérieure qui ne peut habiter au milieu de l'agitation d'un cœur bouillant.

§ II.

Il est donc essentiel de ne point suivre avec impétuosité ses meilleurs désirs. Mais ce n'est pas tout, il faut les observer tous de près lorsqu'ils commencent à se former en nous, et ne les laisser croître que par degrés ; afin que, s'ils sont bons, ils puissent se fortifier et jeter dans le cœur de plus profondes racines et qu'accoutumés dès leur naissance à la soumission, ils ne nous entraînent pas avec rapidité comme malgré nous lorsqu'ils seront dans toute leur force ; et que, s'ils sont mauvais, nous puissions les rejeter sans effort et sans trouble, et nous épargner leurs retours inquiétants ; ce qui ne peut se faire lorsqu'ils ont pris un certain empire sur nous. C'est sans doute dans cette vue que l'au-

teur du *Combat spirituel* veut que nous mettions une sentinelle à la porte de notre cœur, afin que, du plus loin qu'elle verra paraître quelque nouveau désir, elle nous avertisse pour lui en interdire l'entrée. Je ne sais si saint François de Sales ne fait pas allusion à cette pensée, lorsqu'il dit (1) que la paix est le passe-port des saintes âmes. Car de même que la garde qui est aux portes des villes examine les passe-ports de ceux qui veulent y entrer, pour voir s'ils ne viendraient pas d'un pays ennemi ou infecté de la contagion ; ainsi à la paix que les désirs portent dans nos âmes, ou au trouble qu'ils y excitent, on reconnaît s'ils viennent de Dieu ou du démon. Mais encore, après avoir reconnu qu'ils sont bons et que c'est Dieu qui nous les envoie, il ne faut les laisser entrer qu'avec beaucoup de précaution. C'est comme si, après avoir fermé la porte pour examiner les passe-ports, on n'ouvrait que le guichet pour laisser passer le voyageur, de crainte qu'il n'entrât avec lui une troupe de gens suspects ou d'animaux dangereux. Et certes l'amour-propre se présente presque toujours en habit déguisé, pour entrer dans notre cœur dès qu'on l'ouvre à un désir, quelque bon qu'il soit ; et l'empressement peut bien être mis au nombre des reptiles que sainte Thérèse dit être toujours à la porte du château de l'âme.

(1) Lettre XXIX, liv. IV.

§ III.

Lorsque quelque désir vous presse, dites-vous à vous-même : Qu'est-ce je veux, et qu'est-ce qui me presse si fort ? Car on manque souvent et on s'égare avec de bonnes intentions, parce qu'on ne s'approfondit pas soi-même. L'on ne saurait trop mettre de netteté dans ses idées et d'ordre dans ses projets. Le démon et l'amour-propre, qui se cachent dans les replis de notre cœur, ne craignent rien tant que ces regards de nous-mêmes, par lesquels nous nous sondons sans nous flatter. Nous cherchons alors nos véritables intentions dans nos meilleurs désirs ; nous tâchons de découvrir nos vues par nos mouvements, et nous nous développons tout entiers à nos propres yeux. Sans cela l'on n'aura jamais un discernement juste de ce qui regarde la vie intérieure ; on se recherche secrètement en mille occasions, et l'on donnera dans bien des illusions. Demandez-vous donc à vous-même, lorsque votre activité vous remplit de désirs et que vos pensées se présentent en foule et précipitamment à votre cœur : Quel est mon but, et qu'est-ce que je cherche avec tant d'empressement ? La gloire de Dieu ? mon avancement spirituel ? Celui de mon prochain ? Tout ce que je puis désirer chrétiennement se réduit là, et tout ce qui ne vient pas à ce but n'est que néant ou corruption. Encore ces trois objets se réunissent-il en un seul, qui est l'accomplisse-

ment de la volonté de Dieu, puisque je ne dois procurer sa gloire que de la manière qu'il le veut, que mon avancement consiste à me rendre de plus en plus conforme à sa volonté, et que je ne dois travailler au salut du prochain qu'à mesure qu'il m'y appelle et par les moyens qu'il m'offre. Mais la volonté de Dieu est-elle ardente et empressée comme je le suis ? Sa force n'agit-elle pas de concert avec sa douceur ? Moi-même ne désiré-je pas une infinité de choses en vue de cette volonté adorable avec beaucoup de tranquillité ? C'est sans doute que ce qui m'occupe maintenant intéresse secrètement mon amour-propre toujours inquiet et toujours impatient. Vous ne vous tromperez guère dans ce jugement. Fût-il même quelquefois trop sévère, il ne peut que vous être utile. Il vous rendra humble et circonspect, quoiqu'il ne doive pas vous rendre timide, lent et irrésolu ; et peut-être n'aurez-vous pas beaucoup à chercher dans les replis de votre propre cœur pour trouver ce qui vous émeut et ce qui vous fait perdre le repos. Car pour moi je pense que, quoique l'activité naturelle puisse elle seule nous jeter dans l'empressement, il est rare que notre amour-propre n'y ait quelque part. Il n'y a du moins que lui seul, et les passions dont il nous remplit, qui puissent pousser l'empressemeut jusqu'au trouble.

§ IV.

Un piège dans lequel on ne manque guère d'être pris, c'est le désir de la santé, du crédit, des talents, que nous croyons nécessaires pour faire réussir les pieux desseins que nous avons formés. Il est rare que ce désir, qui en entraîne après soi plusieurs autres ou qui se multiplie en une infinité d'objets, ne jette dans l'empressement, dans l'inquiétude et dans le trouble, lorsque avec peu d'expérience et de discernement on a quelque zèle pour le bien et de la vivacité dans le naturel. Mais un peu de lumière dissipe bientôt l'illusion. Si Dieu veut que je m'emploie à une bonne œuvre, il me donnera la santé qui m'est nécessaire pour cet effet. S'il veut que j'y réussisse, il m'en fournira les moyens ; ou lui-même, sans moyens et contre tous les moyens opposés, il fera secrètement son œuvre ; et, si les difficultés ne me la font pas abandonner, je la trouverai toute faite entre mes mains lorsqu'elle semblera désespérée. S'il veut que je n'y sois que pour le dessein et pour l'entreprise, et peut-être pour la confusion qui me reviendra devant les hommes d'avoir trop entrepris, et pour la mortification que je ressentirai en moi-même de n'avoir rien pu faire, je dois être content d'aller jusqu'où Dieu veut et de ne point passer outre : il me doit suffire d'avoir commencé par son mouvement, d'être entré dans les voies qu'il m'a ouvertes, et d'avoir suivi les pas de sa pro-

vidence, sans jamais la devancer. Que si Dieu ne veut pas même que je fasse les premières démarches pour les plus beaux projets, pourquoi voudrais-je travailler à sa vigne sans y être appelé et faire mon œuvre de la sienne ? Car nous devons être bien persuadés que, quoique tout ce qui se fait dans le monde, excepté le péché, soit son ouvrage, tout ce qui s'appelle bonnes œuvres, et surtout celles qui regardent le salut des âmes sont singulièrement l'œuvre de sa providence et l'exécution de ses grands desseins sur ses élus. C'est à ce point que tout le reste se rapporte. Il en est jaloux, et il ne veut pas que personne y mettre la main que lui et ceux qu'il y emploie, afin que personne ne se glorifie, mais que la gloire du dessein et de l'exécution lui revienne tout entière.

Vous êtes arrêté par une maladie ou par quelque autre accident lorsque votre affaire prenait le meilleur train du monde ? Soyez tranquille. Si c'est l'œuvre de Dieu, vous ne lui êtes point nécessaire ; et si ce n'est que la vôtre, vous devez être bien aise de ne plus perdre votre temps et vos soins. Assurément vous n'entreprendrez jamais un aussi grand ni un aussi saint ouvrage que l'établissement de la religion chrétienne dans le monde, et vous n'y serez jamais aussi nécessaire ou aussi utile que l'était l'apôtre saint Paul à cette œuvre divine. Il est cependant retenu dans les fers durant plusieurs années, et sa sollicitude pour toutes les Églises ne l'empêche

pas de jouir d'une profonde paix. Il sait que Dieu a ses moments et ses moyens, souvent bien différents des nôtres : il les attend sans vouloir les deviner ni les prévenir. Son objet est, non pas de finir heureusement son ouvrage, mais de consommer fidèlement sa course, dont Dieu a placé les bornes. S'il craint quelque chose, ce n'est pas la prison qui l'arrête, les tourments qui l'épuisent, ou la mort qui met fin à ses projets et à ses travaux ; mais c'est de ne pas remplir avec assez de zèle et d'exactitude le ministère de la parole que le Seigneur Jésus lui a confié, et de ne pas rendre un témoignage assez éclatant à l'Évangile de sa grâce (1). En un mot, tout son désir est de répondre fidèlement aux desseins de Dieu sur lui et de remporter la couronne qui lui est destinée, en courant dans la lice de sa vocation (2). Ce n'est pas qu'il ne pense qu'à lui-même, son zèle pour le salut du prochain est un feu qui le dévore (3), mais qu'il n'entretient qu'autant que Dieu le veut, qu'il contient dans les bornes où Dieu le veut et toujours sans préjudice d'une profonde paix intérieure, parce que Dieu le veut.

(1) Nihil horum vereor, dummodo consumem cursum meum, et ministerium verbi quod accepi à Domino Jesu, testificari Evangelium gratiæ Dei. Act., xx, 24.

(2) Ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis. Philipp., iii, 14.

(3) Quis scandalizatur, et ego non uror. II Corinth, xi, 29

§ V.

Si vous faisiez attention, âme chrétienne, que tout votre bonheur consiste dans le repos en Dieu seul, que toute votre vertu est de ne regarder et de ne posséder que Dieu seul, que votre vie doit être une vie cachée en Dieu seul ; si vous pensiez sérieusement que tout ce qui vous tire de cette occupation, emplois, charges, entretiens, études, affaires, est plus pour les autres que pour vous, et que tout ce qui vous en tire avec empressement est ordinairement un effet de l'amour-propre à qui Dieu seul ne suffit pas ; si vous étiez toujours en garde contre les suggestions de ce subtil ennemi de nous-mêmes, qui veut toujours se produire et qui ne peut se souffrir seul et dans l'oubli, qui se recherche secrètement presque en tout, et qui se retrouve quelquefois tout entier dans les choses mêmes où il semble s'oublier entièrement pour ne penser qu'aux autres ; si vous étiez bien convaincue que tout ce qui ne tend pas à Dieu seul et qui ne vous conduit pas à l'oubli de vous-même, esprit, talents, naissance, crédit, autorité, etc., est moins utile que dangereux pour vous ; l'on ne vous verrait pas si empressée à poursuivre les affaires que vous avez entreprises, à cultiver vos talents, à ménager votre crédit, à maintenir votre autorité. Votre goût pour les affaires, au milieu desquelles vous devriez être toujours gênée et dans une situation violente, prouve que

vous ne connaissez pas l'excellence, les douceurs, la nécessité même du silence et de l'oubli, après lesquels vous devriez sans cesse soupirer, et auxquels vous devriez toujours revenir par penchant, et quelquefois même par distraction.

Je sais que les saints ont distingué deux sortes de vie : une vie de repos et de séparation: et une vie d'action et de ministère. Mais, à le bien prendre, cette distinction n'est que dans les fonctions particulières, les unes extérieures et publiques, les autres intérieures et secrètes et nullement dans le fond de la vie chrétienne, qui est pour tous, selon l'Apôtre, une vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ (1) : de sorte que, quelque importants que soient nos emplois, quelque publiques que soient nos fonctions, quelque bien que nous espérions de nos projets, nous devons nous élever au-dessus de tout, être cachés en esprit, consentir à être oubliés, autant qu'il est possible, sans manquer aux desseins de Dieu sur nous, et nous regarder comme aussi seuls que s'il n'y avait que Dieu et nous dans le monde. Mais que c'est une chose bien difficile ! Cependant, pour goûter le repos au dedans de nous-mêmes, et pour éviter les dangers où nous jettent les actions du dehors, il est nécessaire de contenir notre activité qui veut toujours de l'extérieur et du mouvement sous prétexte d'agir pour Dieu ; mais en effet souvent parce qu'elle ne sait pas

(1) Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. Coloss., III, 3.

se reposer en Dieu, ni attendre ou discerner l'ordre de Dieu pour allier l'action avec le repos.

L'apôtre saint Paul a attendu cet ordre pour s'engager dans les fonctions de la vie publique ; et nous devrions l'attendre comme lui, et, après l'avoir reçu, ne nous produire qu'en tremblant et par pure obéissance, en gémissant à la vue de la sûreté que nous quitterions, et des dangers auxquels nous irions nous exposer ; dangers parmi les proches, dangers parmi les étrangers, dangers jusque dans la solitude, où les images importunes que nous y porterions obséderaient notre esprit (1). Oui, il y a autant de dangers dans la vie publique, qu'il y a de sûreté dans la vie privée.

Saint Paul l'ermite, ne recevant point cet ordre d'agir et de se communiquer, reste seul avec Dieu seul dans un vaste désert durant près de cent ans, ignorant tout ce qui se passe dans le monde, l'établissement de la religion, les révolutions des empires, et jusqu'à la succession des temps ; connaissant à peine les choses dont il ne peut absolument se passer, le ciel qui le couvre, la terre qui le porte, l'air qu'il respire, l'eau qu'il boit, et le pain miraculeux dont il se nourrit. Que pouvait-il faire dans ce grand loisir ? diront peut-être avec les mondains dissipés ces âmes actives qui croiraient ne pas vivre si

(1) Periculis ex genere, periculis ex gentibus, periculis in civitate, periculis in solitudine, etc. II. Corinth., xi, 26.

elles n'étaient dans un mouvement perpétuel. Ce qu'il faisait? Hélas ! on pourrait avec bien plus de sujet vous demander ce que vous faites vous-mêmes lorsque vous ne faites pas ce que le ciel et la terre font, la volonté de Dieu. N'est-ce donc rien faire que de ne faire que ce que Dieu s'est proposé en nous donnant l'être, le contempler, l'adorer, l'aimer? Est-ce être oisif et inutile dans ce monde que d'y être uniquement occupé de ce que les bienheureux font dans l'autre, de ce que Dieu même fait et de ce qu'il peut faire de mieux? Ce qui suffira à tous les anges et à tous les saints pendant l'éternité tout entière, ce qui suffira toujours à Dieu même, ne pourrait-il suffire à l'homme durant cette courte et misérable vie? Faire autre chose, s'il ne se rapporte au même but, si Dieu n'en est le principe comme la fin, si nous ne le faisons dans une dépendance continuelle de sa divine volonté, qui nous demande toujours plus le cœur que la main et le repos de l'âme plus que son activité, qu'est-ce, sinon se détourner de sa fin, perdre son temps et redemander le néant dont Dieu nous a tirés?

§ VI.

Vous avez des talents et du crédit, trop peut-être pour vous; vous avez de la naissance, de l'autorité, une réputation bien établie de génie, de savoir et de droiture, la confiance du public. Saint Arsène en manquait-il? Et cependant avec tous ses grands talents, avec les sciences des

Grecs et des Romains, comme il dit lui-même, avec tout le crédit possible à la cour de l'empereur, dont l'estime et la confiance le mettaient à portée de faire tant de bien dans tout l'empire pour l'Église et pour l'État, il se dérobe aux pieux empressements du prince qui le fait chercher en vain sur terre et sur mer; il va se cacher dans un désert affreux, et ne veut pas même voir les anges terrestres qui l'habitent.

Il a moins d'égard au grand bien qu'il aurait pu faire qu'à la volonté de Dieu, sans laquelle on ne peut rien faire de bien. N'est-ce pas assez pour fermer la bouche à notre présomption qui est infinie en raisons plausibles pour se tirer de l'obscurité qui la confond et du saint repos qui l'ennuie? Les talents, l'autorité, le crédit et la confiance du public, et tous les autres moyens de faire du bien, dont on se prévaut tant pour tirer une âme de la retraite, n'en sont pas une raison suffisante, loin de lui en faire une nécessité, comme on le prétend. Dieu, qui ne mérite pas sans doute qu'on ne lui abandonne que le rebut des hommes et ceux qui ne sont bons à rien dans le monde, donne souvent les talents, l'autorité, le crédit, comme les richesses, les plaisirs et les commodités de la vie, non pour en user, mais pour lui en faire le sacrifice. Et qui osera dire que ce soit être un serviteur inutile que de ne faire que ce que Dieu veut? Le talent que l'on enfouit par son ordre est un grain que l'on met en terre, et qui produit au centuple,

comme on le voit dans les Arsène, les Nil, et tant d'autres.

Mais, sans multiplier ici les exemples des saints, qui sont sans nombre, celui du Saint des saints est sans réplique. De trente-trois ans qu'il a vécu sur la terre, il en a passé trente dans l'obscurité d'une vie privée et d'une humble condition, malgré le zèle de la gloire de Dieu et du salut des hommes, dont son âme était embrasée, malgré les désordres et les scandales sans nombre qui lui perçaient le cœur. La sagesse éternelle ne rompt le silence et ne sort de l'obscurité qu'à l'heure qui a été arrêtée dans les desseins de Dieu, et elle rejette avec sévérité la prière de sa mère selon la chair, parce qu'elle semble vouloir prévenir cette heure (1) : et nous, nous céderons aux moindres persuasions humaines, sans consulter beaucoup la volonté de Dieu, pour nous engager dans les œuvres extérieures et dans des ministères périlleux ; ou plutôt nous nous laisserons séduire par notre amour-propre qui nous persuade, souvent sans beaucoup de fondement, que nous devons nous y livrer, et que nous sommes en état d'y réussir! Les faveurs de la Providence sont-elles donc une raison suffisante pour nous tirer de son ordre? et suffit-il d'avoir des mains et des forces avec une bonne volonté pour se mettre à cultiver la vigne du Seigneur ?

(1) Quid mihi et tibi est, mulier? Nondum venit hora mea. JOAN., II, 4.

§ VII.

La gloire de Dieu est l'objet de votre œuvre ; mais l'empressement avec lequel vous la désirez doit vous faire craindre que votre propre gloire ne soit l'objet de votre cœur. Le moyen d'épurer votre intention et de modérer par là votre désir, c'est de n'envisager dans cette bonne œuvre que ce qu'elle a ou peut avoir de mortifiant pour vous, des travaux sans fin, des mépris, des persécutions, des médisances, des calomnies pendant toute votre vie et jusqu'après votre mort, et tout ce que l'enfer peut susciter pour traverser votre projet, ou pour s'en venger sur vous ; cela bien médité fera tomber vos désirs, s'ils ne viennent que de votre fonds ; ou vous sera une preuve qu'ils vous viennent d'en haut, s'ils vous répondent comme l'Apôtre, qu'ils ne craignent rien de toutes ces contradition : *Nihil horum vereor.*

Vous voulez entreprendre une affaire dont vous espérez beaucoup de bien ? Prenez garde que votre empressement ne vous fasse beaucoup de mal, ne gâte vos desseins comme dans leur germe, et ne vous fasse perdre pour vous-même tout ce que vous ferez de bien pour le prochain.

Vous voulez corriger un abus ? Le dessein est louable ; mais souvenez-vous que la prière est le premier moyen, et la douceur le second.

Vous souhaitez une entrevue avec une per-

sonne d'une haute piété, dont vous espérez tirer de grands secours pour votre progrès spirituel ? Si c'est pour cela seul que vous la chercher, et si rien ne peut raisonnablement vous interdire cette recherche, allez ; mais ne vous empressez point par la crainte de manquer l'occasion, elle ne manquera jamais à Dieu ; et, s'il ne permet pas que des recherches paisibles vous fassent parvenir à ce que vous souhaitez, c'est sans doute qu'il ne vous a pas destiné ce moyen d'avancement.

Vous souhaitez de vous pourvoir de quelque objet de dévotion, de quelque bon livre dont on vous a parlé, que sais-je? d'instruments de pénitence ? car, hélas ! l'homme se retrouve partout, et ne sait rien faire ni désirer avec la modération convenable. Deux ou trois jours de plus ou de moius n'y font rien ; attendez quand ce ne serait que pour attendre et pour mortifier votre activité.

Enfin, quelque bonne œuvre que vous ayez en vue, et de quelque conséquence qu'elle puisse être ou pour vous ou pour le prochain, souvenez-vous que la paix intérieure est la marque des bons désirs et doit être le fruit des meilleures œuvres. Si elles ne sont pas d'une grande conséquence, il n'en est pas de même de la paix intérieure. Il semble même qu'elle est plus exposée, et que nous devons prendre plus de précautions pour la conserver dans les petites choses, parce qu'elles reviennent plus fréquemment, qu'elles

nous passionnent insensiblement, et qu'elles ne font pas sur nous des impressions assez fortes pour nous avertir du dérangement qu'elles y causent.

Appliquez-vous ce que saint François de Sales dit à une religieuse : « Il faut attendre le mot « de... (c'était une réponse décisive sur une bonne œuvre d'une grande conséquence), et « cependant demeurer en paix; et, quand le mot « sera venu, demeurer en paix ; et, quoi qu'il « dise, demeurer en paix de tout notre pou- « voir (1). » Ailleurs le même saint recommande, dans les termes les plus touchants, de conserver cette paix et de n'éviter rien tant que ce qui peut la faire perdre (2).

Il faut être homme de désirs, et de grands désirs, comme Daniel : *Vir desideriorum.* Car Dieu les voit avec complaisance, et les récompense toujours par quelque faveur. Mais, comme ce prophète, il faut en attendre longtemps l'accomplissement sans se troubler, et être même content d'en laisser le fruit à une postérité fort reculée, si Dieu le veut ainsi. L'impatience que vous témoignez est comme une fumée qui vous offusque, et qui, s'élevant du fond de votre cœur, vous fait connaître que le feu qui vous anime n'est pas celui d'un zèle bien épuré. Si vous n'aviez que le Seigneur en vue, les désirs ne vous donneraient guère d'empressement, ni

(1) *Ep.* XXIX, liv. IV.
(2) *Ep.* XXVII, liv. IV.

les succès de la vanité, ni les contradictions du trouble.

ARTICLE II.

Modération de l'activité dans toutes les actions.

§ I.

Ne commencez aucune action, grande ou petite, sans avoir élevé votre esprit à Dieu, pour le prier de vous faire connaître si c'est ce qu'il veut de vous dans ce moment, pour le référer à sa gloire lorsque vous aurez reconnu sa volonté, et pour implorer son secours afin de vous en acquitter d'une manière qui lui soit agréable. Cette élévation, qui doit être ordinairement plus ou moins longue, à mesure de la conséquence de l'action, de la difficulté de reconnaître la volonté de Dieu, et du besoin de vous mettre dans la sainte indifférence pour tout ce que Dieu peut demander de vous, amortira votre activité, vous accoutumera à agir par réflexion et non par humeur, rectifiera vos intentions et épurera vos mérites. Cette pratique est si utile, que je vous la conseille jusque dans les actions où la volonté de Dieu est toute décidée par les devoirs. Vous les remplirez ainsi d'une manière plus exacte et plus relevée ; et, en réfléchissant sur ce qui semble demander le moins de réfléxion, vous vous formerez, comme le saint homme Job (1),

(1) Verebar omnia opera mea. Job, IX, 28.

une louable habitude d'entrer en défiance de vous-même, et pour les actions que vous ferez, et pour les intentions dont elles seront animées. Commencez tranquillement, continuez et finissez de même. Si vous vous sentez impatient de faire une action qui peut sans inconvénient être renvoyée à un autre temps, prenez le dernier parti ; et lorsque aucune nécessité ne vous presse, donnez toujours la préférence aux occupations qui vous laissent le plus libre et qui vous passionnent le moins.

§ II.

En faisant vos actions, arrêtez-vous de temps en temps pour modérer votre activité, qui se réveille dans les naturels vifs dès qu'ils reprennent leurs occupations. Assujettissez et réduisez à son rang cette suivante indiscrète et dangereuse : *Periculosa pedisequa,* qui presse la volonté qu'elle devrait se contenter de suivre pas à pas, et qui, dans son impatience, s'efforce même de la devancer : *Præire conatur.* Mortifiez-la sans la faire mourir. Elle est utile si elle est bien réglée. Sans elle dit saint Grégoire de Nazianze, on ne fera guère rien de grand ; mais on fera beaucoup de chemin avec un naturel plein de force et d'ardeur, s'il est bien dompté. Si malgré toutes vos précautions vous voyez que votre activité s'enflamme, éteignez-en le feu par la cessation de tout désir empressé qui en est l'aliment, et non par des efforts qui l'enflammeraient davantage, comme si

l'on secouait fortement une mèche allumée, croyant par là l'éteindre.

Il vous tarde d'avoir fini, lorsqu'il n'y a que votre empressement démesuré qui le demande : ne finissez point d'abord. Outre le mérite de la mortification, vous gagnerez par là l'empire sur vous-même et le détachement de tout ce que vous ferez. Si, lorsque vous rentrerez en vous-même pour voir si le mouvement du dehors ne se communique pas jusqu'à l'intérieur, vous vous sentez pressé d'en sortir pour reprendre au plutôt l'occupation que vous avez suspendue, restez-y plus longtemps. La nécessité en est toute décidée par le dégoût que vous en ressentez. Ces suspensions sont si utiles pour modérer l'activité et pour conserver la paix intérieure, qu'il est bon de les faire même pendant la prière. Outre qu'elles servent beaucoup à renouveler la pureté des intentions, et à relever le cœur qui par son poids retombe toujours vers la terre, on en retirera un fruit considérable de recueillement et de ferveur.

Si vous êtes d'un naturel lent, faites, pour ranimer votre activité, ces retours que je conseille à ceux qui ont besoin de l'amortir. L'indolence est pour le moins aussi contraire à la paix intérieure que l'ardeur et l'empressement. Cette paix est le fruit de la ferveur que l'empressement porte trop loin, mais que l'indolence détruit.

§ III.

Quand vous aurez fini une action, ne passez pas à une autre sans réfléchir un peu sur la manière dont vous vous serez acquitté de celle-ci, et, en particulier, sur la tranquillité et sur le dégagement avec lesquels vous l'aurez faite. Vous reconnaîtrez l'un et l'autre, et au calme intérieur que vous aurez toujours conservé, et à la disposition continuelle de quitter cette action sans peine et sans retour importun, pour vous porter à un autre au premier signe de la volonté de Dieu. C'est le moyen de vous rendre un homme exact, délicat sur les mouvements intérieurs, plein de discernement dans les voies de l'âme. Ces examens fréquents vous rendront encore humble par la vue des fautes que vous connaîtrez même dans vos meilleures œuvres ; ce qui vous donnera occasion de vous confondre de ce qui d'ailleurs flatterait le plus votre vanité. Cependant, à l'égard de ces fautes, la sévérité ne doit pas être excessive mais raisonnable ; sans s'en dissimuler aucune, il ne faut point les exagérer. Il ne faut, dit saint François de Sales, ni s'accuser, ni s'excuser légèrement : l'un produit la pusillanimité, et l'autre la présomption.

§ IV.

Il paraîtra peut-être à des personnes peu versées dans la vie intérieure et peu soigneuses de se tenir dans le recueillement, dans la paix et

dans la ferveur, que cette grande attention sur elles-mêmes, et les examens presque continuels de leurs actions extérieures et de leurs mouvements intérieurs, ne peuvent être qu'une source de scrupules et une contention gênante qui ne laisse pas assez de liberté pour la société et pour les affaires ; mais ceux qui en ont l'usage savent que rien n'est plus propre à conserver la ferveur et la paix qui dissipent les scrupules, bien loin de les faire naître ; et que, quand on s'est fait une heureuse habitude de cette attention sur soi-même, elle devient aussi familière et aussi peu gênante que le sont à une personne bien élevée la modestie, la discrétion, les manières civiles, les égards, le maintien honnête, qui paraissent si gênants à celui qui a toujours vécu d'une manière libre, grossière et rustique.

Les affaires ne souffriront nullement de cette circonspection ; si l'on sait bien la prendre, elles ne s'en feront que mieux ; et c'est à tort qu'on en prendrait occasion de décrier les dévots comme des gens inutiles à tout à force d'être avec eux-mêmes. Ce serait comme si l'on disait qu'un homme n'est bon à rien parce qu'il a toujours les yeux ouverts pour se conduire. Rien n'est, au contraire, si arrangé, si prévoyant, si exact, au milieu d'un chaos d'affaires, qu'une personne tranquille, qui possède les affaires bien loin de s'en laisser posséder, et qui se possède elle-même. Mais celui qui s'empresse et

qui se trouble par la multitude des affaires s'embarrasse lui-même et s'y perd : il ne sait plus où il en est, il s'agite violemment, il multiplie sans nécessité ses mouvements et ses courses, il ruine sa santé ; il presse les autres autant qu'il se presse lui-même ; il les envoie, les rappelle à tout instant, et avec tout cela ne fait rien à propos.

L'on ne doit pas craindre non plus que ces retours sur soi-même et ces examens de ses mouvements et de ses actions absorbent beaucoup de temps ; car, à mesure qu'ils sont plus fréquents, ils deviennent aussi plus aisés et plus subits ; de sorte qu'à peine dans toute une journée rempliront-ils un quart d'heure, qui sera bien employé même pour vos devoirs extérieurs, parce qu'il vous disposera et à bien diriger vos affaires et à bien remplir le reste de votre temps.

§ V.

Cette attention à observer les mouvements de son âme dans toutes ses actions ne paraît pas aux maîtres de la vie spirituelle, et, en particulier, à l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* (1), une application ou peu nécessaire ou trop gênante ; parce qu'ils savent combien notre cor-

(1) Proh dolor ! statim post modicam recollectionem foras erumpimus, nec opera nostra districta examinatione trutinamus. *Imit. Christi*, lib. III, cap. XXXI.

ruption est grande (1); que souvent dans la même action notre intention n'est pas toujours la même, que l'on finit souvent par la chair ce que l'on a commencé par l'esprit. Ils savent que l'activité, si elle n'est pas bien ménagée et assujettie, ou gâte en nous l'œuvre de Dieu, ou se l'approprie, croyant y avoir beaucoup de part.

Il faut pourtant avouer qu'il est des circonstances où les affaires viennent en si grande foule, qu'il est comme impossible que ces réflexions, ces suspensions et ces examens les précèdent, les accompagnent et les suivent toutes. Alors il n'y a qu'à se livrer à l'esprit de Dieu pour l'accomplissement de sa seule volonté, remplir ses différents devoirs avec toute sorte de soin, sans précipitation au dehors et sans trouble au dedans ; sans s'arrêter tout court de temps en temps lorsqu'on se voit le plus actif, pour calmer l'âme qui s'enflamme dès que l'on l'agite ; pour dégager le cœur qui, comme par une glu naturelle, s'attache à tout ce qu'il touche (2); et pour modérer le mouvement jusque dans le corps, d'où il se communique facilement à l'âme. Il suffit donc alors de rentrer dans son intérieur, et de voir d'un coup d'œil si la paix y règne ; comme une personne qui, sans négliger son

(1) Ubi jacent affectus nostri, non attendimus ; et quam impura sint omnia, non deploramus. *Ibid.*

(2) Limosa quidem et glutinosa nostra substantia videtur, et facile cor humanum omnibus quæ frequenta adhæret. S. Bernard.

ménage, traite de diverses affaires, les quitte de temps en temps, et rentre dans son domestique pour voir si tout est tranquille et si chacun fait son devoir, et ensuite va rejoindre son monde et reprendre le fil des affaires.

§ VI.

Le moyen de se posséder en paix au milieu des occupations les plus multipliées et les plus appliquantes, c'est de ne tenir à aucune, d'être, comme dit l'auteur de l'*Imitation* (1), toujours au-dessus d'elles, et jamais au-dessous ; toujours maître de soi-même et de ce que l'on fait, et jamais esclave ni de ses passions ni de ses affaires ; d'agir en tout en véritable Israélite, affranchi de toute servitude et établi dans la liberté des enfants de Dieu ; de se tenir toujours debout entre les choses éternelles et les présentes, ayant celles-ci sous les pieds, et les yeux

(1) In omni loco et actione seu occupatione externa sis intimus, liber, et tui ipsius potens ; et sint omnia sub te, et tu non sub eis ;

Ut sis dominus actionum tuarum et rector, non servus, nec emptitius, sed magis exemptus, verusque Hebræus, in sortem ac libertatem transiens filiorum Dei ;

Qui stant super præsentia et speculantur æterna ;

Qui transitoria sinistro intuentur oculo, et dextro cœlestia ;

Quos temporaria non trahunt inhærendum, sed trahunt ipsi magis ea ad bene serviendum, prout ordinata sunt a Deo, et instituta a summo Opifice, qui nihil inordinatum reliquit in sua creatura. *Imit. Christi*, lib. III, cap. XXXVIII.

arrêtés sur celles-là. S'il faut donner quelque attention à ce qui se passe, ne le regarder que de l'œil gauche, tenant toujours le droit fixé sur les biens célestes qui ne finiront jamais ; loin de se laisser entraîner par les choses terrestres, les élever à soi-même pour s'en servir, et non pas s'y attacher, les regardant toutes et en usant selon les desseins de Dieu, qui sont remplis d'ordre et de sagesse ; envisageant toujours ses desseins adorables, et non tant les actions que l'on fait pour les remplir ou le fruit que l'on en espère ; n'atteindre les choses que de la pointe de l'âme, de sorte que rien ne nous touche et ne nous remue dans le fond. Mais ceci demande un détail que nous ferons ailleurs : nous ne considérons ici ce dégagement que par rapport à la tranquillité dans la multitude des occupations.

§ VII.

Je ne sais ce qui peut nous presser si fort et nous donner dans nos occupations cette ardeur impatiente que nous ne pouvons contenir. Le naturel y a beaucoup de part ; mais je crois qu'il n'est guère seul à nous piquer si vivement, surtout lorsque cela va jusqu'au trouble ou à quelque secrète impatience : et cependant nous retrouvons en nous cette ardeur inconsidérée jusque dans les actions qui semblent devoir le plus écarter l'inquiet amour-propre et nous porter au saint repos.

Je dis à ma honte ; mais la vérité me force à cet aveu public ; et l'espérance qu'il me sera utile par les secours des prières qu'il me procurera me le rend consolant. Hélas ! je parle de la paix que je ne possède pas, et de la sainte liberté, que je possède moins encore. Je m'empresse à écrire contre l'empressement ; il me tarde d'avoir fini ceci. Mes amis, qui savent que j'y travaille, me pressent de le leur livrer, et je me presse encore plus moi-même. S'il me vient quelque chose d'utile à y mettre hors les heures où j'y suis appliqué, quelquefois, pendant la prière, je le saisis avec ardeur, et je crains de le perdre. Je quitte la plume à regret, je la reprends avec une joie sensible. Je m'afflige de la stérilité qui m'arrête, comme de ma mauvaise santé qui m'oblige souvent de suspendre mon travail.

Eh, Seigneur ! qu'est-ce que je fais ici ? Est-ce mon ouvrage ou le vôtre, votre volonté ou la mienne ? Si c'est pour vous seul que je travaille, dois-je regarder mon temps comme perdu, lorsque un esprit ingrat et une santé ruinée me font souffrir une inaction et un ennui plus mortifiant que le travail ? Pensé-je que vous ne compterez que les lignes que j'aurai écrites, et non la bonne intention que j'aurai eue et la peine que j'aurai soufferte ? ou souhaité-je de compter avec quelque autre que vous ? Et, si c'est en vous et non en moi que je mets ma confiance pour un petit opuscule sur la paix intérieure, et votre règne

dans cette paix, qui est bien plus votre ouvrage que celui de tous les hommes et de tous les anges, dois-je craindre de perdre les réflexions utiles, mais déplacées, que j'éloigne de mon esprit lorsque vous l'appliquez ailleurs?

§ VIII.

Si je ne cherche que Dieu dans ce travail, je m'y appliquerai comme à celui des mains, avec la même indifférence pour tout ce que Dieu peut demander de moi, et la même disposition à le quitter pour quelque autre chose que ce puisse être, au premier signe de sa volonté, sans penser quand je pourrai le reprendre. Je le suspendrai pour vingt ans avec autant de tranquillité que si je devais m'y remettre dans le quart d'heure; et, après ces vingt années, je le reprendrai sans plus ni moins de goût que si je venais de le quitter. Je penserai alors que je dois faire la volonté de Dieu et non un livre, y travailler pour plaire à Dieu, qui le veut, et non pour l'avancer ou pour le finir, me bornant au moment présent, sans penser à celui qui doit le suivre, qui peut-être n'aura pas lieu pour moi. Je dois être aussi content lorsque je me vois arrêté que lorsque j'avance beaucoup; parce que je dois avoir en vue d'accomplir la volonté divine et non de remplir du papier. Je ne dois point me livrer à un plaisir fort sensible lorsqu'il me vient quelque chose de bon à y mettre, puisque

cela ne vient pas de moi, et que ce n'est pas pour me l'approprier que Dieu me le donne. Quand j'aurai fini cet ouvrage, je ne devrai pas me livrer à une satisfaction ordinaire et tout humaine : je dois, au contraire, me mettre dans la disposition de le recommencer avec le même goût que j'y travaillai la première fois, si ceux en qui je me confie le jugeaient à propos, parce que c'est le bon plaisir de Dieu qui doit être tout le mien.

Si mes examinateurs jugent que je n'ai travaillé que pour le feu, je dois exécuter tranquillement leur sentence, et, s'ils l'exécutent eux-mêmes, leur savoir bon gré de m'en avoir épargné la peine. Mon travail alors ne sera pas perdu, s'il ne l'est déjà, le mérite de ce que l'on fait pour Dieu ne dépendant pas de l'effet. Si, au contraire, mes examinateurs se trompent, et que le public ne fasse aucun cas d'un ouvrage qu'ils auront cru pouvoir lui être utile, je dois être charmé de son équité et de son discernement, et remercier le Seigneur de ce qu'il ne permet pas qu'un ouvrage inutile occupe les saintes âmes et remplisse le temps précieux de leurs lectures de piété. Ces dispositions intérieures, qui doivent diriger mon travail, ne peuvent opérer en moi que la paix. Assurément je serais moins empressé que je ne le suis, si j'étais aussi détaché que je devrais l'être. Si ceci peut voir le jour et en soutenir l'éclat, je conjure les bonnes âmes qui le liront de prier pour moi et pendant ma

vie et après ma mort, afin que le Seigneur me corrige et me pardonne.

Je les conjure, par les entrailles de Jésus-Christ, de faire toutes les fois qu'ils liront ce livre, au moins cette courte élévation à Dieu pour moi : « Seigneur mon Dieu, faites miséricorde à « cet homme faible dont vous vous êtes servi « pour me donner ce livre : accordez-lui la con- « trition parfaite et l'entière rémission de ses « péchés, l'esprit religieux, l'humilité et la sim- « plicité, la paix intérieure dans ce monde et « la paix éternelle dans l'autre. »

§ IX.

Quoique je ne donne ici que des maximes communes à toutes les actions, sans parler d'aucune en particulier, parce que la nécessité d'y conserver la paix est toujours égale, et que les moyens en sont à peu près les mêmes, il en est pourtant une qui demande des avis particuliers, parce qu'elle revient souvent et que la paix du cœur y court un grand risque : c'est le repas. Il n'est guère d'action où l'empressement soit si ordinaire et si funeste. La raison et la nécessité commencent peut-être seules, mais la sensualité et l'activité ne tardent guère de se joindre à elles, et bientôt elles prennent leur place. Ces passions font tant de ravages dans l'âme, qu'en un moment elle devient méconnaissable. Une seule intempérance ruine en vous tout ce que la sobriété, la retraite, le recueillement et l'en-

tretien avec Dieu avaient pu faire durant bien du temps, comme elle détruisit chez les Hébreux tout ce que leur saint législateur avait fait avec Dieu durant quarante jours sur la sainte montagne (1). Un grand saint dit que la gourmandise ouvre la porte de notre âme, et qu'alors nos ennemis y entrent en foule. Le silence et le calme peuvent-ils encore y régner? Non sans doute. L'un et l'autre règneraient plutôt dans une place où une armée qui l'assiège entre précipitamment et tumultueusement par une porte qu'elle a trouvé le secret d'ouvrir. Aussi une des maximes des anciens solitaires était qu'en vain on travaillait à extirper les autres vices, si l'on n'avait commencé par déraciner celui-ci.

Arrêtez vous donc tout court dès que vous vous apercevez de votre empressement. Elevez votre cœur à Dieu, et gémissez devant lui de ce que vous êtes si facile à répandre votre cœur sur des aliments terrestres : *Tam effusus super cibum* (2), et demandez-lui la grâce d'en user avec plus de détachement et de retenue. Arrêtez-vous pour quelque temps ; privez-vous vous-même de quelque petite chose, si vous le pouvez ; et certes il est peu de personnes qui ne le puissent. Peu de chose suffit à la vraie nécessité ; et après tout on ne sera plus rassasié pour une bagatelle que

(1) Quadraginta dierum laborem ac perseverantiam, Dei servo continuo jejunante ac orante, una populi ebrietas castam irritamque reddidit. BASIL., *Hom. I de jejun.*

(2) *Imit. Christi*, lib. IV.

la mortification peut sacrifier, mais que la gourmandise réclame : et en général observez par mortification tout ce qui est prescrit en ceci par la bienséance. La civilité et la sobriété ne diffèrent que par les motifs. Je ne puis me dispenser de vous donner ici quelques autres avis, peut-être un peu déplacés, mais très importants et qui ne sont point étrangers à la paix intérieure, laquelle ne peut que souffrir beaucoup des excès dans ce genre qui reviennent tous les jours.

Ne pensez pas que la gourmandise ne trouve son compte que dans la délicatesse et dans la variété des mets. Elle se satisfait quelquefois mieux en usant des plus grossiers et des plus communs, par goût, sans contrainte et sans mesure, dans une compagnie libre et dans un repas rustique, qu'en mangeant des viandes les plus délicieuses dans un festin somptueux et bien ordonné, mais au milieu d'une compagnie respectable qui gêne la dissolution, tandis que les mets exquis irritent l'intempérance.

Observez toujours inviolablement cette grande maxime de saint Jérôme : Que votre appétit ne finisse point avec votre repas (1). La piété, encore plus que la médecine, vous défend toute réplétion. Un estomac chargé de nourriture affaiblit bien plus la vigueur de l'âme que celle du corps (2). Un ancien disait que l'on ne ferait ja-

(1) Sic edat ut semper esuriat. HIER.. *Ep. ad Lætam.*

(2) Quotidiano experimento probatur... ciborum nimietate virgorem cordis hebetari ; ita ut delectatio edendi

mais rien de grand dans sa république, tandis que l'on y ferait deux bons repas par jour. Lorsque l'Eglise ne vous en permet qu'un, c'est pour vous mortifier par le jeûne, et non pour vous appesantir par l'excès. Ce dernier dans un seul repas ferait de ce saint temps de pénitence et d'oraison des jours d'intempérance et d'assoupissement. Saint Antoine défendait à ses disciples de boire même de l'eau avec quelque excès, et saint François n'osait pas en boire assez pour étancher sa soif. La nécessité et l'intempérance sont limitrophes, et les bornes qui les séparent sont imperceptibles : il est comme impossible de ne point donner dans celle-ci si l'on veut satisfaire à celle-là dans toute son étendue.

§ X.

Il est des occasions qui demandent une certaine activité, et dans lesquelles une froide tranquillité serait une retenue ridicule. Vous ne devez pas être au dehors, ni tout à fait même au dedans, lorsque le feu prend à votre maison, tel que vous êtes en sortant de la sainte table ; ou lorsque vous recevez chez vous nombre d'amis, comme lorsque vous accompagnez un convoi funèbre. Soyez actif, ardent même quand il le faut ; mais soyez-le par réflexion et non par saillie. Que votre raison pique votre activité,

Jam corporum contraria sit saluti. Leo Mag. *Serm.* VII. *de jejun.*

mais loin de se laisser emporter à son ardeur, qu'elle la dirige toujours à son gré et qu'il soit toujours en son pouvoir de l'arrêter quand elle voudra. Soyez actif comme l'est l'apôtre saint Jean dans une occasion bien capable d'intéresser son zèle et de réveiller toute sa ferveur. On lui apprend que le sépulcre de Jésus est ouvert et tout vide, et que l'on ne trouve plus son corps. Il part, il court, il vole pour s'en assurer par lui-même. Son agile jeunesse laisse derrière et assez loin saint Pierre déjà vieux ; mais sa raison tranquille l'arrête tout court à l'entrée du saint caveau, pour déférer au prince des apôtres l'honneur d'y entrer le premier : le désir le plus légitime et le plus ardent ne lui donne pas un empressement capable de lui faire commettre l'incivilité la plus légère et la plus pardonnable.

CHAPITRE IX

Détachement universel.

ARTICLE PREMIER.

Détachement des biens terrestres et plaisirs sensibles.

§ I.

On donnerait en vain des prétextes pour contenir l'activité, si on ne l'attaque dans sa source. Ce qui nous remplit de désirs inquiets et toujours renaissants, ce qui nous passionne dans toutes nos actions, même les plus louables en elles-mêmes, c'est notre intérêt secret ou mé[illegible]e

sensible, que nous ne discernons pas ou que nous n'avons pas le courage de sacrifier. « Tous « désirent la paix, dit l'auteur de l'*Imitation de* « *Jésus-Christ* (1), mais tous ne prennent pas le « véritable moyen de se la procurer. Le moyen « le plus propre et le plus court est de ne s'at- « tacher qu'à Dieu seul de ne désirer rien hors « de lui, et de n'avoir d'autre vue dans toutes « ses actions et dans tous ses projets que de le « glorifier et de lui plaire. L'homme ne se livre « jamais à un désir déréglé, qu'il ne se donne « du chagrin et de l'inquiétude, » dit encore le même auteur (2), que je cite souvent, et que je citerai surtout dans ce chapitre, parce qu'il semble n'avoir dans tout son livre d'autre objet que la paix intérieure, ni en reconnaître presque d'autre moyen que le parfait détachement qu'il tourne en mille manières, et qu'il ramène presque par tout. « Le repos intérieur, dit-il, fut tou- « jours inconnu à l'orgueilleux et à l'avare ; mais « pour le pauvre et l'humble d'esprit, ils jouis- « sent d'une paix profonde. Celui qui n'est pas « encore parfaitement mort à lui-même est faci- « lement tenté, et presque aussitôt vaincu par les « plus petites choses. Un homme encore faible « dans la vie de l'esprit, et en qui celle des sens « n'est pas bien éteinte, a beaucoup de peine à « se dégager les désirs terrestres : aussi est-il « souvent porté à l'indignation lorsqu'on veut le

(1) Liv. III, chap. xxv.
(2 Liv. III, chap. vii.

« priver de ce qu'il aime encore, et à la tristesse « lorsqu'il veut s'en priver lui-même. S'accorde- « t-il ce que son cœur désire ? Il se sent déchi- « rer par les remords de sa conscience, parce « qu'il a suivi sa passion sans pouvoir trouver « la paix qu'il souhaitait. C'est donc en résistant « à ses passions que l'on trouvera la paix du « cœur, et non en s'en rendant esclave. Non, elle « ne sera jamais pour l'homme sensuel et dis- « sipé, mais pour celui qui est spirituel et fer- « vent. »

§ II.

C'est sans doute un grand effort du cœur humain que de s'élever ainsi au-dessus de toute les choses sensibles, et de se tenir comme en l'air entre le Ciel et la terre ; ou plutôt c'est un grand coup de la grâce, que de faire mourir ainsi un homme vivant à toutes les choses par lesquelles il vit, ou pour lesquelles il semble vivre ; de le rendre parfaitement exempt de toutes les illusions qui séduisent les hommes, et de le mettre par l'esprit dans une telle élévation, qu'il ne désire ni ne craigne rien de ce monde, et qu'il soit au-dessus de toutes les vicissitudes humaines (1). Il n'y a que Dieu qui puisse élever ainsi une âme et la maintenir dans cette élévation (2).

(1) Magnum opus gratiæ, ut cum suis amoribus et erroribus et terroribus vincatur hic mundus. Aug.

(2) Ad hoc magna requiritur gratia, quæ animam leve. *Imit. Christi.* lib. I, cap. xxxi.

Sans un secours tout particulier et une fidèle coopération à ce secours, elle rampera au lieu de voler, elle languira au lieu de vivre et de se fortifier, elle tournera dans le labyrinthe de ses imperfections, au lieu d'avancer dans les routes de la vertu (1). Eût-elle les ailes de la colombe que le roi-prophète demandait pour s'envoler dans le sein de Dieu, qui est le centre de son repos, tant qu'elle restera attachée, ne fût-ce que par un fil, elle ne fera que voltiger, que se débattre, que se tourmenter autour de ce qui la retiendra. Que son état sera digne de compassion ! Une bagatelle, un rien l'arrêtera, après qu'elle aura peut-être brisé des chaînes énormes ; mais ce rien lui fera un grand mal, en l'empêchant d'avancer dans la vertu. Car il importe peu de quel objet on soit esclave, dès que l'on n'est pas libre : il n'y a que la honte de plus à être vaincu dans de petits combats après avoir terrassé des ennemis formidables. C'est le cas des vierges folles (2). Mais aussi, si cette âme a enfin le courage de rompre ces misérables liens, quel progrès ne fera-t-elle pas dans la voie de la perfection ! Elle fera plus de chemin et avec moins de peine par le parfait dégagement, qu'elle n'en a fait dans tout le temps qu'elle traînait à grande force le poids de ses convoitises ; rien ne retardera sa course ni ne

(3) Diu parvus erit, et infra jacebit. *Ibid.*

(2) Ideo etiam fatuas appellavit ; quia majori certamine superato, in faciliori totum perdiderunt. Chrysost.

troublera sa paix. Qu'y a-t-il, en effet, de plus tranquille que l'œil simple, et de plus libre que le cœur qui ne désire rien sur la terre (1).

§ III.

D'où vient qne les saints ont fait de si grands progrès dans la vie intérieure et dans la paix du cœur, sinon de ce qu'ils ont d'abord renoncé à tout, et que leur ferveur n'a regardé que comme le premier pas dans la vertu ce dénûment total par lequel, hélas ! notre lâcheté s'estimerait heureuse de pouvoir finir ? C'est maintenant que je commence d'être disciple de Jésus-Christ, ne désirant rien de ce qui peut tomber sous les sens, disait saint Ignace, martyr (2). Peut-être que notre amour-propre, subtil à nous tromper, nous persuaderait que c'est là une ferveur extraordinaire, plus propre à nous étonner et à nous humilier qu'à nous instruire, si la sentence de Jésus-Christ n'y était formelle. « Quiconque ne « renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut « être mon disciple. » Si nous devons renoncer, par un entier dégagement du cœur, à tout ce que nous possédons, à plus forte raison devons-nous renoncer à ce que nous ne possédons pas et par conséquent, à tout. Jésus-Christ court comme un géant ; il faut être libre et débarrassé pour le

(1) Quid simplici oculo quietius ? quid liberius nihil desiderante in terris ? *Imit. Christi*, lib. III, cap. xxxi.

(2) Nunc incipio Christi discipulus esse, nihil de his quæ videntur desiderant. *Ignatii mart. ep. ad Rom.*

suivre ; ce serait même lui manquer de respect, que de vouloir jouir, à sa suite, de quelque superfluité, tandis qu'il manque du nécessaire, jusqu'à n'avoir pas où reposer sa tête. Les saints se sont dégagés de tout, et c'est ce qui les a conduits rapidement à la contemplation, à l'union divine et à la profonde paix qu'elles opèrent ; et nous, nous sommes privés de ces grands biens, parce que nous tenons encore à la terre (1), et cela, non par l'empire du monde, ou par quelque autre chose de fort grand, si toutefois il est quelque chose de grand dans le monde, mais peut-être, ô misère, ô honte du cœur humain ! par des attachements méprisables, que nous n'avons ni le courage de rompre, ni l'humilité de nous avouer.

§ IV.

Quelle source de regrets pour une âme à l'heure de la mort de voir que, pour n'avoir pas voulu se défaire de quelques amusements et de quelques bagatelles, elle a perdu la sainteté (2), le parfait amour de Dieu et un poids immense

(1) Ideo pauci inveniuntur, contemplativi quia pauci sciunt se à perituris creaturis ad plenum sequestrare. *Imit. Christi,* lib. III, cap. XXXI.

(2) Il est facile de comprendre que je ne parle là de la sainteté que dans le sens où on la prend communément, c'est-à-dire pour la perfection de la justice, et nullement pour la justice essentielle et pour l'état de grâce. Je n'ai jamais prétendu qu'on déchut de cet état, pour de légères imperfections. Le poids immense de

de gloire pour toute l'éternité ! De plus, elle n'a fait que languir et souffrir beaucoup toute sa vie dans cet état partagé entre Dieu et la créature. En quittant tout, elle aurait trouvé tout : le renoncement à ses petites cupidités lui aurait procuré les délices du saint repos et toutes les vertus qui l'accompagnent(1). Malheureusement pour elle le mauvais exemple, le préjugé, peut-être même, hélas ! une autorité, utile quand elle conduit à la perfection, funeste quand elle en éloigne, ont balancé en elle la doctrine et les exemples des saints : son mauvais penchant a déterminé son cœur, et elle ne reconnaît son égarement que quand il n'est plus temps d'y remédier.

§ V.

Vos secrets attachements sont comme de certaines maladies lentes, qui, sans vous faire mourir, vous font souffrir beaucoup, et, pour ainsi dire, ne vous laissent pas vivre. Malade, inquiet et ridicule, vous cherchez du repos, vous tournant tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre : murmurant sans cesse contre le lit sur lequel vous vous roulez, au lieu de vous en prendre à la fièvre qui vous dévore. *Versa et reversa ;* (AUGUST.)

gloire qu'elles font perdre n'est que celui qui répond à la perfection qu'on aurait pu acquérir en renonçant aux amusements.

(1) Dimitte omnia, et invenies omnia ; relinque cupidinem, et reperies requiem. *Imit. Ch.* lib. II, c. XXXII.

Tournez-vous et retournez-vous. Jamais il n'y aura de repos pour un cœur qui conserve, en ce qu'il a de terrestre, un levain de fermentation. Le duvet et le coton seront trop durs pour son infirmité : *Pura sunt omnia ;* il n'y pourra trouver le repos, qu'un homme saint trouve jusque parmi les ronces. Sainte Thérèse souffrit durant vingt années un si cruel tourment dans cet état de faiblesse et de langueur intérieure, qu'elle était surprise, dans la suite, d'avoir pu le supporter un mois entier ; et jamais elle ne put trouver de soulagement qu'en se dépouillant entièrement du vieil homme (1). Dès qu'elle commença de pratiquer ce qu'elle a enseigné depuis, se regardant comme seule avec Dieu seul dans ce monde, elle éprouva, dans le fond d'une paix toute divine, que Dieu tient lieu de tout à ceux qui, pour lui plaire davantage, se détachent de tout (2).

§ VI.

Détachez-vous donc de toutes les choses sensibles, de vos biens, de vos emplois, de votre rang, de tout ce qui vous environne : renoncez aux plaisirs ; privez-nous des commodités, autant que votre état peut le permettre ; ne satisfaites à la nécessité qu'avec discernement : ne prenez de toutes les choses créées que

(1) Voyez le chap. VIII de sa vie.

(2) Erit ipse omnia in omnibus qu pro ipso omnia reliquerant. BERNARD.

le vrai besoin, et, pour ainsi dire, n'y touchez que légèrement et en passant, comme Jonathas prend du miel du bout de sa lance, sans s'arrêter ; laissez aux gens du siècle leurs divertissements, leurs affaires, leurs intrigues, vains amusements pour une âme qui sait penser : *Dimitte vana vanis* (1). Le royaume de Dieu est au dedans de vous-mêmes ; que pouvez-vous souhaiter de plus ? Si vous en bannissez tous les usurpateurs, Dieu régnera tranquillement en vous, et vous jouirez en lui d'une paix profonde : mais, tant que vous entretiendrez dans votre cœur deux puissants rivaux, l'amour de Dieu et l'amour propre, vous souffrirez les débats intérieurs et les douleurs de Rébecca (2). Si vous pouvez donner du repos à un malheureux appliqué à la torture, dans laquelle on le tire violemment en haut tandis que des poids énormes l'attirent en bas, vous pourrez espérer de goûter la paix de l'âme dans un état où le Ciel vous attire et la terre vous retient.

§ VII.

Ne vous souciez pas même de voir ce qu'il ne vous est pas permis d'avoir (3). Fermez aux objets extérieurs les avenues de vos sens. Une âme qui est toujours aux fenêtres ne peut être re-

(1) *Imit. Christi,* lib. I, cap. xx.

(2) Genèse, xxv, 22.

(3) Quid vis videre quod non licet habere? *Imit. Christi,* lib. I, cap. xx.

cueillie et en paix. *Quid hic circumspicis, cum iste non sit locus tuæ requietionis? (Imit. Christi).* Etranger, passez votre chemin ; regardez votre patrie, et hâtez-vous d'y arriver. S'il faut vous communiquer aux créatures que ce soit à la porte de votre cœur, sans l'ouvrir, et comme à travers la grille. Dès que vous aurez suffisamment répondu, tirez le rideau et oubliez tout. Rentrez tout seul dans votre cellule intérieure, si vous voulez y trouver du repos. Vous ne serez pas exempt des agitations du siècle, si vous vous occupez, dans votre retraite, des frivolités dont il vous aura entretenu. La seule inutilité des pensées nuit beaucoup à la vie intérieure. L'oisiveté de l'âme est comme une rouille qui en ternit tout l'éclat, et qui la détruit même beaucoup plus que l'action. Qui pourrait faire revenir ces temps heureux des anciens solitaires nous montrerait des hommes si recueillis en eux-mêmes, qu'ils pourraient compter toutes les pensées étrangères qui leur viendraient, et qu'ils les marqueraient en effet sur leurs tablettes pour en rendre compte à leur directeur. Une des marques des âmes tièdes, dit saint Bonaventure, c'est qu'elles ne sentent point le mal que font les pensées inutiles.

ARTICLE II.

Détachement des amis.

Détachez-vous des amis de votre ancienne dissipation, qui la feraient bientôt revenir, et avec qui l'époux sacré ne veut point partager votre

cœur. Sainte Thérèse fut longtemps retardée dans son avancement spirituel par un attachement trop naturel pour une amie qui n'était pas selon Dieu. Ceux mêmes qui sont les plus parfaits ne vous conduiront à la perfection qu'autant que vous en serez détaché, jusqu'à vous en séparer sans peine et sans délai pour toute votre vie au premier signe de la volonté de Dieu. Plus l'attachement à un ami paraît innocent, plus il faut s'en méfier. De même qu'il n'est rien de comparable à un bon ami, selon le sage (1), aussi rien ne vous sera si nuisible qu'un ami dissipé ou tiède qui ne connaîtra point votre attrait, ou qui voudra le gêner. Vous ne sauriez conserver la paix avec lui et avec Dieu. Les entretiens avec les amis pieux sont utiles ; mais ils peuvent facilement dégénérer en amusement et en dissipation : souvent, après avoir ranimé la ferveur dans le premier quart d'heure, ils la refroidissent dans le second, et l'éteignent dans le troisième. Ecoutez ici le sage auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ* (2) : « Cherchez la retraite. Aimez à de-« meurer seul avec vous-même. Ne désirez la « conversation de qui que ce soit, mais appli-« quez-vous plutôt à prier avec ferveur, afin de « vous conserver dans la componction du cœur « et dans la pureté de la conscience. Regardez « comme un néant toutes les créatures, car, tan-

(1) Amico fideli nulla est comparatio. Eccl. I., VI, 15.
(2) Liv. III, chap. LIII.

« dis que vous chercherez de la consolation en « quelqu'une, vous ne pourrez en goûter dans « l'entretien avec Dieu. Vous devez donc vous « éloigner de vos amis et de vos connaissances, « et vous interdire généralement toute satisfac- « tion naturelle. Un esprit encore faible et in- « firme ne comprend pas ce que c'est que d'avoir « ainsi le cœur dégagé de toutes choses, et « l'homme animal ne connaît pas la liberté de « l'homme intérieur : cependant s'il veut devenir « véritablement spirituel, il faut qu'il renonce « tant à ses proches qu'aux étrangers. » L'on rapporte de ce pieux auteur, que, lorsque l'on voulait l'engager dans de trop longs entretiens, il avait accoutumé de dire : On m'attend dans notre cellule (1). L'on entendait son langage, et on respectait son attrait. Suivez le vôtre, et rendez-vous à Dieu qui vous attend au fond de votre cœur.

ARTICLE III.

Détachement et oubli de tous les hommes.

On se plaint souvent des distractions et des troubles que l'on souffre dans la compagnie des hommes. J'avoue que c'est avec raison, puisque les saints mêmes s'en sont plaints ; et à leur exemple il faut fuir la compagnie autant qu'on le peut ; mais il faut avouer aussi que les hommes ne nous détournent si fort que parce que nous

(1) Est qui me expectet in cellula.

sommes nous-mêmes trop hommes, et que nous ne voyons en eux que des hommes. Si tels que l'aveugle à demi éclairé de l'Evangile, nous ne les regardions que comme des arbres qui se remuent (1), nous ne serions guère plus distraits au milieu du tumulte d'une grande ville que parmi l'agitation d'une vaste forêt. Que ces machines soient mues tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, qu'elles soient près ou loin de vous, qu'elles aient des yeux ou non, que vous importe? Ne cherchez point leurs regards, mais aussi ne les craignez pas, et ne faites pas plus de cas de leur langue que de leurs yeux. « Si vous vivez en homme spirituel et intérieur, « vous prendrez peu garde à des paroles qui vo- « lent et qui n'ont rien de solide, et vous ne ferez « point dépendre votre paix des discours des « hommes, qui ne mettent ni ne changent rien « en vous (2). » Leur estime ne vous rend pas meilleur, ni leur mépris plus mauvais ; leurs louanges, ni leurs blâmes ne font pas que vous les méritiez.

Ayez une bonne idée de tout le monde sans vous en beaucoup occuper, excusez leurs fautes sans beaucoup raisonner, estimez leur vertu sans trop subtiliser, préférez-les tous à vous sans trop vous comparer ; c'est le moyen d'éviter une infinité de tentations. Présentez-vous seul devant

(1) Video homines velut arbores ambulantes. MARC VIII, 24.

(2) *Imit. Christi*, lib. III, cap. XXVIII.

Dieu seul, et vous n'y trouverez que recueillement, qu'humilité, que charité. Il y a souvent du danger, et plus souvent encore de l'inutilité, à juger de soi par comparaison avec les autres. Quoi qu'il en soit d'eux, vous êtes toujours le même. S'ils sont tous des saints, vous n'en êtes pas plus méchant : et fussent-il tous des méchants, vous n'en seriez pas plus juste. Nous ne sommes véritablement que ce que nous sommes par rapport à Dieu, disait saint François. On s'unit à ce Dieu, à mesure que l'on oublie les créatures. Pour trouver l'Epoux céleste, il faut laisser après soi non seulement ceux qui dans la ville sont plongés dans le sommeil, mais encore ceux qui veillent à sa garde (1).

ARTICLE IV.

Détachement de soi-même.

§ I.

Après vous être détaché de tout ce qui vous environne, de tout ce qui pique la curiosité, de tout ce qui flatte la vanité, de tout ce qui entretient la mollesse, des inutilités qui vous amusent, des affaires qui vous distraient, des amis qui vous gênent, des hommes qui vous dissipent, et enfin de tout ce qui n'est point pour vous d'une nécessité reconnue, détachez-vous surtout de vous-même ; et sachez qu'il

(1) *Cant. des cant.* III.

n'est rien au monde dont vous devez vous défier davantage (1), parce que rien n'est aussi près de vous, ni aussi dangereux pour vous, et que dans le fond le renoncement aux choses extérieures n'est si nécessaire, que parce qu'elles servent d'aliment à l'amour de vous-même. Si vous pouviez une fois vous délivrer de ce ver intérieur qui vous agite au dedans et qui vous donne une faim insatiable des choses du dehors, vous jouiriez d'une paix profonde et d'une tranquillité inaltérable (2). Le malheur des hommes et la cause de leur peu de progrès dans les voies de la paix, c'est qu'au lieu de sortir entièrement d'eux-mêmes, ils restent toujours enveloppés et enlacés dans les plis et replis de l'amour-propre (3) : car celui qui veut marcher délibérément dans ces voies toutes saintes doit mortifier toutes ses affections déréglées, et ne tenir à aucune créature par les liens de la cupidité.

(1) Oportet eum a nemine magis cavere quam a seipso. *Imit. Christi*, lib. III. cap. LIII.

(2) Ex hoc vitio quod homo seipsum nimis inordinate diligit, pene totum pendet quidquid radicaliter vincendum est ; quo devicto et subacto malo, pax magna et tranquillitas erit continuo. *Imit. Christi*, lib. III, cap. LIII.

(3) In se implicati remanent, nec supra se in spiritu elevarit possunt. Qui autem libere mecum ambulare desiderat, necesse est ut omnes pravas et inordinatas affectiones suas mortificet, atque nulli creaturæ privato amore concupiscenter inhæreat. *Ibid.*

§ II.

Renoncez donc à vos goûts, à vos humeurs, à votre volonté propre, à cette complaisance en vous-même qui s'admire en tout, jusque dans le désir et la résolution de s'oublier ; à cet amour-propre délicat qui affecte toujours le merveilleux et le singulier, qu'une conduite commune désespère, et qui veut exceller et l'emporter sur les autres jusque dans l'austérité et dans l'humiliation ; à cet intérêt humain qui cherche à se placer dans tout ce qu'il dit et à se retrouver dans tout ce qu'il fait, et qui serait peut-être sans force et sans action s'il était assuré de n'avoir que Dieu seul pour témoin et pour récompense ; à cette prudence de la chair, qui est ennemie de Dieu et qui anéantit la sage folie de la croix ; à cette manière de penser fine et délicate qui subtilise en tout, et qui subsiste jusque dans une profession ouverte de piété, au mépris de la simplicité qui en fait le principal caractère ; à ce goût fastueux d'ordre et d'arrangement, dont on est quelquefois plus entêté dans la retraite et dans la dévotion, que dans la magnificence du luxe et dans la vanité du siècle ; à cette bonne idée de votre façon de penser, qui fait que les pensées des autres vous trouvent toujours prévenu ; à cette finesse dans le commerce, même entre des personnes de piété ; vraie politique, que les gens un peu droits détestent jusque dans les mondains.

Enfin renoncez à tout ce qui vous éloigne de Dieu à mesure qu'il vous ramène à vous-même. Vous trouverez la paix intérieure dans le renoncement aux choses du dehors, et vous trouverez la source même de cette paix dans l'union avec Dieu, où vous conduit le renoncement à vous-même (1).

§ III.

Une chose dont les personnes même vertueuses ne sont pas toujours assez détachées, c'est leur santé ; et l'amour-propre ne manque pas de beaux prétextes pour justifier le soin excessif qu'elles en prennent. Si vous écoutez ce séducteur familier, vous n'aurez jamais un moment de repos. Vous craindrez toujours, ou de ruiner votre santé, ou de ne vous donner pas assez de soins pour la rétablir, ou de vous en donner d'inutiles, ou de ne vous donner pas précisément ceux qu'il faut. Les veilles vous échaufferont, les jeûnes vous affaibliront, l'oraison vous épuisera. Il faudra souvent réparer vos forces pour mieux servir Dieu, comme si le service de Dieu ne demandait pas le sacrifice même de vos forces ; et ce beau zèle,

(1) Fili, quantum a te vales exire, tantum in me poteris transire.

Sicut nihil foris concupiscere, pacem internam facit ; sic se interius relinquere, Deo conjungit. *Imit. Christi*, ib. III, cap. LVI.

pour vous mettre en état de pratiquer la vertu, fera que vous ne la pratiquerez jamais.

Vous en êtes sans cesse à réfléchir sur ce qui convient à votre santé, ou sur ce qui lui est contraire. Eh ! vous êtes-vous donc mis au service de Dieu pour devenir bon médecin par le discernement de ce qui lui est utile au corps, ou pour devenir bon chrétien par la pratique de ce qui sanctifie l'âme ? Qu'importe que les exercices de celle-ci affaiblissent celui-là, qui n'est fait que pour elle ? Faut-il la force d'un athlète pour emporter le ciel ? Ou faut-il de l'embonpoint pour servir Dieu, comme pour servir les rois de Babylone ? Juif timide et sensuel, allez bâtir des maisons commodes, planter des vignes délicieuses, vous livrer à l'oisiveté et aux plaisirs domestiques, vous n'êtes pas propre à cette guerre sainte sans laquelle on ne peut avoir la paix (1). Point d'excès dans les austérités, mais encore moins de timidité et de mollesse. L'attrait et le directeur doivent régler vos pratiques, et le zèle, plus que le régime, doit régler votre fidélité. Ayez toujours pour maxime, que la vie la plus courte si elle est fervente, vaut mieux que la plus longue tiédeur.

(1) Deuter., xx. I Machab., iii.

ARTICLE V.

Détachement des moyens de vertu.

Ne soyez pas esclave des secours et des moyens que Dieu vous donne pour pratiquer la vertu, puisqu'il saura bien en substituer d'autres, si ceux-là vous manquent, et qu'après tout ce n'est pas pour vous y attacher qu'il vous les donne, mais pour vous conduire à l'union avec lui seul. Imitez saint Sérapion le Sindonite, qui, après avoir donné aux pauvres jusqu'à ses habits, leur donne enfin le livre des Evangiles d'où il prenait le sujet de ses méditations qui le consolaient de la perte de tout le reste, et s'écrie, plein d'une consolation encore plus pure: J'ai tout quitté, même le livre qui m'a appris à tout quitter! Détachez-vous ainsi de tout moyen particulier de vertu, pour ne plus tenir qu'à la vertu même. Les exercices spirituels, les pratiques de mortifications, la retraite, le directeur, ne sont des moyens de perfection qu'autant que l'on n'y tient pas. Ce dernier vous dit pour lui et pour tout le reste, comme saint François de Sales à une personne qu'il dirigeait: Serait-il possible que je vous fusse un objet d'attachement, moi qui ne vous suis utile qu'autant que je vous conduis au détachement de tout objet créé? Vous ne serez jamais si riche, que quand vous ne le serez que de dépouillement et de pauvreté, comme on

l'a dit d'un grand saint : *Vir ditissimæ paupertatis ;* et vous ne serez jamais si tranquille et si content, que quand vous embrasserez nu la croix toute nue (1). Car il n'y a point d'autre voie pour arriver à la véritable paix intérieure, que celle de la croix, et d'une mortification totale et continuelle (2).

ARTICLE VI.

Détachement des consolations de la vertu.

Le goût et le plaisir que l'on ressent à servir Dieu sont les derniers objets dont on se détache ; et il est même rare que l'on s'en détache tout à fait, soit une espèce de sensualité raffinée qui veut goûter les plaisirs de l'âme, si elle renonce à ceux du corps, soit erreur qui prend ces goûts de la vertu pour la vertu même, ou qui du moins les regarde comme une forte preuve qu'on la possède, puisque l'on en fait les actions avec tant de facilité et de plaisir. Nous croyons avoir suffisamment dévoilé cette illusion en traitant des moyens d'acquérir la paix. Si donc vous trouvez beaucoup de goût à pratiquer la vertu, ne vous en élevez pas en vous-même, puisque vous n'êtes pas pour cela meilleur ; et si vous n'y trouvez que du dégoût et de la répugnance, ne

(1) Nudam crucem nudus amplectar. HIERON.

(2) Non est alia via... ad veram internam pacem nisi via sanctæ crucis et quotidianæ mortificationis. *Imit. Christi* lib. II, cap. XII.

vous en affligez pas, puisque vous n'en êtes pas plus mauvais. Si le Seigneur vous console par sa présence, ne vous livrez pas à une joie excessive, puisqu'il pourra bientôt s'éloigner ; et, quand il s'éloignera, ne vous abandonnez pas à la tristesse puisqu'il pourra bientôt revenir ; et jamais ne fondez votre paix sur des goûts sujets à tant d'alternatives, mais sur la croix qui ne peut jamais vous manquer.

Ne vous attendez qu'à souffrir beaucoup et de toutes les manières, et vous ne serez jamais troublé, ou vous le serez bien peu, et pour peu de temps (1). Si, lorsque Dieu retirera de vous ses consolations, bien loin d'en murmurer, d'en gémir, vous adorez sa conduite et vous offrez à souffrir toujours davantage, vous voilà dans le grand et droit chemin de la paix (2) ; et si enfin vous venez jusqu'à l'oubli total et au parfait mépris de vous-même, sachez que vous jouirez alors de la plus profonde paix qu'on puisse goûter dans ce misérable exil (3).

(1) In multa patientia erit pax tua. *Imit. Christi*, lib. III, cap. xxv.

(2) Si fueris tam fortis et longanimis in spe, ut substractâ interiori consolatione, etiam ad ampliora sustinenda cor tuum præparaveris, nec te justificaveris... sed me in omnibus dispositionibus... sanctum laudaveris, tunc in verâ et rectâ viâ pacis ambulas. *Imit. Christi*, lib. III, cap. xxv.

(3) Quod si ad plenum tui ipsius contemptum perveneris scito quod tunc abundantiâ pacis perfrueris, secundum possibilitatem tui incolatûs. *Imit. Christi*, *ibid.*

ARTICLE VII.

Détachement de la vertu même en un certain sens.

Ce n'est pas encore assez de vous être détaché des moyens particuliers de vertu, et des consolations sensibles que l'on goûte quelquefois dans sa pratique, si vous ne vous détachez encore de la vertu même, non par indifférence ou par dépouillement réel, mais par désappropriation et par une continuelle dépendance de la volonté de Dieu. Reconnaissez, mais sincèrement et non par une idée superficielle de votre esprit, mais par un sentiment intime de votre cœur, que ce que vous en avez, vous le devez à la miséricorde divine, et non pas seulement ou principalement à vos soins et à vos travaux, quoique vous vous en soyez donné beaucoup pour l'acquérir, et que vous ne deviez jamais vous relâcher à cet égad. Ne vous en attribuez pas plus que vous n'en avez : rabattez même toujours beaucoup de l'idée que votre amour-propre vous en donne, et voyez sa médiocrité sans dépit, et l'éminence de celle d'autrui sans envie. Ne soyez pas jaloux de la conservation de celle que vous avez acquise avec le secours de Dieu, jusqu'à refuser de l'exposer pour son service. Quoique l'épouse ait lavé ses pieds, elle ne doit pas craindre de les poser à terre pour aller où l'époux l'appelle (1). Laissez à Dieu le soin de conserver,

(4) *Cant. des cant.* v.

avec votre coopération, ce qu'il y a opéré de même, et faites sans hésiter tout ce qu'il demande de vous : voilà la véritable abnégation (1).

ARTICLE VIII.

Ne croire pas être parvenu à ce détachement parfait, mais travailler continuellement à se détacher toujours davantage.

§ I.

Ne vivre jamais pour soi, se perdre entièrement de vue, se servir des créatures sans s'y arrêter, les fouler toutes aux pieds pour s'élever à Dieu, les oublier toutes tandis qu'elles entrent en nous par tous nos sens, pour ne s'occuper que de Dieu qu'aucun sens ne peut atteindre ; écouter continuellement sa voix au fond de son cœur, ne vouloir que lui pour témoin de ses œuvres et pour juge de ses intentions, se regarder enfin comme seul avec lui seul dans ce monde; que cet état est sublime ! et que nous devons bien peu nous flatter d'y être parvenus, ou de pouvoir y parvenir avec des grâces communes et par des efforts ordinaires ! Aussi lâches que présomptueux, nous ne faisons presque rien de ce que nous croyons pouvoir faire ; et souvent nous pensons avoir tout fait, lorsque à peine nous avons commencé, ou que nous en avons eu l'idée et formé le dessein. Mais, si l'on se plaint

(1) Volo te addiscere perfectam abnegationem tui in voluntate meâ sine contradictione et querelâ. *Imit. Christi*, lib. III, cap. LVI.

que la sainteté et les miracles sont fort rares aujourd'hui, on doit savoir que le parfait détachement ne l'est pas moins.

« Qui trouvera ce véritable pauvre d'esprit, « dégagé de l'amour de toutes les créatures? « C'est un trésor qu'il faudrait aller chercher « au bout du monde (1). »

Où trouver, en effet, ces âmes fortes qui dans tous les mouvements s'élèvent au-dessus de tout ce qui les environne et au-dessus d'elles-mêmes, renoncent aux plaisirs des sens, se privent des commodités de la vie, et usent de ce monde comme n'en usant pas? Qu'il est rare de trouver de ces athlètes parfaitement dépouillés, sur lesquels le monde, la chair et toutes les puissances de l'enfer n'ont aucune prise pour les renverser ni pour les ébranler! Ce sont aujourd'hui autant de miracles que ces anges terrestres, ou ces hommes célestes, qui, cachés en Dieu comme dans une solitude inaccessible à toutes les créatures, jouissent sans cesse de lui, et représentent aux yeux du monde la vie des bienheureux, si néanmoins le monde, indigne de les posséder, n'était pas aussi incapable de discerner une si haute perfection et un si grand bonheur.

§ II.

Courage donc, âme fidèle! Ce n'est pas à une triste et honteuse pauvreté qu'on vous exhorte,

(1) *Imitation de Jésus-Christ*, liv. II, ch. II.

mais à un dégagement noble et délicieux. Vos attachements font votre esclavage, et votre esclavage ne peut faire que votre malheur. Si l'on vous demande tout pour cette perle évangélique, c'est qu'elle vaut elle seule plus que tout le reste : toutes les richesses de la terre, tous les honneurs du monde, tous les plaisirs du corps, tout l'éclat des talents, ne sont auprès d'elle que de l'ordure, du limon, et des amusements puérils ; et même presque tous les autres biens spirituels, les pratiques de piété, les austérités corporelles, les autres vertus morales, ne sont pas comparables à ce renoncement parfait et tout apostolique, dont saint Pierre ose bien demander au Sauveur qu'elle pourra être la récompense ; à quoi ce bon maître répond par la promesse d'une place non-seulement parmi les saints, mais parmi les juges mêmes des saints (1).

On vous appelle à une vertu sublime, ne craignez rien. Elle n'a pas moins de sûreté que d'élévation, ou plutôt, hors d'elle il n'y a aucune véritable assurance, mais des agitations continuelles et de fréquents dangers. Tandis que notre amour-propre se répand sur une infinité d'objets comme par autant de branches, nous sommes le jouet de tous les vents du siècle : *Præcidite ramos ejus* (2). Otez tout ce branchage orgueilleux, et vous jouirez de l'immobilité au milieu des plus violents orages.

(1) MATH., XIX, 28.
(2) DAN., IV., 11,

§ III.

Ne regarder que Dieu, c'est une vie angélique : ne regarder que les créatures, c'est une vie animale ; ne regarder que soi-même, c'est une vie diabolique. Choisissez. La délibération vous fait horreur. Le mélange de choses si opposées pourrait-il ne pas vous en faire ? Craindriez-vous d'être trop à Dieu, qui veut être tout à vous si vous voulez être tout à lui ? Si vous saviez combien par cet entier renoncement vous serez agréable à sa divine majesté, terrible aux démons, édifiant pour le prochain ; combien votre vie sera heureuse et votre mort tranquille, combien vous vous épargnerez de tentations et vous pratiquerez de vertus, combien vous abrégerez votre purgatoire et vous enrichirez votre couronne, l'on ne vous verrait pas disputer ainsi pour une bagatelle entre la grâce et la cupidité. Car, je le dis encore, et encore je crains de ne le pas dire assez, c'est souvent un rien qui nous arrête après que nous avons renoncé aux grands objets. Le solitaire tient quelquefois plus à un vil animal domestique, qu'un grand pape à toute la gloire et à toute l'opulence du souverain pontificat. L'amour-propre sait bien changer d'objet sans changer lui-même. Il se retranche et se renferme tout entier dans un coin du cœur : il se rapetisse sans se mutiler ; il sait souffrir le besoin et vivre de peu dans sa retraite, en attendant le moment favorable de rega-

gner le terrain et de se remettre dans l'abondance.

Vous n'avancerez votre édifice intérieur qu'à proportion de votre dépouillement : quand il ne vous restera plus rien, vous y mettrez le comble. Pour les édifices matériels, il faut de grands préparatifs et beaucoup de dépenses, pour celui-ci, la pauvreté et le dénûment en sont les matériaux ; la confiance en Dieu et sa grâce, avec notre coopération, les mettent en œuvre. Celui qui, avant de commencer, ne se propose pas un dépouillement total, ou qui ensuite n'a pas le courage de l'exécuter, ne fait, dit le Sauveur, qu'un ouvrage imparfait et ridicule, qui lui attire la dérision et le mépris (1). Essayez-vous donc sur tout ; ne vous dissimulez rien, ne vous passez rien. Le plus petit détail n'est pas, devant Dieu, d'un petit mérite. Il n'est désagréable qu'à l'orgueil qui ne veut que de grands objets, et à l'amour propre qui craint d'être découvert dans les plus petits. Veillez sans cesse pour empêcher que ce dernier ne vous dérobe une partie de votre sacrifice ; mais priez encore plus pour éviter ses surprises et pour résister à ses violences ; car, quoique toute sagesse vienne

(1) Quis... volens ædificare turrim, non prius sedens computat sumptus, ne posteaquam posuerit fundamentum, et non potuerit perficere, omnes qui vident incipiant illudere ei. Sic ergo omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, etc. Luc., XIV.

de Dieu, le parfait dénûment est singulièrement un ouvrage de la prière et de la grâce.

PRIÈRE

Pour demander à Dieu le parfait détachement.

Seigneur, vous demandez de moi le détachement total des créatures, afin que vous puissiez prendre une possession entière et paisible de mon cœur. J'en reconnais la nécessité, je vous en offre le désir je vous en demande la pratique. Enseveli dans le limon des choses terrestres, où j'enfonce d'un côté tandis que je me dégage de l'autre, comment pourrais-je en sortir par mes seuls efforts ? Pieds et mains liés, comment pourrai-je me délier moi-même ? Venez donc à mon aide, ô mon Dieu ! et hâtez-vous de me secourir. Brisez mes liens, et je vous offrirai un véritable sacrifice de louanges. Car c'est l'âme parfaitement détachée qu vous loue dignement. Elle fait voir que toutes les créatures ne sont rien devant vous, puisqu'elle les abandonne toutes non-seulement pour n'être pas entièrement abandonnée de vous, mais encore pour vous plaire davantage. Que mes besoins vous touchent, que votre présence me console, que votre grâce me délivre ; que le reste de mes attachements excite votre compassion, au lieu d'irriter votre colère. Éloignez de moi tout ce qui m'éloigne de vous. Entrez en maître dans mon cœur, et faites-vous vous-même justice de

tous les usurpateurs qui veulent vous en disputes la possession ou le partager avec vous. *Ure, seca; non parcas:* Brûlez, coupez, consumez sans miséricorde, ou plutôt par une grande miséricorde, tout ce qui choque vos regards sur cet indigne serviteur, ou qui empêche son union avec votre sainteté infinie. Que je n'aime désormais que vous seul ; que je ne cherche ou que je ne trouve que vous seul, quelque part que me conduisent mes devoirs, où de quelque côté que se tourne mon inconstance. Hélas ! pourriez-vous jamais me paraître borné, et ne pas me suffire ? et pourrais-je être si insensé que de demander des néants pour achever de remplir le vide que votre majesté infinie me semblerait laisser dans l'étroite capacité de mon cœur ? Anathème à toute âme qui n'aime pas le Seigneur ! et malheur, trouble, remords, inquiétude toujours dans ce monde, et longtemps dans l'autre, à celle qui en l'aimant veut encore aimer quelque autre chose ! Qu'y a-t-il pour moi que vous seul dans le ciel ? et que puis-je désirer que vous sur la terre ? Mon cœur n'est fait que pour vous seul ; et si vous lui offrez les créatures, ce n'est que comme des degrés pour élever sa faiblesse, et non comme des objets propres à partager son amour. Vous, mon Dieu, vous voulez être son unique partage ; et je vous prie, je vous conjure par Jésus-Christ, par vous-même, de faire que je n'en aie point d'autre pour le temps ni pour l'éternité.

CHAPITRE X

Liberté intérieure opposée à l'esprit de contrainte.

§ I.

Si la ferveur est nécessaire, la liberté intérieure l'est davantage. La contrainte qui détruit celle-ci, même pour entretenir celle-là, n'est qu'une source de troubles et une pure illusion. Rien de si tranquille, de si susceptible des mouvements de la grâce, de si prompt à les seconder, qu'une âme uniquement attachée à la volonté de Dieu, qui, loin de nous gêner intérieurement et de nous rendre esclaves, nous conduit à la liberté des enfants. Cette âme est douce, modeste, simple, pliante, sociable, unie, toujours disposée à l'oraison. Mais dans la contrainte sous sommes roides, inflexibles, chagrins, pleins de hauteur, dévots par système et par méthode, plutôt que par grâce et par fidélité. Comme la liberté vient de notre application unique à la volonté de Dieu et de son amour qui nous conduit, la contrainte vient de l'attachement à notre volonté et de l'amour-propre qui nous égare. C'est ce qui nous donne cet arrangement invariable, ce maintien forcé, cette mesure dans les mouvements, que j'appellerais presque une dévotion cadencée; ces manières composées, précieuses, gênées, puériles et tout à fait vaines, qui déplaisent à Dieu et qui n'édifient pas beaucoup le prochain, lorsqu'elles viennent à se rendre sensibles. C'est l'il-

lusion ordinaire des jeunes dévots, si entêtés de cette économie intérieure et extérieure, qu'ils se révoltent contre ce qui la dérange le moins du monde, et qu'ils sont prêts alors à tout abandonner, comme s'ils perdaient tout avec elle ; et, parce qu'elle souffre des atteintes continuelles au dedans et au dehors, il ne possèdent jamais la paix. Saint François de Sales peint d'après nature cet esprit de contrainte (1).

§ II.

On vous interrompt fréquemment. On vous force de laisser, de différer, de suspendre vos exercices. Votre règle de conduite vous échappe à tout moment. Ici des affaires, là des bienséances, partout des assujettissements et des distractions ? C'en est fait de votre paix intérieure si vous la faites dépendre des exercices de votre piété. Vous la conserverez parmi ces mouvements, si elle a pour fondement la liberté de votre âme. Qu'on aille et qu'on vienne autour de vous, que l'on vous pousse et que l'on vous repousse, que l'on vous tourne en tout sens ; si vous êtes fidèle sans être esclave, vous ne perdrez que la contrainte dans toutes ces agitations ; vous y gagnerez la liberté de l'âme, et le repos intérieur sera le fruit de cette liberté. A force d'être froissé vous deviendrez souple. Vous aurez la paix au milieu de ces

(1) Lettre I, lib. II.

troubles extérieurs : poursuivie sans relâche au dehors, elle se renfermera dans le fond de votre âme. A l'homme purifié, vide des créatures et désabusé de lui-même, il ne faut que de l'ordre, de la retraite et du silence. C'est ce qui lui est ordinairement nécessaire, quoiqu'il sache s'en passer. A celui qui n'est pas encore mort à lui-même, l'importun est plus utile que l'homme discret ; le dérangement involontaire, plus que l'ordre symétrisé ; et un directeur qui sait être austère, plus que celui qui ne connaît que la douceur. A une terre toute préparée il ne faut plus que de bon grain ; à celle qui n'a pas encore eu ses façons, il faut le soc et la herse.

§ III.

Vous vous êtes trop livré à votre ferveur, et vous en êtes affaibli et gêné. Vous êtes entré dans les celliers peut-être de votre naturel plutôt que de l'époux, et vous vous y êtes livré à toute votre avidité. Vous avez trouvé du miel, vous en avez mangé avec excès, et il vous donne les nausées (1). Ce rassasiement vous fait perdre le repos de l'âme (2). Vous n'avez plus cette agilité d'âme, cette liberté d'esprit, cette délicatesse de sentiment, qui vous rendaient prompt à tout et susceptible des moindres impressions de la grâce. Vous n'êtes pas sans mouvement ; vous n'en avez

(1) Mel invenisti ; comede quod sufficit tibi, ne forte satiatus evomas illud. PROV., IV, 16.

(2) Saturitas divitis non sinit eum dormire. ECCL., V, 11.

peut-être que trop ; mais il est impétueux et forcé, et incapable de céder à un autre mouvement plus doux et plus pur. Sortez, promenez-vous, faites un peu d'exercice pour digérer cette plénitude ; et n'oubliez pas à l'avenir que la paix intérieure ne se conserve que dans la sobriété. La sérénité de l'âme est préférable aux goûts de la ferveur. L'époux invite l'épouse à la douceur du printemps, et non aux feux de la canicule (1). Le vin qu'il donne est tempéré (2) ; et, quand il fait boire jusqu'à la sainte ivresse, elle ne produit que le doux repos de l'âme et le tranquille mouvement du cœur (3).

CHAPITRE XI

Fidélité à suivre l'attrait intérieur.

§ I.

L'on n'aura jamais de véritable paix tant que l'on résistera à Dieu ; et malheur à qui trouverait quelque tranquillité dans cette opposition à ce que Dieu demande de lui, puisque, ne cédant pas à l'impression de l'Esprit Saint, ce serait l'Esprit-Saint qui céderait à sa résistance ! Et quel malheur n'est-ce pas que Dieu nous traite comme

(1) Propera et veni... Jam enim hiems transiit, flores apparuerunt, vox turturis audita est, ficus protulit grossos suos, vineæ florentes dederunt odorem suum. C. CANT. II.

(2) Bibite vinum quod miscui vobis. PROV., IX, 5.

(3) Bibite et inebriamini, carissimi. Ego dormio, et cormeum vigilat, CANT. CANT. V.

ces nations auxquelles il ne manifeste plus la sainteté de ses voies et les desseins de sa sagesse ! Allez donc, comme les animaux mystérieux d'Ezéchiel, partout où le mouvement de l'esprit de Dieu vous porte (1), et, comme eux marchez toujours devant vous, sans vous demander où il mène, et sans revenir sur vos pas (2). Vous craindrez souvent qu'il ne vous conduise trop loin ; mais lorsque le mouvement est conforme aux maximes de la perfection, et qu'il n'est point opposé aux règles de la prudence, et qu'au contraire la crainte qui vous retient est favorable à l'indolence, à l'amour-propre ou à la cupidité, il est facile de reconnaître de quel principe part cette certitude : et le seul doute doit vous déterminer. Ne regardez point les autres. L'esprit de Dieu souffle où il veut. Personne ne voit ce qui se passe et ce que Dieu opère dans le cœur de l'homme même. Et après tout, quels que puissent être les desseins de Dieu sur les autres, et leur manière d'y répondre, vous serez toujours comptable des mouvements de sa grâce ; et il vous sera dur et funeste de regimber contre son aiguillon qui vous piquera sans cesse (3). Mais, parce que la paresse et le démon vous font souvent craindre, lorsqu'il n'y a aucun sujet de

(1) Ubi erat impetus spiritus, illuc gradiebantur. EZECH. I, 12.

(2) Unumquodque eorum coram facie sua ambulabat, nec revertebantur cum ambularent. *Ibid.*

(3) Durum est tibi contra stimulum calcitrare. ACT XXVI

crainte, voici les marques auxquelles vous pourrez discerner le véritable attrait d'avec le faux.

§ II.

1° Le véritable attrait respecte les lois et les supérieurs qui les ont faites. Le faux, au contaire, se préfère aux lois, et regarde en pitié ceux de qui elles sont émanées. 2° Le véritable attrait veut toujours obéir tant que la conscience n'y est point intéressée, et laisse à Dieu le soin de faire ce qu'il ne peut faire lui-même sans résister à une autorité légitime. Le faux ou n'obéit pas ou n'obéit qu'au dehors, et en murmurant, et en regardant l'obéissance non comme une sainte subordination qu'il doit respecter, mais comme une dure tyrannie dont il cherche à secouer le joug avec quelque bienséance. 3° Le véritable attrait ne veut qu'une conduite ordinaire, mais il veut la perfection de cette conduite. Le faux affecte toujours la singularité, et va tracer au loin un plan de perfection, tandis qu'il néglige celle de son état. 4° Le véritable attrait veut temporiser et consulter, non pour résister à Dieu, mais pour éprouver les esprits. Le faux veut tout précipiter, et ne veut prendre conseil de personne, ou n'en prend que de ceux qui adoptent toutes ses idées. 5° Le véritable attrait veut prier, et prier beaucoup, et prier avec une parfaite soumission aux ordres du Seigneur. Le faux ne prie point, ou prie avec une disposition toute décidée, et se contente d'une courte prière, où il cherche plutôt

un prétexte à son entêtement qu'une règle à sa conduite. 6° Le véritable attrait est constant et uniforme, et s'affermit avec le temps. Le faux est peu ferme et peu égal, et se dissipe insensiblement de lui-même. 7° Le véritable attrait porte à l'humilité, à la patience, à la douceur. Le faux est impérieux, turbulent, et plein d'amertume. 8° Le véritable attrait nous met intérieurement en silence et en paix. Le faux nous trouble et nous fatigue. 9° Le véritable attrait nous donne des idées claires et des images nettes des choses qu'il nous propose, et de celles qui en dépendent. Le faux confond ou obscurcit toutes les idées et toutes les images de ces choses, par une espèce de nuage qu'il fait élever du fond de l'âme à force de remuer les passions. 10° Le véritable attrait nous fait sentir notre incapacité, et en même temps nous donne du courage. Le faux nous remplit de présomption, ou nous jette dans le désespoir.

§ III.

Si votre attrait a tous les caractères du véritable, s'il est doux, paisible, patient, humble, obéissant, modéré, suivez-le sans hésiter et sans relâche : il vous conduira loin, mais il ne vous conduira qu'à Dieu. On voit tous les jours des personnes privées de tout secours humain faire de grands progrès dans la vertu par la seule fidélité à ces mouvements intérieurs, et avancer plus l'ouvrage de leur sanctification par le re-

noncement continuel à elles-mêmes pour suivre l'impression de l'Esprit divin, que par tous les préceptes et toutes les méthodes des maîtres de la vie spirituelle (1). L'onction divine leur enseigne toutes choses, comme dit l'apôtre saint Jean (2). Le Saint-Esprit qui réside dans une âme juste est un grand directeur, quand on veut l'écouter et qu'on sait l'entendre. Et proprement c'est lui seul qui dirige. Les hommes qu'il emploie à ce saint ministère ne sont que ses interprètes : toute leur autorité se borne à faire reconnaître aux âmes qu'ils conduisent ses desseins sur elles, et à leur faire discerner sa voix. Pour l'entendre, il faut être attentif et avoir sans cesse l'oreille à la porte du cœur ; car c'est dans le cœur qu'il parle (3), et comme à l'oreille (4). Cette attention n'est pas une application pénible, mais un silence tranquille et heureux. Toujours renfermée en elle-même, toujours unie à Dieu attentive à ses paroles, souple à ses impressions, une âme jouit d'une paix continuelle, dont elle ne saurait exprimer la douceur, ni estimer le prix (5). Toujours dirigée par l'Esprit divin, qui

(1) Plus proficiunt relinquendo omnia quam studendo subtilia. *Imit. Christi*, lib. III, cap. XLIII.

(2) Et vos unctionem quam accepistis ab eo, maneat in vobis..... Sed sicut unctio ejus docet vos de omnibus, etc. I, JOAN., II, 27.

(3) Loquar ad cor ejus. OSÉE. II, 14

(4) Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam. Ps. XLIV.

(5) Utinam sic tecum esses, et ad hoc pervenisses, ut ad

ne cesse point d'inspirer quand on ne cesse point de répondre à ses inspirations, ses désirs sont justes et modérés, ses actions réglées et saintes, ses passions assujetties, ses discours sérieux, ses manières graves, ses intentions pures, et enfin sa vie toute divine. Ce n'est plus elle qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en elle.

Il est temps de finir ce traité déjà fort étendu Je ne rappelle pas ici bien des choses dont j'ai parlé dans la théorie, parce que la pratique en est facile, ou que l'on en trouve les règles dans les livres de piété, bien plus répandus sans doute que celui-ci ne le sera. Je finis par la prière, pour demander à Dieu cette paix ; car c'est toujours à la prière qu'il faut revenir après toutes les spéculations et toutes les maximes, puisque ces spéculations et ces maximes doivent être elles-mêmes le fruit de la prière, et que sans la prière on ne saurait ni les bien comprendre ni les bien pratiquer.

PRIÈRE

Pour demander à Dieu la paix intérieure

Dieu tout-puissant, que rien ne peut empêcher de donner le calme à mon cœur ; Dieu tout bon, qui, avec la fidélité à vos lois, ne nous demandez que le repos de nos âmes ; Dieu tout

nutum meum pure stares ! Tunc... tota vita tua in gaudio et pace transiret. *Imit. Christi*, lib. III, cap. xxx.

aimable, dont le règne en nous n'est qu'amour et que paix, formez vous-même dans mon âme ce silence que vous attendez pour vous communiquer à elle. Je n'y vois qu'ardeur impatiente, que confusion de mouvements, que trouble. L'action tranquille, le désir sans passion, le zèle qui agit sans s'agiter, ne peuvent nous venir que de vous, sagesse éternelle, activité infinie, repos inaltérable, qui êtes le principe et le modèle de la véritable paix. Elle est si précieuse, que votre amour et votre libéralité nous la promettent dans l'autre vie comme la suprême récompense de la fidélité avec laquelle nous vous aurons servi dans celle-ci. Elle est si délicate, qu'elle ne peut être parfaite que dans le ciel. Elle est si délicieuse, que l'éternité entière ne saurait nous en dégoûter. C'est de vous seul, Père des lumières sans changement et sans vicissitude, que peut descendre un présent aussi précieux et un don aussi parfait. Vous nous l'avez promise par vos prophètes, envoyée par votre Fils, assurée par l'effusion de votre Esprit. Ne permettez pas que l'envie de nos ennemis, le trouble de nos passions, les scrupules de notre conscience, nous fassent perdre ce don céleste, qui est le gage de votre amour, l'objet de vos promesses, le prix du sang de votre Fils. Ainsi soit-il.

PRIÈRES

QUE NERSÈS, PATRIARCHE DES ARMÉNIENS, FIT A LA GLOIRE DE DIEU, POUR TOUTE AME FIDÈLE A JÉSUS-CHRIST (1).

De l'ère chrétienne 1170

§ I.

Je crois en vous avec une foi vive, et je vous adore Père, Fils et Saint-Esprit, nature incréée, immortelle, Créateur des anges, des hommes et de tout ce qui existe.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

§ II.

Je crois en vous avec une foi vive, et je vous adore, lumière indivisible, unité sainte en trois personnes, Divinité unique. Vous qui avez créé la lumière et dissipé les ténèbres, écartez de mon âme les nuages dont elle est obscurcie par mes péchés et par mon ignorance ; éclairez mon esprit dès ce moment même, afin que ma prière

(1) Traduites du latin

soit conforme à votre volonté, et que vous exauciez mes vœux.

Ayez pitié de moi, car je suis un très grand pécheur.

§ III.

Père céleste, vrai Dieu, qui avez envoyé votre Fils bien-aimé pour ramener la brebis égarée ; j'ai péché contre le ciel, j'ai offensé votre majesté suprême ; recevez-moi comme l'enfant prodigue, et revêtez-moi de l'innocence, ce premier vêtement dont le péché m'a dépouillé.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

§ IV.

Fils de Dieu, vrai Dieu, qui êtes émané du sein du Père, qui avez pris un corps dans les flancs de la sainte Vierge Marie pour notre rédemption, qui avez été attaché à la croix, qui avez été enseveli, qui êtes ressuscité des morts, et qui êtes monté vers le Père, j'ai péché contre le ciel, j'ai blessé vos regards ; daignez vous ressouvenir de moi comme du larron pénitent, lorsque vous voudrez prendre possession de votre royaume.

Ayez pitié de moi, car je suis un très grand pécheur.

§ V.

Esprit de Dieu, vrai Dieu, qui êtes descendu

sur le Jourdain et dans le cénacle, qui avez répandu sur moi la lumière par les eaux du saint baptême, j'ai péché contre le ciel, j'ai résisté à vos inspirations ; purifiez-moi de nouveau par votre feu divin, comme vous purifiâtes vos apôtres par des langues de feu.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

§ VI.

Nature incréée, j'ai péché contre vous par les déréglements de l'esprit, par les pensées du cœur et par les révoltes de la chair ; oubliez toutes mes fautes passées, pour la gloire de votre saint nom.

Ayez pitié de moi, car je suis un très grand pécheur.

§ VII.

OEil perçant à qui rien n'échappe, j'ai péché contre vous par pensées, par paroles et par actions ; effacez ces caractères de mort dont mes crimes avaient gravé l'empreinte en moi, et écrivez mon nom dans le livre de vie.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

§ VIII.

Scrutateur des pensées les plus secrètes, j'ai péché contre vous volontairement et malgré

moi avec une pleine connaissance et par pure ignorance : je suis coupable ; accordez-moi par grâce la rémission de mes crimes ; car, depuis ma régénération par le baptême jusqu'à ce jour, je n'ai cessé d'offenser votre divinité par la révolte de mes sens et de tous les membres de mon corps.

Ayez pitié de moi, car je suis un très grand pécheur.

§ IX.

Seigneur qui veillez à la conservation de tous les êtres, couvrez mes yeux du voile de votre crainte salutaire, afin qu'ils ne se fixent point sur des objets qui puissent les séduire ; bouchez mes oreilles, de peur qu'elles ne soient avides d'entendre des discours capables de les corrompre ; mettez un frein à ma bouche, afin qu'elle ne profère aucun mensonge ; remplissez mon cœur de votre amour, pour qu'il ne se livre point à ses mauvais penchants ; retenez mes mains, en empêchant qu'elles ne deviennent des instruments d'iniquité ; renfermez mes pieds dans des entraves qui ne me permettent pas de marcher dans les voies de la corruption ; mais réglez leurs mouvements en sorte qu'ils ne soient dirigés en toutes choses que par vos sages préceptes.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

§ X.

Christ qui êtes un feu vivifiant, embrasez mon âme des flammes de ce divin amour que vous avez répandu sur la terre ; qu'il consume les maladies de mon esprit, qu'il répande la clarté dans mes pensées, qu'il purifie mon corps de ses souillures, et qu'il allume le flambeau de votre science dans mon cœur.

Ayez pitié de moi, car je suis un très grand pécheur.

§ XI.

Jésus, sagesse du Père, accordez-moi la grâce qu'à toute heure je ne pense qu'au bien, je ne parle que du bien, je ne pratique que le bien sous vos yeux ; et préservez-moi du mal dans mes pensées, dans mes paroles et dans mes actions.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

§ XII.

Seigneur qui aimez le bien, qui disposez des volontés, ne permettez pas que je suive la corruption de mon cœur, mais conduisez-moi toujours dans les sentiers que me trace votre volonté sainte, qui n'a pour but que le bien.

Ayez pitié de moi, car je suis un très grand pécheur.

§ XIII.

Vous qui règnez dans les cieux, accordez-moi une place dans votre royaume, dont vous avez promis la possession à vos bien-aimés ; fortifiez mon cœur dans la haine du péché, soyez l'unique objet de son amour, et que votre volonté soit son guide.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

§ XIV.

Vous dont la providence s'étend sur toutes les créatures, par le signe de votre croix adorable, préservez mon esprit et mon corps des attraits du péché, des attaques du démon, de la perversité des hommes et de tous les périls qui menacent mon esprit et mon corps.

Ayez pitié de moi, car je suis un très grand pécheur.

§ XV.

Christ, conservateur de tous les êtres, que votre protection soit mon appui pendant le jour et pendant la nuit, assis dans ma maison, marchant dans les chemins, soit que je dorme, soit que je veille, de peur que je ne chancelle.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

§ XVI.

Dieu que j'adore, vous qui, en ouvrant votre main, comblez toutes les créatures des trésors de votre miséricorde, je remets mon âme entre vos mains : que vos soins vigilants préviennent tous les besoins de mon esprit et de mon corps pendant cette vie passagère et pour l'éternité.

Ayez pitié de moi, car je suis un très grand pécheur.

§ XVII.

Pasteur vigilant qui ramenez les brebis égarées, détournez-moi de mes mauvaises habitudes pour me donner de meilleurs penchants : gravez dans mon âme le jour terrible de la mort, inspirez-lui la crainte des tourments éternels, rendez-lui toujours présent le désir de la céleste patrie, afin que, brisé de douleur à la vue de mes crimes, je ne m'écarte jamais de la justice.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

§ XVIII.

Source de l'immortalité, faites jaillir dans mon cœur une source de larmes, qui produisent en moi des fruits d'une pénitence aussi sincère que celle de la pécheresse, afin que je sois pu-

rifié des taches de mon âme avant que je sorte de ce monde.

Ayez pitié de moi, car je suis un très grand pécheur.

§ XIX.

Vous qui, d'une main libérale, répandez les trésors de votre miséricorde, accordez-moi la grâce de conserver la foi orthodoxe, de persévérer dans la pratique des bonnes œuvres, et de participer à la communion de votre corps et de votre sang avant que de voler dans votre sein.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

§ XX.

Seigneur, prodigue de bienfaits, confiez-moi à la garde d'un ange tutélaire, qui conserve mon âme en paix, qui me délivre des pièges que me tendent à chaque pas les démons qui infestent l'étendue des airs.

Ayez pitié de moi, car je suis un très grand pécheur.

§ XXI.

Christ, lumière véritable, faites que mon âme devienne digne de contempler dans le sein de la joie l'éclat de votre gloire, au jour que vous

avez marqué pour m'appeler à vous, et qu'en attendant le grand jour de votre dernier avénement, elle repose, avec l'espérance des bons, dans les tabernacles des justes.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

§ XXII.

Juge infiniment juste, lorsque, revêtu de la gloire du Père, vous viendrez juger les vivants et les morts, n'entrez point en jugement avec votre serviteur ; mais délivrez-moi du feu éternel, et faites-moi entendre les concerts harmonieux des justes dans les royaumes éternels.

Ayez pitié de moi, car je suis un très grand pécheur.

§ XXIII.

Seigneur, dont les miséricordes sont sans bornes, versez-les sur tous ceux qui croient en vous, sur les miens et sur les étrangers, sur ceux que je connais et sur ceux qui me sont inconnus, sur les vivants et sur les morts ; pardonnez à mes ennemis et à ceux qui me haïssent toutes les injures qu'ils m'ont faites ; dissipez les complots qu'ils trament contre moi, afin qu'ils deviennent dignes de votre miséricorde.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

§ XXIV.

Seigneur éclatant de gloire, recevez l'humble prière de votre serviteur, et accomplissez à mon avantage les vœux que je vous fais par l'intercession de la très sainte Mère de Dieu, et de saint Jean-Baptiste, de saint Etienne, premier martyr, de saint Grégoire, notre brillante lumière, des saints apôtres, des prophètes, des saints martyrs, des docteurs, des patriarches ; des anachorètes, des saintes vierges, et de tous vos saints qui sont dans le ciel et sur la terre.

Et vous, Trinité sainte et indivisible, soyez glorifiée et adorée dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

EXCELLENCE DE CETTE PAIX.

CHAP. I. La paix intérieure affermit en nous le règne de Dieu 1
CHAP. II. Elle nous dispose aux communications divines 3
CHAP. III. Elle est très propre à nous faire discerner les mouvements de Dieu 5
CHAP. IV. Elle nous est d'un grand secours contre les tentations 9
CHAP. V. Elle nous aide beaucoup à nous connaître nous-mêmes 12
CHAP. VI. Elle entretient en nous la simplicité. 14
CHAP. VII. Elle aide beaucoup au recueillement 14
CHAP. VIII. Plusieurs autres avantages 17

DEUXIÈME PARTIE

OU L'ON TRAITE DES OBSTACLES A CETTE PAIX, ET DES MOYENS DE LES VAINCRE.

CHAP. I. La vaine joie et la noire tristesse. . . 22
CHAP. II. Le zèle impétueux 25
CHAP. III. L'activité naturelle 29
CHAP. IV. L'indolence. 32
CHAP. V. La violence des tentations et de la résistance. 34
CHAP. VI. Quelques autres obstacles à cette paix 35
CHAP. VII. Le scrupule 38
Prières pour les personnes peinées par des troubles intérieurs. 86

TROISIÈME PARTIE

OU L'ON TRAITE DES MOYENS PROPRES A ACQUÉRIR CETTE PAIX.

CHAP. I. L'humilité 88
CHAP. II. La mortification. 92
CHAP. III. Fidélité à ses exercices 97
CHAP. IV. Ferveur modérée. 100
CHAP. V. Patience dans les distractions 102
CHAP. VI. Tranquillité dans les mouvements . 103
CHAP. VII. Souffrir sans inquiétude les aridités de l'âme 108
CHAP. VIII. Vie de foi. 122

CHAP. IX. L'amour de Dieu. 125
CHAP. X. La conformité à la volonté de Dieu . 128
CHAP. XI. La fréquente communion 131
CHAP. XII. L'oraison mentale 132
CHAP. XIII. Détachement universel 136
CHAP. XIV. Conclusion de ces trois parties . . 137

QUATRIÈME PARTIE

OU L'ON ENSEIGNE LA PRATIQUE DE CETTE PAIX.

CHAP. I. Ne point rechercher cette paix avec trop d'ardeur. 148
CHAP. II. Ne point rechercher la dévotion sensible avec trop d'empressement. 155
Article I. Ne point trop s'efforcer de ressentir la ferveur quand on se prépare à la confession 159
Article II. Eviter le grand empressement pour la ferveur dans la communion . . . 162
CHAP. III. Ne point se troubler de ses dégoûts, ni de ses vicissitudes. 175
CHAP. IV. Pour se maintenir dans la paix intérieure, on doit désirer les vertus mêmes avec modération, et les pratiquer sans trop d'ardeur 187
Article I. Modération dans les désirs de la vertu 187
Article II. Modération dans l'imitation de la vertu ; ne pas entreprendre d'imiter tout ce qu'on voit faire aux autres 194

Article III. Modération dans l'exercice de la vertu 201
CHAP. V. De la paix intérieure dans les tentations 210
Article I. La paix intérieure est un moyen très efficace de combattre les plus fortes tentations ; et le démon ne gagne pas peu sur nous lorsqu'il réussit à nous la faire perdre. 210
Article II. Assurance intérieure dans les tentations de blasphème. 214
Arlicle III. Assurance intérieure dans les tentations contre la pudeur 215
Article IV. Assurance intérieure dans les tentations de vaine gloire 218
Article V. Assurance intérieure dans les tentations contre la foi. 221
Article VI. Assurance intérieure dans les tentations contre l'espérance 226
Article VII. Maximes générales pour conserver également l'innocence et la paix dans les tentations. 248
CHAP. VI. Que l'on ne doit même pas se troubler des péchés que l'on commet. . . 247
CHAP. VII. Ne pas se troubler des fautes d'autrui. 270
CHAP. VIII. Modérer son activité en toutes choses. 293
Article I. Modération de l'activité dans les désirs 293

Article II. Modération de l'activité dans toutes les actions. 310
CHAP. IX. Détachement universel 326
Article I. Détachement des biens terrestres et des plaisirs sensibles 326
Article II. Detachement des amis 335
Article III. Détachement et oubli de tous les hommes. 337
Article IV. Détachement de soi-même . . . 339
Arlicle V. Détachement des moyens de vertu 344
Article VI. Detachement des consolations de la vertu 345
Article VII. Détachement de la vertu même en un certain sens. 347
Article VIII. Ne croire pas être parvenu à ce détachement parfait, mais travailler continuellement à se détacher toujours davantage 348
Prière pour demander à Dieu le parfait détachement 353
CHAP. X. Liberté intérieure opposée à l'esprit de contrainte 355
CHAP. XI. Fidélité à suivre l'attrait intérieur . 358
Prière pour demander à Dieu la paix intérieure. 363
Prières de Nersès, patriarche des Arméniens 365

FIN DE LA TABLE.

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 21062 3408